BATAILLES & BLINDÉS
HORS SÉRIE
N°24

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1950-8751

HISTOIRE DE LA GUERRE MECANISEE ET DES ENGINS MILITAIRES

LA CAVALERIE AU COMBAT

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES

15 PAGES DE CAHIER 3D

Mali, Côte d'Ivoire, Tchad, Afghanistan, Kosovo... : suivez les cavaliers français en opération

Sommaire

Doctrine
L'emploi opérationnel de la Cavalerie

Unités
Présentation des régiments

Opérations
Témoignages et récits

Matériels
Les engins de la Cavalerie

Magazine hors-série édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence - France
SARL au capital de 60 000 euros
RCS : Marseille B 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Rédaction : 09 66 02 34 75
Télécopie : 09 70 63 19 99
info@caraktere.com

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*

Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Direction artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A. Ricard
N. Bélivier - V. Deraze
Relations clients : É. Teuma Léna

ISSN : 1950-8751
Commission paritaire : 0415 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Imprimé en France par / Printed in France by :
Aubin Imprimeur - 86 240 Ligugé

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'oeuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41 ; Code Pénal, art. 425.
Les documents reçus (manuscrits et photos) ne sont pas rendus sauf accord préalable écrit ; leur envoi implique l'accord de l'auteur.

C'est avec une grande fierté que je cède ma place d'éditorialiste au chef d'état-major de l'armée de Terre, le général Bertrand Ract-Madoux, pour ce nouveau hors-série de « Batailles & Blindés ».

Un numéro entièrement conçu avec l'École de cavalerie de Saumur et les régiments de l'Arme qui, tous, y ont participé à travers des témoignages captivants et des récits saisissants. Cette publication vous fera découvrir les savoir-faire de la Cavalerie, ses capacités d'innovation technologique mais aussi doctrinale, son rôle essentiel dans le combat interarmes, la polyvalence de ses équipages et la motivation des hommes et des femmes qui servent dans ses unités.

Ce hors-série est un hommage à nos Cavaliers. À ce titre, les bénéfices réalisés seront reversés à une association venant en aide aux blessés de l'armée de Terre ; c'est bien le moins que nous puissions faire.

Ce hors-série, c'est aussi un exemple concret de la vivacité du lien « Armée-Nation », unissant dans un travail commun un éditeur civil et des militaires.

Bonne lecture à tous. Et par Saint Georges, vive la Cavalerie !

Yannis Kadari

p.08
p.16
p.62
p.128

La Cavalerie blindée d'aujourd'hui conserve l'atout le plus précieux qui anime indéfectiblement ses hommes depuis ses origines. Je veux évidemment parler de l'esprit cavalier ! Ce mélange subtil d'intelligence de situation, de rapidité d'exécution et d'audace continue à irriguer le chef et son équipage. C'est lui qui leur confère l'autonomie et l'esprit d'initiative qui conditionnent la vitesse de la manœuvre, permettant les changements instantanés de posture et donnant finalement au combat embarqué toute sa réactivité et sa mobilité. L'esprit cavalier nourrit aussi cette forme d'instinct qui fait prendre la bonne décision, dans l'urgence, lorsque les repères vacillent et que le brouillard s'épaissit. Il est enfin capital pour faire face à l'isolement qui caractérise nos engagements.

Mais laCavalerie moderne s'intègre également dans un environnement interarmes qui démultiplie ses facultés. Grâce à ses capacités reconnues de combat et de renseignement, la Cavalerie apporte en effet une contribution importante au combat aéroterrestre.

Le comportement des unités engagées en Afghanistan, en Côte d'Ivoire et au Mali l'a parfaitement confirmé : aux côtés des autres fonctions opérationnelles de contact, la Cavalerie appartient bien « au cœur de l'engagement interarmes ». Sa complémentarité avec l'infanterie et l'aérocombat, mais aussi avec le génie et l'artillerie s'impose à nouveau d'évidence. La polyvalence de ses différentes composantes, puissante, médiane et légère, la performance de ses équipements et le courage de ses hommes font des unités de cavalerie un outil de combat puissant, mobile et bien protégé, apte à intervenir sur tout le spectre des opérations.

L'armée de Terre entend bien promouvoir ce bel atout et l'avantage tactique qu'il procure au chef interarmes pour cultiver la surprise, déstabiliser l'adversaire, contrôler de vastes espaces, aider à l'engagement des autres fonctions opérationnelles et finalement créer la rupture lorsque cela est nécessaire. ■

© Armée de Terre

Général d'armée Bertrand Ract-Madoux
Chef d'état-major de l'Armée de Terre

Entretien avec le « Père de l'Arme »

Le général de division Arnaud Sainte Claire-Deville commande les Écoles militaires de Saumur, dont fait partie l'École de cavalerie. C'est donc en tant que « Père de l'Arme » qu'il a accepté de répondre à nos questions.

Q1 : MON GÉNÉRAL, POURRIEZ-VOUS VOUS PRÉSENTER À NOS LECTEURS ?

Général Sainte Claire-Deville : Saint-cyrien de la promotion général Rollet (1978-1980), je suis cavalier d'origine. Diplômé en recherche opérationnelle de l'École nationale supérieure de techniques avancées dans le cadre du brevet technique, j'ai ensuite suivi la scolarité de la *Führungsakademie*, l'École de guerre allemande. Je suis également auditeur de la 55e session du Centre des hautes études militaires et de la 58e session de l'Institut des hautes études de défense nationale. Cette formation un peu « atypique » m'aura permis, à travers des affectations variées, d'acquérir des expériences dans des domaines très divers :

- **dans le domaine du commandement et de la préparation opérationnelle** : chef de corps du 3e régiment de hussards ; commandant de la 2e brigade blindée ; chef d'état-major du général commandant les forces terrestres à Lille.
- **dans le domaine des opérations** : chef d'état-major de la Brigade multinationale de Kaboul ; commandant de la *Task Force* multinationale Nord de la KFOR au Kosovo.
- **dans le domaine de la formation :** professeur de groupe de la 113e promotion du Cours supérieur d'état-major ; commandant des Écoles militaires de Saumur (EMS) et de l'École de cavalerie.
- **dans le cadre de l'administration centrale** : chargé d'études au Centre de recherche opérationnelle et de simulation de l'armée de Terre.
- **dans le domaine multinational** : une connaissance des opérations dans le cadre de l'OTAN.

Je suis particulièrement fier d'avoir passé depuis 2001 près de huit ans dans les forces terrestres ; la connaissance de ces dernières est pour moi très précieuse, en particulier vis-à-vis de mes fonctions actuelles de commandant des EMS, dont la principale raison d'être est de former les futurs cadres des régiments, avec le souci permanent de les préparer au mieux à la réalité des engagements actuels comme futurs.

[1] L'École de cavalerie, l'École d'état-major, le Centre d'études et d'enseignement du renseignement de l'armée de Terre et le Centre de défense nucléaire, biologique et chimique.

[2] Nom du système de simulation tactique utilisé par l'Armée française pour entraîner les postes de commandement du niveau compagnie à celui de brigade.

[3] La durée moyenne des mandats est de quatre mois.

[4] Escadron d'aide à l'engagement équipé majoritairement en VBL.

[5] Groupement tactique interarmes : ensemble interarmes du volume d'un bataillon, composé de trois à quatre unités élémentaires de mêlée (infanterie, cavalerie, ALAT) et d'éléments d'appui (artillerie, génie).

Q2 : POUVEZ-VOUS NOUS EN DIRE PLUS SUR LES EMS ?

G.S.C-D. : Les EMS sont emblématiques de l'adaptation du dispositif de formation de l'armée de Terre dans le cadre de la profonde transformation conduite depuis 2008. Regroupant, depuis le 1er août 2012, quatre organismes de formation [1] au sein de la même structure, elles contribuent directement à la capacité opérationnelle de l'armée de Terre. C'est ainsi que sont concentrés à Saumur :

- un pôle majeur de formation dans des domaines de spécialités variés : Cavalerie, techniques d'état-major, renseignement et défense nucléaire, biologique et chimique. Cet enseignement est dispensé pour différents niveaux de responsabilités, de l'engagé volontaire spécialiste au futur chef de corps, en passant par les officiers d'état-major, d'active comme de réserve, sans oublier les stagiaires étrangers ;
- un pôle d'expertise au profit des états-majors centraux, animé par les directions d'études et prospective (DEP) des quatre organismes de formation ;
- un pôle de service aux forces dans le cadre de la préparation opérationnelle qui s'appuie sur des capacités uniques de simulation numérique tactique, en particulier un centre JANUS [2] très performant, permettant de réaliser des exercices allant du niveau de la compagnie à celui de la brigade ;
- un pôle patrimonial et mémorial s'appuyant sur les musées des blindés et de la Cavalerie.

Au total, ce sont plus de 550 personnes, dont près de 70 % de cadres, qui servent aux EMS. Ces instructeurs de très grande qualité forment annuellement 3 500 stagiaires à travers 200 stages durant de quinze jours à un an. L'École de cavalerie, autour de laquelle s'est construit le système EMS, y est maintenant parfaitement intégrée, au même titre que les trois autres écoles.

Q3 : QUELLES SONT LES MISSIONS DE L'ÉCOLE DE CAVALERIE, ET DE QUELS MOYENS DISPOSE-T-ELLE POUR LES MENER À BIEN ?

G.S.C-D. : Héritière directe de l'École d'application de l'Arme Blindée Cavalerie (EAABC), l'École de cavalerie forme les cadres du domaine « combat des blindés » afin de les rendre immédiatement aptes à l'engagement opérationnel ou à conduire la préparation opérationnelle des unités ; elle met aussi à disposition des forces des moyens complémentaires à la conduite de l'instruction. L'expertise de ses cadres permet d'éclairer l'avenir de la Cavalerie, notamment à travers la réalisation d'études prospectives. Enfin, elle fait rayonner et mieux connaître les atouts de la Cavalerie. Pour conduire ses activités de formation, l'École recherche systématiquement à exploiter des synergies avec les trois autres organismes de formation implantés à Saumur.

L'École s'articule autour de deux grands pôles : la « formation blindée » et les « études et prospectives ».

Le pôle de la « formation blindée » englobe trois divisions d'instruction et une division de spécialité :

- le cours des capitaines, qui forme les futurs commandants d'escadron ;
- la division d'application, qui forme au métier de chef de peloton les jeunes officiers sortant des Écoles de Saint-Cyr Coëtquidan ou recrutés sur concours parmi les sous-officiers expérimentés des régiments ;
- la division des sous-officiers, qui forme ceux-ci tout au long de leur parcours professionnel (de chef d'engin à chef de peloton)
- la formation de spécialité « cavalerie blindée », dans laquelle sont regroupés tous les cours techniques spécifiques à la Cavalerie : tir sous tourelle, mobilité, etc.

Le pôle des « études et prospectives » s'articule, quant à lui, autour d'un bureau « doctrine », d'un bureau « pilotage de domaine de spécialité combat des blindés », en charge des parcours professionnels des personnels servant dans la Cavalerie, et d'un bureau « équipements ».

L'École de cavalerie compte environ 90 personnes, dont 90 % d'officiers et de sous-officiers, tous instructeurs confirmés et passionnés.

Q4 : QUE REPRÉSENTE LA CAVALERIE AU SEIN DE L'ARMÉE DE TERRE ?

G.S.C-D. : La Cavalerie compte aujourd'hui onze régiments, répartis en quatre régiments de chars Leclerc, sept régiments « roues canon » équipés d'AMX-10RCR et/ou d'ERC-90, et six escadrons d'éclairage et d'investigation. Environ 7 000 hommes et femmes servent dans ses rangs, ce qui représente 7,6 % des effectifs de l'armée de Terre.

Q5 : EST-ELLE RÉGULIÈREMENT ENGAGÉE EN OPÉRATIONS EXTÉRIEURES ET A-T-ELLE SA PLACE FACE À DES ADVERSAIRES ASYMÉTRIQUES ?

G.S.C-D. : La Cavalerie est régulièrement et constamment engagée en OPEX. Ainsi, 20 % de ses escadrons sont projetés en permanence, ce qui signifie un taux d'emploi annuel de 60 % [3]. Elle est présente sur tous les théâtres : trois EAE [4] sont ainsi déployés au Mali, en RCA et au Liban ; deux escadrons ERC-90 sont en RCI et au Tchad ; un escadron AMX-10RCR est à Djibouti dans le cadre des accords de défense.

Arme de mêlée, comme l'Infanterie et l'aérocombat, la Cavalerie confère aux états-majors de ses régiments la capacité de commander des GTIA [5]. Ainsi, entre 30 et 40 % des GTIA engagés en opérations sont aux ordres d'un chef cavalier, déployé avec son état-major.

▼ Le général de division Arnaud Sainte-Claire Deville, commandant les Écoles Militaires de Saumur, dont l'École de cavalerie, photographié dans la cours d'honneur de l'hôtel des Invalides lors d'une cérémonie.
© Ecole de cavalerie.

Au sein du dispositif de réaction immédiate « Guépard », la Cavalerie tient également en alerte trois escadrons, dont un de chars Leclerc. Elle contribue aussi au dispositif « Vigipirate » sur le territoire national.
Pour répondre plus précisément à votre question quant à l'emploi de la Cavalerie face à un adversaire asymétrique, je voudrais insister sur la polyvalence qui caractérise depuis de nombreuses années nos unités. Tous les cavaliers sont formés à la maîtrise des missions de contrôle de zone qui combinent plusieurs savoir-faire, allant de la reconnaissance à la surveillance, en passant par l'acquisition du renseignement au contact et au bouclage de zone, tout en prenant en compte le facteur essentiel qu'est la population.
À côté de la composante « feu » (à base d'engins disposant de canons), la composante « éclairage-investigation » (à base de VBL) est présente au sein de tous nos pelotons de combat. Elle permet ainsi, en complément d'unités plus spécialisées comme les EEI (escadrons d'éclairage et d'investigation) ou les EAE (escadrons d'aide à l'engagement), le déploiement d'escadrons de Leclerc ou d'AMX-10RCR sur des structures plus légères, équipées de VBL, afin de réaliser ces missions essentielles de contrôle de zone, en particulier dans les opérations de stabilisation et de normalisation.
Riches en moyens radio, tirant le meilleur parti de la numérisation de l'espace de bataille et bénéficiant d'un taux d'encadrement élevé, ces unités de la Cavalerie peuvent s'engager sur de très vastes zones, avec une faible empreinte logistique et un ratio hommes/km^2 optimisé. Elles donnent par exemple aujourd'hui entière satisfaction au sein du GTIA « désert » engagé au Mali.
Pour autant, la délivrance de feux directs, immédiats – précis et parfaitement contrôlés, à l'exemple de l'engagement de nos AMX-10RCR en Afghanistan – ainsi que l'effet de sidération lié à leur emploi rendent légitime l'engagement de plates-formes canon chenillées ou à roues face à ce type d'adversaire.

Q6 : QUEL EST L'IMPACT DE LA NOUVELLE LOI DE PROGRAMMATION MILITAIRE SUR LES UNITÉS DE CAVALERIE AINSI QUE SUR LES NOUVEAUX MATÉRIELS ATTENDUS ?

G.S.C-D. : Traduction du dernier Livre Blanc, la loi de programmation militaire (LPM) dessine une armée de Terre, certes significativement réduite, mais qui ne renonce à aucune capacité pour pouvoir continuer à agir sur l'ensemble du spectre des opérations, de la coercition à la normalisation, en passant par la stabilisation.
Dans ce cadre, la Cavalerie voit sa place confirmée, tout en participant aux déflations. Celles-ci se traduiront en particulier par des réductions de cible de matériels majeurs : on passera ainsi de 254 chars Leclerc à 200, et de 292 chars médians (AMX-10RCR) à 250.
Un régiment de Leclerc sera dissous en juillet 2014 [6]. Les dix régiments restants [7] seront réorganisés sur un modèle unique de trois escadrons « canon » (Leclerc ou AMX-10RCR) et un escadron de reconnaissance et d'intervention (ERI), qui se substituera aux EEI et aux EAE (voir les nouveaux organigrammes dans les pages suivantes). Les escadrons seront densifiés tant dans l'organisation que dans les effectifs ; les pelotons de Leclerc passeront ainsi d'une structure 3-3 (3 chars et 3 VBL) à une structure 4-4.

Cette LPM verra aussi le lancement du programme « Scorpion », indispensable au renouvellement de nos équipements majeurs. La Cavalerie sera tout particulièrement concernée par trois des quatre opérations constituantes de ce programme clef de l'armée de Terre :
- la rénovation du char Leclerc ;
- le développement de l'EBRC (engin blindé de reconnaissance et de combat) destiné à remplacer les AMX-10RCR et les ERC-90 [8] ;
- le développement du système d'information et de commandement « Scorpion » (SICS [9]).

La LPM prévoit également d'étudier le successeur du VBL à travers le VBAE (véhicule blindé d'aide à l'engagement).

Q7 : QUELS SERONT LES GRANDS DÉFIS DE DEMAIN POUR LA CAVALERIE ?

G.S.C-D. : Les défis sont d'abord d'ordre tactique ; ce sont eux qui, ensuite, irrigueront naturellement un certain nombre de défis technologiques.
Arme du combat embarqué, la Cavalerie, avant de se définir par rapport à ses matériels, trouve sa raison d'être dans ses missions, qui sont directement liées à la nature même de la guerre. Combinant mobilité, puissance de feu et protection, elle permet au chef interarmes de mettre en œuvre les trois principes de la guerre [10] chers au maréchal Foch et qui sont toujours d'actualité :

Arme du renseignement au contact, elle participe à sa *liberté d'action*. Son aptitude aux actions de couverture permet *l'économie des moyens*. Enfin, ses canons et ses missiles, ainsi que son aptitude au combat de mêlée autorisent *la concentration des efforts*.

Tout d'abord, la Cavalerie peut, sur un tempo élevé, acquérir du renseignement par le feu et la manœuvre, en menant un combat extrêmement mobile. Par sa capacité à surveiller de grands espaces et éventuellement les interdire, avec finalement peu de moyens, la Cavalerie permet au chef de se concentrer sur son effet majeur. Elle contribue ainsi directement à la préparation et à la couverture de l'action principale. Enfin, grâce à sa capacité à se concentrer rapidement et à se réarticuler, elle est particulièrement apte à profiter d'une opportunité décelée par le chef interarmes en vue de l'exploiter.

Vous observerez que le Mali illustre particulièrement bien les défis tactiques posés, en les amplifiant compte tenu du caractère exceptionnel de ce théâtre. Les réponses apportées par la brigade « Serval » pour les résoudre ouvrent des pistes nouvelles. La Cavalerie a été utilisée dans un contexte interarmes systématique sur tout le spectre (liberté d'action donnée par l'utilisation d'un escadron autonome sur et autour de la plate-forme aéroportuaire de Gao, saisie d'opportunité par un raid blindé de reconnaissance de 700 km sur Tessalit, etc.).

Face à ce constat, force est de reconnaître que les moyens sont de plus en plus comptés pour remplir ces effets tactiques sur le terrain. J'y vois là le principal défi tactique : comment avec peu d'hommes et peu d'engins produire des effets significatifs sur le terrain et sur l'adversaire ? Ceci nécessite par exemple de savoir adapter nos normes d'engagement à une réalité « extraordinaire ».

À partir de ce défi tactique, les défis technologiques se déterminent plus facilement. En faisant une brève analyse fonctionnelle, trois m'apparaissent discernables :

- l'efficacité des capteurs, ou comment identifier au plus loin et dans toutes les conditions ;
- l'amélioration de nos munitions face à des cibles fugaces, imbriquées dans l'environnement ;
- l'employabilité de nos systèmes, qui inclut les notions de coût global de possession (dont la partie coût de fonctionnement est déterminante) et de robustesse face à des environnements extérieurs très contraignants.

Mais le défi peut-être le plus important sera de conserver et de continuer à faire vivre l'esprit cavalier, illustré par les témoignages que vos lecteurs découvriront dans ces pages. Je laisserai notre chef d'état-major des armées, le général d'armée de Villiers, cavalier lui-même, le décrire par ces mots : « *L'esprit cavalier, notre marque de fabrique, traduit en quelques mots : le sens du service ordonné à l'intérêt général et au bien commun ; le courage de l'initiative et de l'audace ; la réflexion et l'anticipation qui donnent la vision, le temps d'avance et préparent le coup d'après ; le coup d'œil et l'intuition créatrice qui osent le risque pesé et calculé ; l'esprit d'équipe et d'équipage, où la cohésion et la fraternité forgent un collectif qui mène à la victoire ; l'élégance et le panache à la française, fruit d'une culture multiséculaire.* »

Et par Saint Georges, vive la Cavalerie ! ■

[6] Il s'agit du 4e régiment de dragons stationné à Carpiagne, près de Marseille.

[7] Sept régiments « roues canon » et trois régiments de Leclerc.

[8] Armé d'un canon de 40 mm et du missile MMP (missile moyenne portée), cet engin sur châssis 6x6 sera servi par un équipage de trois hommes.

[9] Le SICS améliorera l'échange et la protection des informations de commandement opérationnel, ainsi que la visualisation et la compréhension de la situation tactique. Le système offrira ainsi aux usagers un outil amélioré en matière de simplicité, d'ergonomie, de robustesse, d'automatisation et de fluidité des échanges entre et au sein des différents niveaux de commandement.

[10] L'économie des moyens, la concentration des efforts et la liberté d'action.

◀ Allocution du général Sainte-Claire Deville pour présenter le nouveau centre de simulation des écoles militaires de Saumur. Ce centre permet d'instruire les stagiaires de l'École de cavalerie, de l'École d'État-Major mais aussi d'entraîner les états-majors de brigades comme les postes de commandement des régiments des forces terrestres.
© Ecole de cavalerie.

◣ Revue des troupes par le général d'armées de Villiers lors de la Saint-Georges 2013 à Saumur. Alors major général des armées, il a été nommé en février 2013 Chef d'État-Major des Armées.
© Ecole de cavalerie.

DOCTRINE

L'emploi opérationnel de la Cavalerie

L'emploi opérationnel de la Cavalerie

Par le chef d'escadrons de Peretti

[1] Aussi appelé « XL » au sein des armées.

La Cavalerie française, autrement connue sous l'appellation d'Arme Blindée Cavalerie, est l'une des composantes majeures de l'armée de Terre. Héritière des régiments à cheval de l'Ancien Régime, de l'Empire et de la République, la Cavalerie a commencé à se mécaniser entre les deux guerres mondiales, en parallèle de la montée en puissance des bataillons de chars rattachés à l'Infanterie. En 1942, a été créée l'Arme Blindée Cavalerie, issue très directement de la Cavalerie et qui a regroupé l'ensemble des formations blindées : chars de combat, unités de reconnaissance, etc. Arme de tradition, elle est aujourd'hui une Arme de haute technologie, capable d'être engagée dans tout type de conflit, en étroite coopération avec les autres Armes et armées.

Les matériels de la Cavalerie

Emblématique pour le grand public, le premier des matériels de la Cavalerie est le char de bataille Leclerc [1]. C'est un outil de décision majeur dans les conflits de haute intensité, mais aussi dans le cadre d'affrontements asymétriques ou de missions de maintien de la paix, comme au Kosovo ou au Liban, où il a été déployé. Le Leclerc est capable d'affronter tout type d'ennemi blindé ou mécanisé. Selon les termes de la nouvelle Loi de programmation militaire, la France en conservera 200 exemplaires opérationnels. Il est à souligner que le Leclerc est quasiment le dernier engin chenillé de combat de l'Armée française.

Viennent ensuite les engins à roues dotés d'un canon de gros calibre, de 90 mm (ERC-90 Sagaie) à 105 mm (AMX-10RCR). Originalité française, cette composante apporte une grande souplesse d'emploi et une certaine polyvalence. Le choix de la roue, qui est complémentaire à la chenille, permet de jouir d'une forte mobilité sur de longues distances, ce qui fut fort utile par exemple pendant la guerre du Golfe de 1991 ou plus récemment au Mali, lors de l'opération « Serval ».

◤ Briefing avant le départ en opération d'un peloton de cavaliers lors de l'opération « Serval », au Mali. - © Ecole de cavalerie.

◥ PC de campagne numérisé d'une unité de cavalerie. Les technologies de numérisation de l'espace de bataille (NEB) permettent à la Cavalerie d'accroître sensiblement ses capacités, notamment dans les missions de contrôle de zone et d'investigation, ou encore à l'occasion de raids blindés, comme au Mali en 2013. © Ecole de cavalerie

▶ Déploiement d'un « XL » du 1er Chasseurs photographié lors d'un exercice dans le désert qatarien, en 2013. À cette occasion, le Leclerc a fait la démonstration de son adaptabilité et de sa fiabilité. © A. Dumoutier - Armée de Terre - 2013TPAR021 009 002.

La troisième gamme de matériels majeurs est celle des blindés légers. En effet, toutes les unités de cavalerie sont dotées de petits véhicules blindés, actuellement des VBL, qui ont pour mission d'acquérir du renseignement, de surveiller ou de contrôler de vastes zones. Discrets, furtifs, agiles, ces engins permettent à la Cavalerie d'offrir une complémentarité dans l'emploi des autres moyens et de posséder une grande polyvalence. Ces unités sont d'ailleurs très souvent employées [2].

Par ailleurs, par rapport aux armées alliées, la Cavalerie présente une particularité au sein de ses unités de petit niveau appelées pelotons. En effet, là où presque toutes les autres armées ont fait le choix d'avoir seulement quatre chars au sein d'un peloton, la Cavalerie française possède trois chars et trois VBL [3]. L'apport de ces petits véhicules est là encore un atout considérable : il permet en effet de compléter utilement l'efficacité des chars, car les VBL peuvent évoluer dans des endroits difficiles d'accès pour des engins au gabarit parfois imposant. Ils apportent donc du renseignement supplémentaire au chef de peloton et sont très souples d'emploi.

[2] Des unités exclusivement montées sur VBL sont actuellement présentes au Kosovo, au Mali, en Centrafrique et au Liban.

[3] En 2015, la structure des pelotons de cavalerie passera à quatre chars et quatre VBL.

◤ AMX10RC à l'entraînement à Djibouti : le tir de fumigène devant l'engin permet de se masquer provisoirement des vues ennemies. Cette procédure peut être utilisée avant un changement de position ou pour se protéger d'un tir de missile, par exemple. Le dispositif GALIX qui équipe désormais les Leclerc comme les AMX-10RCR crée un écran opaque dans le spectre visible et infrarouge en une seconde, et ce durant une minute.
© Ecole de cavalerie.

◀ Char Leclerc durant l'exercice « Gulf Falcon » au Qatar.
© A. Dumoutier - Armée de Terre - 2013TPAR021 015 008

▲ ERC-90 en Côte d'Ivoire. Rustique et fiable, l'engin est parfaitement adapté au théâtre africain et au tempo des opérations de cavalerie, comme il l'a montré en Côte d'Ivoire et plus récemment au Mali et en Centre-Afrique. Son poids contenu autorise des projections par voie aérienne. Droits Réservés

Les aptitudes majeures de la Cavalerie

Les engins blindés de cavalerie se caractérisent par des capacités techniques qui permettent de combattre en étant embarqué ; les équipages font donc la guerre à bord de leurs machines, n'en débarquant qu'occasionnellement, à la différence de leurs camarades fantassins. Les chars possèdent trois aptitudes majeures bien connues reposant sur la mobilité, la protection et la puissance de feu. Il existe également deux autres compétences qui concourent à l'efficacité des unités blindées : la communication et la numérisation, ainsi que le fort taux d'encadrement.

La mobilité est un facteur essentiel, car elle permet de manœuvrer. En effet, la Cavalerie est d'abord équipée et entraînée pour effectuer un combat mobile contre un ennemi lui aussi mobile. Conformément à sa doctrine d'emploi, elle privilégiera les manœuvres consistant à affronter l'ennemi sur ses flancs. Les chars du monde entier étant plus cuirassés sur leur arc frontal, il est donc important de pouvoir contourner l'ennemi pour privilégier la surprise et la brutalité des engagements. Cela nécessite donc de jouir d'une forte mobilité et d'une capacité à s'affranchir des principaux obstacles afin de pouvoir évoluer sur la plupart des terrains.

Les chars, notamment les chars de bataille, sont les engins terrestres les plus blindés. La protection est un facteur important, car elle permet à l'équipage d'accomplir sa mission dans un environnement hostile. Associée ou pas à des systèmes de détection passifs ou actifs, la protection s'acquiert non seulement par le blindage, mais aussi par les savoir-faire et les tactiques employées par l'équipage : détecter l'ennemi avant qu'il ne le fasse, l'engager en premier, combattre au sein d'un environnement interarmes. Néanmoins, notamment dans le cas des combats en zone urbaine, où les engagements s'effectuent à des distances extrêmement réduites, les chars possèdent une certaine capacité à encaisser quelques coups directs.

Ces véhicules assurent aussi une relative protection face aux engins explosifs improvisés, même si, à partir d'un certain nombre de kilogrammes d'explosifs, rien ne saurait résister à ces dispositifs, comme l'a d'ailleurs montré la destruction d'un char israélien Merkava, au Liban, en 2006. C'est donc bien la combinaison de plusieurs facteurs techniques et tactiques qui concourent à la protection.

La puissance de feu des canons et des armements de bord permet, quant à elle, de prendre rapidement l'ascendant sur tout ennemi. Nonobstant son aspect dissuasif, l'armement de gros calibre, qui varie de 90 mm pour un ERC-90 Sagaie au 120 mm du Leclerc, permet d'engager n'importe quelle cible de zéro à 4 000 mètres. Les équipages disposent de différentes munitions afin de varier les effets : obus flèche, obus à charge creuse, obus explosif ou obus fumigène répondent à tout type de situation. Par ailleurs, le temps de vol extrêmement réduit de ces munitions est un atout pour détruire quasiment instantanément une cible. En effet, les obus de char volent entre 800 mètres par seconde pour les plus lents et 1 700 mètres par seconde pour l'obus flèche du Leclerc. Par conséquent, celui-ci parcourt 4 kilomètres en moins de 3 secondes, là où un missile antichar a besoin d'un peu plus de 15 secondes ! La Cavalerie dispose aussi d'un certain nombre de missiles antichars de type MILAN, avec une portée de 2 000 mètres, et HOT, avec une portée de 4 000 mètres. Ces derniers, montés sur des VAB « Méphisto », sont appelés à disparaître prochainement. Ces deux types de missiles seront remplacés, dans la décennie à venir, par le MMP ou missile moyenne portée.

Les engins de l'Armée française, en ce XXIe siècle, et quasiment tous ceux présents dans les unités de cavalerie sont numérisés. Chaque véhicule est équipé d'au moins un poste radio, voire deux pour les chefs de peloton. Cette capacité à communiquer rapidement entre tous les acteurs d'un SGTIA [4] est un atout pour maintenir un rythme élevé à la manœuvre et posséder une très forte réactivité. Au même instant, dans la limite des portées des radios, tous les équipages de tous les véhicules peuvent entendre la même information. Surtout, depuis quelques années, l'Armée française s'est dotée de moyens de numérisation de l'espace de bataille (NEB) permettant d'accélérer la mise à disposition et le traitement d'informations fiables et donc de raccourcir le temps de la décision. La NEB, qui intègre un système de géolocalisation et une cartographie numérisée, permet à chacun de savoir où sont les unités amies et voisines, et donc d'assurer une meilleure coordination. Pour la Cavalerie, cela donne aux unités la capacité d'agir encore plus efficacement, en « économisant » du réseau radio. Le supérieur, bien souvent le capitaine commandant l'unité, sait ainsi à tout moment où se trouvent ses unités, ce qui lui permet de manœuvrer plus efficacement face à un ennemi. C'est un atout majeur.

Enfin, l'une des caractéristiques fondamentales des unités de cavalerie réside dans la présence permanente des cadres dans les engins. En effet, dans chaque char et dans de nombreux VBL, se trouve soit un officier, soit un sous-officier. Formés à l'École de cavalerie de Saumur, ils sont entraînés pour prendre des initiatives et être capables de mener un combat parfois très décentralisé. Disposant d'une grande puissance de feu, ils possèdent une maîtrise du tir canon et missile afin de produire un effet dévastateur sur tout type d'ennemi.

▲ VBL photographié au CENTAC, en mai 2013, lors de la rotation d'un escadron du 12e Cuirs.
© Photo E. Cunat

▼ Août 2013, patrouille de VBL du 1er REC dans le désert malien.
© G. Lampla / Armée de Terre / EMA

[4] Sous-groupement tactique interarmes.

Combattant de façon mobile et rapide, les chefs d'engin doivent donc faire preuve d'une vivacité d'esprit constante et sont formés en permanence à cela. C'est aussi un atout indéniable de l'Arme.

Les missions de la Cavalerie

Elles sont principalement tournées vers le renseignement et le combat. Elles peuvent être soit à dominante offensive, soit à dominante défensive ou à dominante sécurisation. L'une des aptitudes de la Cavalerie réside aussi dans ce qu'on appelle le combat de rencontre, qui consiste à prendre contact avec un ennemi, le plus souvent lui aussi en déplacement, pour renseigner sur son dispositif ou l'engager au plus vite. La rencontre de deux masses qui se déplacent est une phase délicate, durant laquelle la Cavalerie doit donc pouvoir ouvrir le feu et faire but au plus vite. La surprise est un facteur de succès déterminant pour remplir la mission. Elle s'obtient de différentes manières, *via* la vitesse de progression, des itinéraires discrets, l'acquisition du renseignement au contact ou encore en effectuant des opérations de diversion.

Les caractéristiques de la Cavalerie font que ses unités sont aptes à remplir certaines missions plus que d'autres, en fonction du matériel dont elles sont équipées. Celles dotées de chars Leclerc seront privilégiées pour attaquer l'ennemi, le contre-attaquer ou pour toute autre mission pour laquelle la puissance de feu est déterminante, notamment face à d'autres chars de bataille.

Les unités sur engins roues-canon privilégieront plus des actions en souplesse pour compenser une puissance de feu moindre. Elles chercheront à effectuer un combat très mobile, aussi bien en offensive qu'en défensive. Concernant ce dernier cas, la Cavalerie privilégiera toujours un combat défensif retardateur et mobile. Il s'agit d'échanger du terrain contre du temps. Selon le principe rappelé par Napoléon 1er : « *je préfère perdre du terrain plutôt que du temps, car le temps perdu ne se rattrape jamais.* » Cela consiste donc à user l'ennemi en lui infligeant des pertes au fur et à mesure de sa progression pour ensuite renverser le rapport de force et reprendre l'offensive. En combinaison avec les autres armes, une mission défensive réussie permet donc de relancer l'action.

Toutefois, les opérations évoquées ci-dessus sont surtout liées à des guerres classiques, dites symétriques, qui voient s'affronter des belligérants équipés d'armements conventionnels et les utilisant de manière assez similaire aux nôtres. Or, depuis plusieurs décennies, l'Armée française est engagée dans des conflits asymétriques, face à des mouvements de guérillas, des forces non conventionnelles de différente nature pratiquant un combat du faible au fort. Dans ces conditions, la Cavalerie alterne entre des missions classiques de combat et des missions de stabilisation. Elle évolue en permanence dans un environnement interarmes comprenant naturellement l'Infanterie et l'ALAT, mais intégrant aussi le Génie et l'Artillerie. En combat en zone urbaine, elle apporte au profit des fantassins un appui précis et puissant immédiatement disponible. Elle est très souple d'emploi et possède une forte réversibilité, c'est-à-dire la capacité de passer rapidement d'une mission de combat de haute intensité à une mission beaucoup plus calme, et inversement.

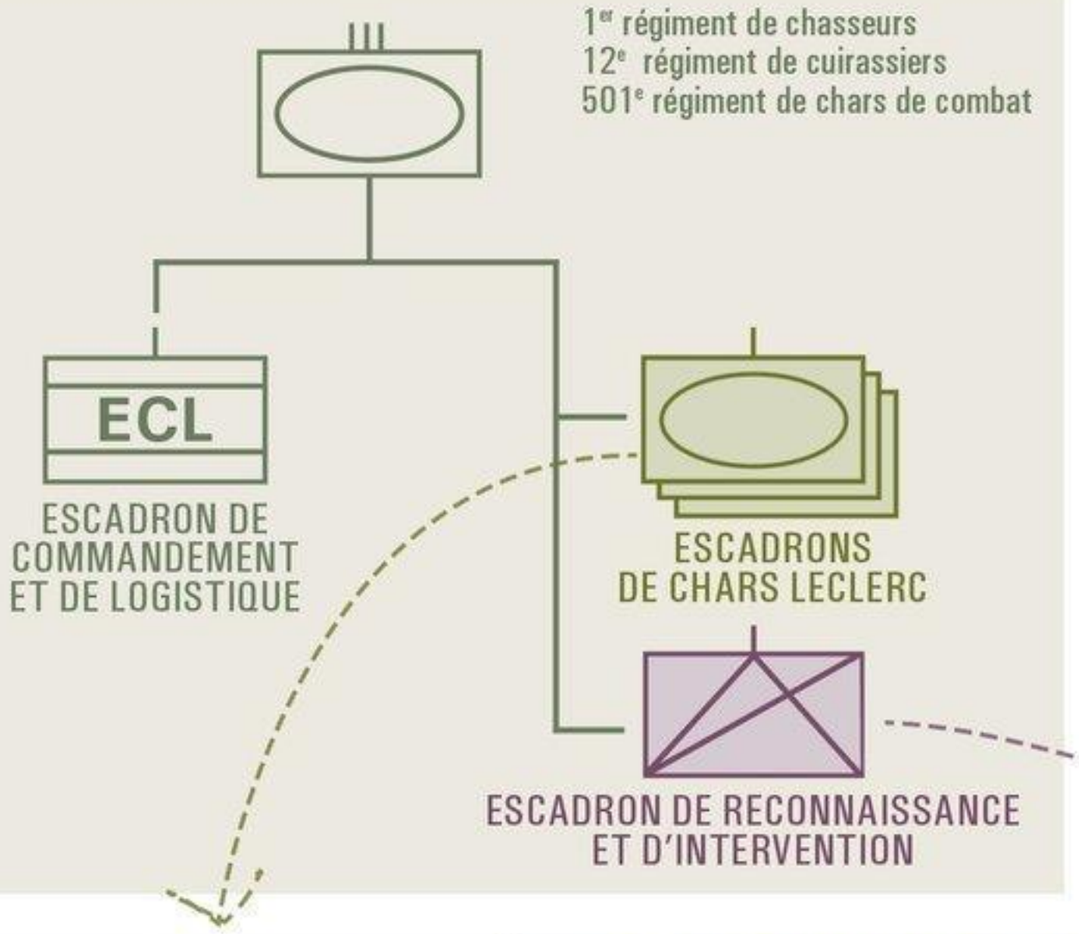
Enfin, l'aspect des blindés puissamment armés n'est jamais à négliger. Ils rassurent la population et dissuadent une partie des forces adverses de s'attaquer directement à ces engins et donc à ces unités. De plus, grâce à l'apport des transmissions et de la numérisation de l'espace de bataille, les unités de cavalerie couvrent encore mieux qu'auparavant de vastes zones d'action pour les surveiller et/ou les contrôler.

De nombreuses pages pourraient encore être écrites sur l'emploi de la Cavalerie aujourd'hui. Cet article n'est qu'un aperçu des nombreuses capacités de cette Arme. Demain, d'autres évolutions apparaîtront, notamment avec de nouveaux équipements, qui renouvelleront ses capacités.

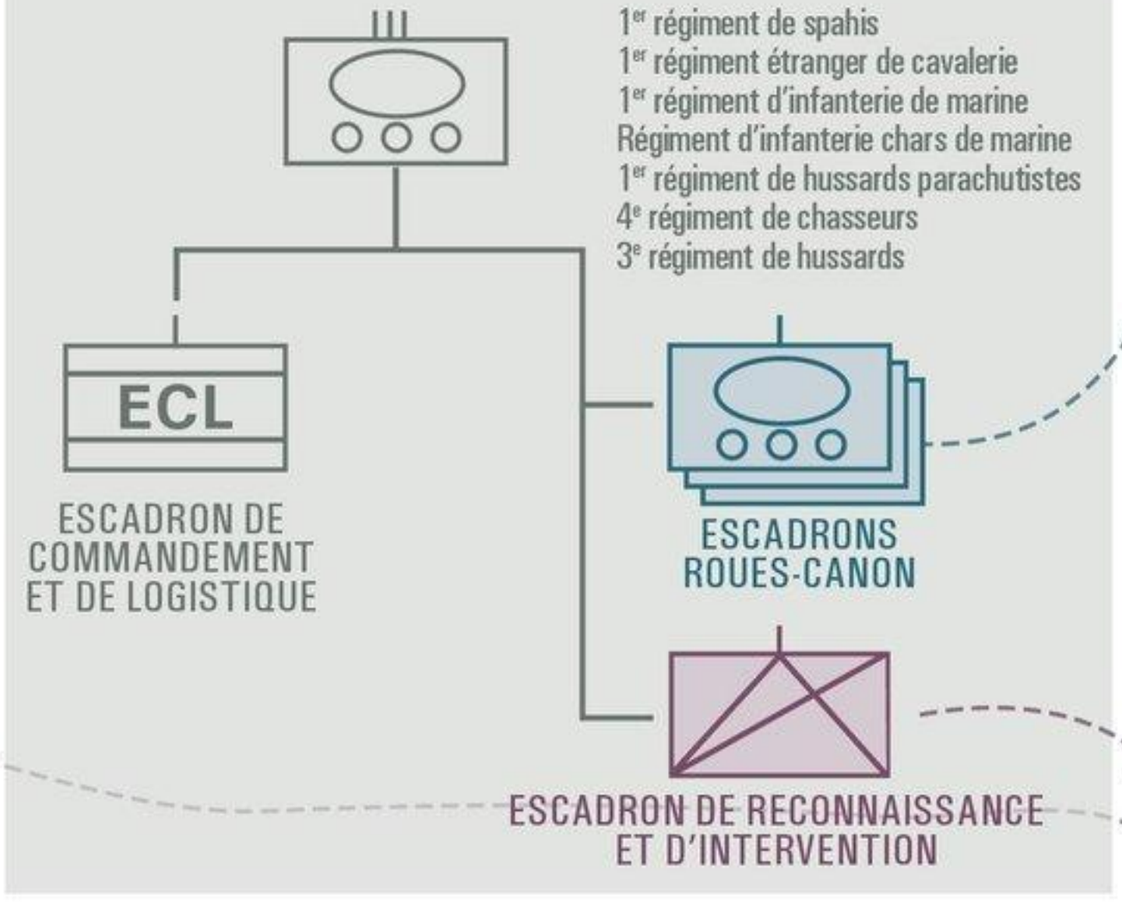
▲ Leclerc et VBL. Toutes les unités de cavalerie sont dotées de ces petits véhicules blindés, qui ont pour mission d'acquérir du renseignement, de surveiller ou de contrôler de vastes zones. Discrets, furtifs, agiles, ces engins permettent à la Cavalerie d'offrir une complémentarité dans l'emploi des autres moyens et de posséder une grande polyvalence. Schématiquement, le VBL est en quelque sorte les « yeux » du Leclerc, au profit duquel il opère en éclairage.
© Photo E. Cunat

ORGANIGRAMMES

RÉGIMENTS DE CHARS LERCLERC

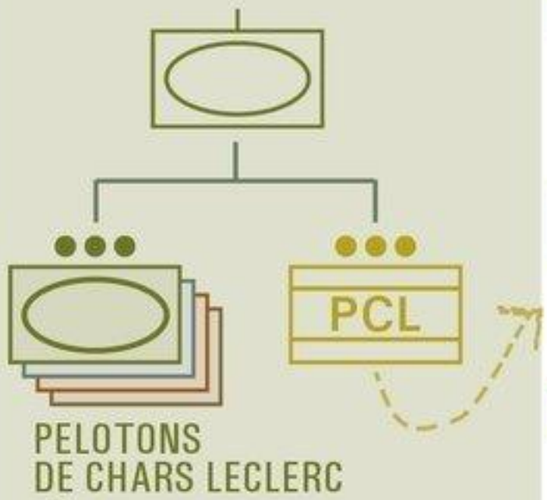


RÉGIMENTS ROUES-CANON AMX-10RCR



ESCADRONS DE CHARS LECLERC

5 / 29 / 79 = 113



PCL : PELOTON DE COMMANDEMENT ET DE LOGISTIQUE 2 / 5 / 14 = 21

GROUPE COMMANDEMENT 2 / 1 / 5 = 8

GROUPE SANTÉ 0 / 0 / 1 = 1

GROUPE LOGISTIQUE 0 / 1 / 1 = 2

GROUPE TRANSMISSIONS 0 / 1 / 4 = 5

GROUPE D'ÉCHELON 0 / 1 / 3 = 4

GROUPE CHAR LECLERC DE COMMANDEMENT 0 / 1 / 1 = 2

PELOTON DE CHARS LECLERC 0 / 5 / 18 = 23

PELOTON DE CHARS LECLERC 1 / 6 / 16 = 23

PELOTON DE CHARS LECLERC 1 / 6 / 16 = 23

PELOTON DE CHARS LECLERC 1 / 5 / 17 = 23

GROUPE LECLERC 1 / 2 / 9 ou 1 / 3 / 8 ou 0 / 4 / 8 = 12

GROUPE D'INVESTIGATION 0 / 3 / 8 = 11

PATROUILLE DE L'ADJOINT AU CHEF DE PELOTON 0 / 2 / 3 = 5

1 mit 7,62
1 FRF2
1 mit 12,7

PATROUILLE D'INVESTIGATION 0 / 1 / 5 = 6

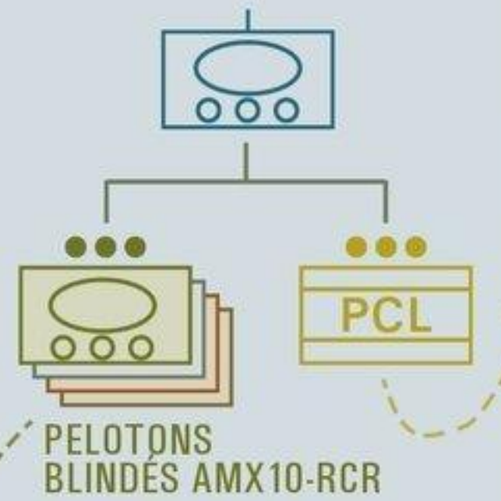
1 mit 7,62
AT4CS
1 mit 12,7

ALLÈGEMENT 0 / 0 / 0 = 0

AT4CS : lance-roquettes antichar de 84 mm à usage unique. // FRF2 : fusil à répétition des tireurs de précision. // Minimi : mitrailleuse légère chambrée en 5,56. // Milan : missile antichar filoguidé.

ESCADRONS ROUES-CANON AMX-10RCR

5 / 21 / 87 = 113



PCL : PELOTON DE COMMANDEMENT ET DE LOGISTIQUE 2 / 5 / 14 = 21

GROUPE COMMANDEMENT 2 / 2 / 5 = 9

1 mit 7,62 — 1 mit 7,62 — 1 mit 7,62

GROUPE SANTÉ 0 / 0 / 1 = 1

GROUPE LOGISTIQUE 0 / 1 / 1 = 2

1 mit 7,62

GROUPE TRANSMISSIONS 0 / 1 / 4 = 5

1 mit 12,7

GROUPE D'ÉCHELON 0 / 1 / 3 = 4

1 mit 12,7

PELOTON BLINDÉS AMX10-RCR 0 / 5 / 18 = 23

PELOTON BLINDÉS AMX10-RCR 1 / 4 / 18 = 23

PELOTON BLINDÉS AMX10-RCR 1 / 4 / 18 = 23

PELOTON BLINDÉS AMX10-RCR 1 / 3 / 19 = 23

GROUPE BLINDÉS 1 / 1 / 10 ou 1 / 2 / 9 ou 0 / 3 / 9 = 12

GROUPE D'INVESTIGATION 0 / 2 / 7 = 9

BLINDÉ LÉGER DE L'ADJOINT AU CHEF DE PELOTON 0 / 1 / 2 = 3

1 mit 7,62
1 FRF2

PATROUILLE D'INVESTIGATION 0 / 1 / 5 = 6

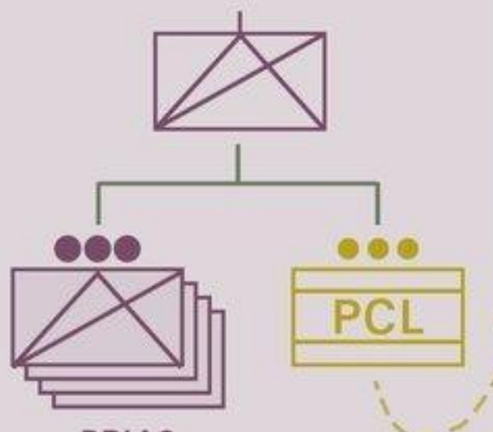
1 mit 7,62
1 mit 12,7
AT4CS

ALLÈGEMENT 0 / 0 / 2 = 2

1 mit 12,7

ESCADRONS DE RECONNAISSANCE ET D'INTERVENTION

5 / 21 / 91 = 117



PCL : PELOTON DE COMMANDEMENT ET DE LOGISTIQUE 2 / 5 / 14 = 21

GROUPE COMMANDEMENT 2 / 2 / 5 = 9

1 mit 7,62 — 1 mit 7,62 — 1 mit 7,62

GROUPE SANTÉ 0 / 0 / 1 = 1

GROUPE LOGISTIQUE 0 / 1 / 1 = 2

1 mit 7,62

GROUPE TRANSMISSIONS 0 / 1 / 4 = 5

1 mit 12,7

GROUPE D'ÉCHELON 0 / 1 / 3 = 4

1 mit 12,7

PRIAC : PELOTON DE RECONNAISSANCE ET D'INTERVENTION ANTICHAR 1 / 3 / 20 = 24

PATROUILLE DE COMMANDEMENT 1 / 1 / 4 ou 0 / 2 / 4 = 6

2 mit 7,62
2 FRF2

PATROUILLE MISSILE (MILAN) 0 / 1 / 5 = 6

2 postes de tir Milan
2 Minimi

x2

PATROUILLE D'ÉCLAIRAGE 0 / 1 / 5 ou 0 / 0 / 6 = 6

2 mit 12,7

ALLÈGEMENT 0 / 0 / 0 = 0

1 mit 12,7

x4

5 / 29 / 79 = 113
Officiers — Sous-offi- — Hommes du rang

UNITÉS

Présentation des régiments

1er régiment de chasseurs p.18
4e régiment de dragons p.20
12e régiment de cuirassiers p.22
501e régiment de chars de combat p.24
2e régiment de dragons p.28
1er régiment de hussards parachutistes p.30
1er régiment étranger de cavalerie p.32
1er régiment d'infanterie de marine p.34
1er régiment de spahis p.36
3e régiment de hussards p.38
4e régiment de chasseurs p.42
Régiment d'infanterie chars de marine p.46
1er régiment de chasseurs d'Afrique p.48
8e régiment de dragons p.50
5e régiment de dragons p.52
13e régiment de dragons parachutistes p.56
2e régiment de hussards p.60

◤ Équipage d'AMX-10RCR du RICM au repos, durant l'opération « Serval », en 2013.
© A. Roiné - ECPA-D / EMA - 2013ECPA006A055

◥ Capitaine commandant d'unité du 1er Chasseurs au Kosovo.
Droits Réservés via 1er RCh

▶ Entrainement au tir canon d'ERC-90 servis par des équipages du 1er REC en Côte d'Ivoire.
Droits Réservés via 1er REC

1er Chasseurs

1er régiment de chasseurs

Levé le 24 septembre 1651 par le marquis d'Humières, qui devient son premier mestre de camps, Humières Cavalerie prend à sa création le 22e rang parmi les régiments de cavalerie. D'emblée, il se trouve engagé en Flandres, en Picardie et en Champagne.
De 1661 à 1788, il se distingue dans de nombreuses batailles, partout en Europe. En 1733, il devient Conti Cavalerie, puis, par ordonnance royale du 17 mars 1788, chasseurs d'Alsace n°1.
Après Valmy en 1792, il participe à toutes les campagnes de l'Empire, hormis celle d'Italie. C'est ainsi qu'il se couvre de gloire à Austerlitz, Auerstedt, Wagram, La Moskova, et à Waterloo, où il perd quatorze officiers.
Il tient garnison en Algérie en 1840 puis en Italie en 1849. À cette époque, il combat en Algérie et dans les confins de l'Est du Maroc, avant de participer au siège de Rome.
En 1870, le régiment revient trop tard en métropole pour participer aux opérations de l'armée du Rhin. Il prend cependant une part active dans la défense de Paris.
Tout au long de la grande guerre, les chasseurs du 1er régiment se sont montrés « les dignes fils de Montbrun, de Kellermann et d'Exelmans ». Son étendard reçoit deux nouvelles inscriptions : Flandres 1914 et Picardie 1918.
Le régiment reçoit également la fourragère aux couleurs de la croix de guerre 1914-1918 ainsi que la croix de guerre avec palme et étoile de bronze.
En 1940, au cours de la campagne de France, quoiqu'engagé dans des secteurs où l'ennemi porte son effort, le régiment rempli parfaitement toutes les missions qui lui sont confiées. Pendant ces combats, il perd treize officiers, 19 sous-officiers et 211 chasseurs. Sa fidélité lui a valu un ordre de félicitation du général d'Humières, ainsi qu'une proposition pour une citation à l'ordre de l'armée. Il est dissous en 1942, lors de l'invasion de la zone libre.
Le 1er Chasseurs est reformé le 16 mars 1945. À la liste des glorieuses batailles inscrites sur son étendard, les chasseurs du régiment ajouteront : Indochine 1946-1954. Au cours de cette campagne, quatre citations à l'ordre de l'armée donnent au 1er Chasseurs le droit d'arborer la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire avec olive TOE [1]. Les escadrons du régiment ont totalisé deux citations à l'ordre de l'armée, cinq à celui du corps d'armée et une à celui de la division. Le 1er régiment de chasseurs, a l'honneur d'être le seul à représentant l'Arme Blindée Cavalerie à Diên-Biên-Phu, où il s'attire l'estime unanime des bataillons d'infanterie au cours de ces 57 jours et nuits de combats meurtriers et incessants.

▲ Patrouille VBL au Kosovo, dans le cadre de la KFOR.
Droits Réservés via 1er RCh

Dissous en mars 1956 à son retour d'Indochine, le 1er Chasseurs à cheval est reconstitué en Algérie le 1er septembre. Il y gagne une nouvelle inscription sur son étendard.
En 1964, après 18 ans de campagnes outre-mer, il rentre en France pour tenir garnison à Montbéliard, où il reste jusqu'en 1969 ; il sert alors sur AML Panhard. En 1969, il prend ses quartiers à Phalsbourg et perçoit des AMX-13 qu'il garde jusqu'en 1976, année de sa dissolution. Ses traditions sont reprises par le Centre de Perfectionnement et de Contrôle de l'Instruction au Tir de Canjuers.
Il est transféré à Thierville-sur-Meuse le 1er janvier 1998 et prend l'appellation de groupe d'escadrons 1er Chasseurs du 1er-2e régiment de chasseurs ; il est équipé d'AMX-30B2 Brennus. Le 1er aout 2009, il reprend l'appellation de 1er régiment de chasseurs.
Doté de chars Leclerc depuis 2005, il a participé à toutes les opérations extérieures engageant l'Armée de Terre, notamment au Kosovo, au Liban, en Côte d'Ivoire et en Afghanistan.

1

« *Nec terrent nec morantur* » (Ni peur ni trépas)

Le 1er Chasseurs aujourd'hui

Le régiment compte 750 hommes et femmes [2]. Il perpétue les traditions des Chasseurs à cheval et cultive toutes les qualités de la Cavalerie pour « dissuader, renseigner, couvrir et combattre ». Son action s'inscrit parfaitement dans les conflits modernes. Les chasseurs de Conti Cavalerie ont participé depuis 1999 à plus de quarante opérations extérieures.

L'unité est structurée autour de quatre escadrons de chars, d'un escadron de commandement et de logistique et d'une unité d'intervention de réserve (UIR). À cela s'ajoute l'escadron d'éclairage et d'investigation de la 7e brigade blindée, spécialisé dans le renseignement. L'état-major se compose d'un bureau opérations instruction (BOI), d'un bureau maintenance logistique (BML), d'un référent ressources humaines (RRH) et d'un bureau environnement humain (BEH).

Conti Cavalerie est équipé de matériels modernes comme le char Leclerc, appuyé principalement par des véhicules de l'avant blindé (VAB) et des véhicules blindés légers (VBL). Toujours engagé dans un cadre interarmes, il possède et combine puissance de feu, mobilité et protection. Ces capacités lui permettent de changer rapidement d'attitude, de rythme et de direction. Dans le cadre de missions de contrôle du milieu comme de destruction ou de conquête d'objectifs décisifs, il renseigne et s'engage par tout temps pour dissuader, contraindre, prendre l'ascendant sur l'adversaire, si besoin le détruire et exploiter l'effet de surprise obtenu par la destruction.

Fort d'un entraînement adapté aux différentes situations tactiques, le régiment entretient en permanence sa polyvalence. La formation dispensée à son personnel et les capacités des matériels employés lui permettent de répondre aux exigences nouvelles des crises et conflits modernes.

Dans le contexte des crises actuelles, les chasseurs de Conti Cavalerie participent à la fois aux missions de défense civile sur le territoire national (Vigipirate) et aux opérations extérieures dans des missions de stabilisation et de rétablissement de la paix. ■

[1] Théâtre des Opérations Extérieures

[2] 42 officiers, 179 sous-officiers, 521 militaires du rang et 6 personnels civils.

▲ et ▼ Contôle de tir opérationnel des équipages du 1er Chasseurs sur char Leclerc, à Canjuers.
Droits Réservés via 1er RCh

4e Dragons

4e régiment de dragons

Le 4e régiment de dragons est riche d'un passé de plus de trois siècles d'histoire au service de la France.

Fondé en 1667 par le marquis de Choiseul-Beaupré, le régiment de cavalerie de Beaupré s'illustre lors des guerres de Louis XIV, en Franche-Comté puis en Hollande et en Alsace, sous les ordres du maréchal de Turenne. Sous le nom de Chartres-Cavalerie, il s'illustre lors de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg (1689-1697) et la guerre de Succession d'Espagne. Le règne de Louis XV lui permet de se distinguer au cours de la bataille de Fontenoy (1745) sous le nom de régiment de cavalerie de Clermont-Prince.

En 1776 le régiment prend le nom de régiment de Dragons de Conti (suite à une réorganisation de l'armée, versant le régiment dans l'arme des dragons). En 1791, il devient 4e régiment de dragons et va s'illustrer dans toute l'Europe sous cette appellation durant les guerres de la Révolution et de l'Empire : Valmy (1792), Eylau (1807), puis en Espagne au siège de Badajoz (1811), en France à Nangis (1814), et enfin à Waterloo (1815). En 1870, contre la Prusse et les principautés allemandes, le 4e régiment de dragons est à l'image du reste de l'armée : courageux au combat, comme il le prouve à Borny, Rezonville et Coincy. Il capitule néanmoins dans Metz, le 27 octobre.

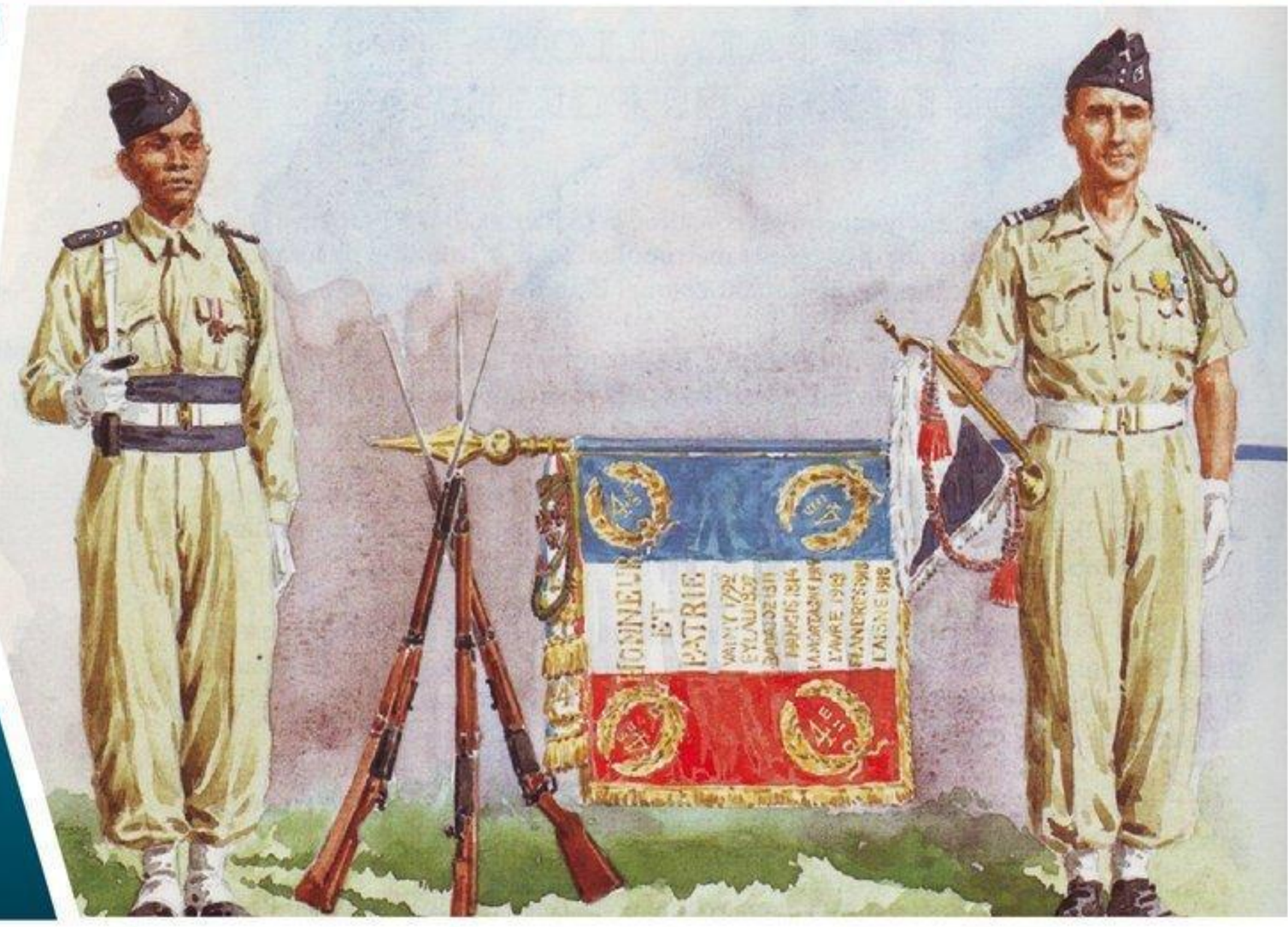
Dès le début de la Première Guerre mondiale, le 4e Dragons se distingue en Lorraine aux combats de La Mortagne, avant de participer à la guerre de tranchées. Mais c'est en 1918, avec la reprise de la guerre de mouvement, que le « 4 » s'illustre à nouveau, dans les Flandres au Mont des Cats, puis à Locre et sur l'Aisne. Dissous en 1926, recréé en 1929 à Trèves, il prend le nom de 4e bataillon, puis régiment de dragons portés, et renoue avec le combat débarqué. En 1940, il fonce à travers la Belgique jusqu'en Hollande, et dès lors se bat sans discontinuer : Mont Saint-Eloi, Dunkerque, d'où il embarque pour être débarqué à Cherbourg et reprendre la lutte ! En juillet, le régiment est dissous.

Il est reconstitué en 1947 et part pour l'Indochine où il s'illustre au cours de missions sur train blindé, sur flottilles fluviales ou à pied dans la jungle. Après une courte dissolution en 1954-55, le 4e Dragons retourne se battre en Algérie, en Petite Kabylie. Il prend notamment part à la bataille des frontières jusqu'en 1962.

▲ Char AMX-30B2 du 1er escadron du « 4 » lors de la guerre du Golfe, en 1991. Le régiment aura été la seule unité de cavalerie lourde engagée dans le cadre de l'opération « Daguet ». Droits Réservés

▶ Septembre 2013 : relève amphibie pour le 4e régiment de dragons déployé au Liban, dans le cadre de la FINUL. @ Cavallo - Marine Nationale

« Je boute avant ! »



◢ 14 juillet 1991 : après la victoire dans le Golfe, le lieutenant-colonel Bourret défile sur les Champs-Élysées à la tête de ses AMX-30B2. - Droits Réservés

Dissous en 1962, reconstitué en 1968, il devient un régiment blindé mécanisé sur AMX-13, puis AMX-30. Régiment professionnel, il est engagé, durant les années 1980, au Tchad, en Centrafrique, en Nouvelle-Calédonie. Enfin, il est le seul régiment de chars de bataille français engagé en Irak en 1991, où il charge brillamment à la tête de la division « Daguet » !

Reconstitué le 1er août 2009, le régiment est dorénavant basé à Carpiagne, près de Marseille. Rattaché à la 7e brigade blindée de Besançon, il a vocation à être engagé dans son cœur de métier en opérations intérieures et extérieures. En 2013-14, 80% du régiment sera projeté au Liban, au Kosovo en Nouvelle-Calédonie, au Mali et au Gabon. Le plan « Vigipirate » constitue également une part importante des missions du régiment, assurées tout au long de l'année à Paris, Montpellier, Strasbourg ou encore Marseille.

L'étendard du régiment porte dans ses plis 11 noms de batailles : Valmy 1792, Eylau 1807, Badajoz 1811, Nangis 1814, La Mortagne 1914, l'Avre 1918, Flandres 1918, l'Aisne 1918, Indochine 1947-54, AFN 1952-1962, Koweit 1990-1991.

En outre, la cravate de l'étendard porte les décorations suivantes : La croix de guerre 1914-1918 avec deux palmes ; la croix de guerre 1939-1945 avec une palme ; la croix de guerre des Théâtres d'Opérations Extérieurs avec deux étoiles de vermeil pour la campagne d'Indochine ; la croix de guerre des Théâtres d'Opérations Extérieurs avec palme pour la campagne d'Irak de 1991 ; la croix de la vaillance vietnamienne avec étoile de vermeil ; la fourragère aux couleurs de la croix de guerre 1914-1918.

Le 11 juillet 2014, le 4e régiment de dragons sera de nouveau dissous pour, peut-être, au vu de son histoire extraordinaire, se voir recréer un jour… ■

12e Cuirs

12e régiment de cuirassiers

Par ordonnance, le roi Louis XIV créé le régiment le 24 mars 1668, afin d'assurer la protection de son fils, le Dauphin de France.
Sous l'Ancien Régime, « Dauphin Cavalerie » se bat sur tous les fronts : Hollande, Espagne, Autriche. Sous l'Empire, il participe aux prestigieuses batailles de la Grande Armée – Austerlitz, Iéna, la Moskowa – au sein de la réserve de la Cavalerie, commandée par le Maréchal Murat.
Pendant la Grande Guerre, les cuirassiers combattent à pied et découvrent les tranchées. En 1943, le 12e Cuirs intègre la glorieuse 2e DB du général Leclerc ; ses escadrons libèrent Paris puis Strasbourg en 1944. Dès la fin du conflit, le régiment tient garnison à Évreux, puis en Allemagne, à Tübingen de 1946 à 1968 et à Mülheim de 1968 à 1991, avant de s'installer en 1994, à Olivet.
Depuis 1990, il est engagé sur tous les théâtres d'opérations extérieures de l'Armée française : Afghanistan, Liban, Côte d'Ivoire, Tchad, Kosovo, Bosnie, etc.
12e Cuirs appartient à la 2e brigade blindée, héritière des traditions de la division Leclerc. Il occupe les quartiers de Valmy (zone vie) et de Maison-fort (zone technique) qui sont situés sur les communes d'Olivet et d'Ardon, à 10 kilomètres au sud d'Orléans. Professionnalisée en 2000, l'unité compte près de 800 personnels.
Le régiment est composé de quatre escadrons de combat, d'un escadron de commandement et de logistique (ECL), d'un escadron d'éclairage et d'investigation (au profit de la 2e brigade blindée) et d'un escadron de réserve.
Régiment blindé équipé de chars Leclerc et d'ERC-90 Sagaie, le 12e Cuirs est une unité de combat polyvalente, tournée vers l'engagement opérationnel. Il est apte à intervenir en tout temps et en tout lieu, sur tout type de matériel blindé (Leclerc, ERC-90, VBL, VAB)

▶ VAB servi par des hommes du 12e Cuirs en Afghanistan.
Droits Réservés via 12e Cuirs

▼ Char Leclerc photographié au CENZUB (centre d'entrainement en zone urbaine) à l'occasion d'une rotation du 12e Cuirs. L'emploi du char lors des combats urbains fait actuellement l'objet d'études techniques et tactiques, afin d'en optimiser l'action.
© Cenzub

« Au danger… mon plaisir ! »

© J.Salles - ECPA-D / EMA - N2011-035J21-0046

à l'étranger, en métropole et dans les DOM-COM (Martinique, Nouvelle-Calédonie). Ses engins lui procurent vitesse, protection et puissance de feu. Régiment emportant la décision, sa place est au cœur de la mêlée. Il peut également être amené à apporter une aide aux services publics ou à servir dans le cadre d'opérations de maintien de la paix, comme au Liban ou au Kosovo. Il participe régulièrement aux missions intérieures telles que « Vigipirate » ou encore « Héphaïstos » (feux de forêt). De plus, il mène chaque année des entrainements sur chars Leclerc aux Émirats Arabes Unis. Ces exercices s'inscrivent dans le cadre de l'accord de défense signé entre la France et les EAU, et permettent de renforcer le niveau d'interopérabilité entre les deux armées.

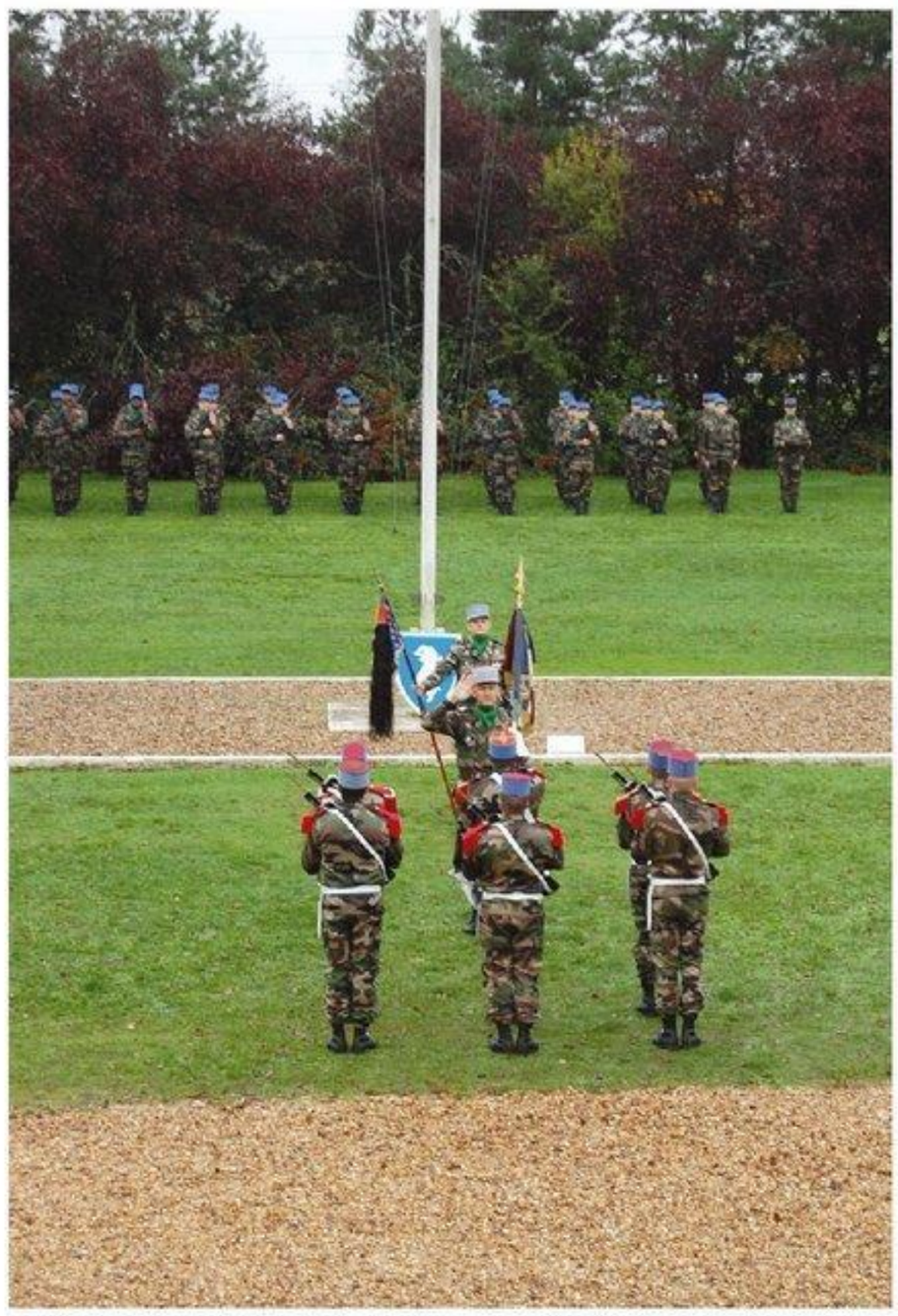
Après une année dense en projections – Liban, Martinique, Nouvelle-Calédonie – le régiment repartira en 2014 au Tchad et au Mali. ■

▲ Leclerc à l'exercice. Bien que plus petit et plus léger que ses homologues allemands ou américains, le Leclerc dispose d'une puissance de feu conséquente !

◢ Cérémonie de présentation à l'étendard du régiment.

▼ Omniprésent au sein des unités de cavalerie, le VBL est parfaitement complémentaire au char Leclerc, notamment pour ce qui concerne les actions d'éclairage et de renseignement.

Toutes photos sur cette page : Droits Réservés via 12e Cuirs.



501e RCC

501e régiment de chars de combat

Le 501e régiment d'artillerie d'assaut est créé le 13 mai 1918 ; il est alors doté de chars légers FT-17 conçus grâce aux directives et à la ténacité du général Estienne, le « Père des chars ».
Entre mai et juin 1918, le régiment est engagé dans une trentaine de combats sur un front qui s'étend de Vic-sur-Aisne à la forêt de Villers-Cotterêts. Du 18 au 23 juillet, le « 501 » est rattaché à la 10e armée pour l'attaque générale du front allemand, formant ainsi quatre des neuf groupements ou bataillons d'artillerie d'assaut dont dispose l'Armée française dans ce secteur. Suivent la bataille de Champagne en septembre et octobre 1918, et celle de Belgique, où le 1er bataillon de chars légers est engagé dans les Flandres ; il y poursuivra l'ennemi jusqu'au 19 octobre, avant d'être retiré du front et mis au repos à Apremont. Pour les combats menés en 1918, le régiment est titulaire de la fourragère de la Croix de guerre 14-18 avec six citations [1].

D'une guerre à l'autre

D'octobre 1918 à avril 1919, la 303e compagnie du 1er bataillon de chars légers est mise à la disposition de l'armée d'Orient, en Crimée ; elle combat notamment à Tiraspol ainsi qu'à Vasilinovo face aux gardes rouges.
Le 13 mai 1920, le « 501 » perd son nom de « régiment d'artillerie d'assaut » pour devenir le 501e régiment de chars de combat (RCC). Il s'installe alors à Tours.
Le 25 août 1939, le 501e RCC est dissous et donne naissance au 501e groupe de bataillons de chars (GBC 501), divisé en deux bataillons équipés

[1] Trois à l'ordre de l'Armée, une à l'ordre du corps d'armée, une à l'ordre de la division et une à l'ordre du régiment.

▲ Le lieutenant-colonel Velpry, ici photographié en 1918 près d'un char FT, aura été le premier chef de corps du 501e RAA.
Droits Réservés via 501e RCC

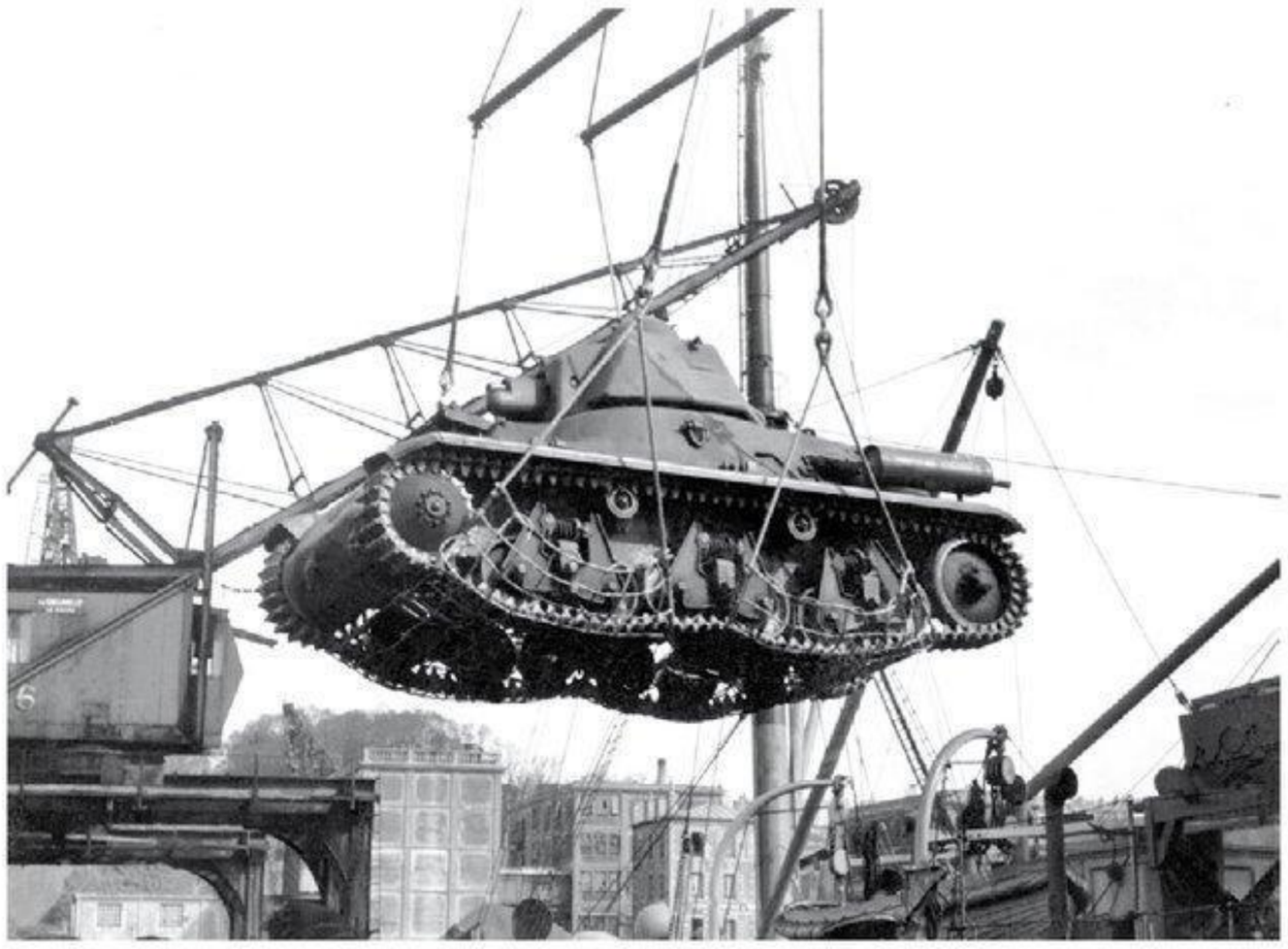
◀ Volontaires de la 1e Compagnie de Chars de la France Libre, future 1e compagnie du 501e RCC, défilant dans un camp britannique, à quelques jours de leur départ pour l'Afrique.
© Amicale des Anciens de la 1e Compagnie de chars

« 501, France libre ! »

▲ Hotchkiss H39 en cours de chargement à bord d'un cargo en partance pour l'Afrique. Hérités de la 342e CACC ayant combattu en Norvège en 1940, les H39 seront conservés jusqu'en 1941. L'unité recevra ensuite des Crusader britanniques, puis, en 1943, lors de la formation de la 2e DB au Maroc, des Sherman américains, principalement des M4A2.

Toutes photos sur cette page : Amicale des Anciens de la 1e Compagnie de chars

▼ Le premier engagement de la 1e Compagnie de chars de la France libre se déroulera au Gabon, où les engins serviront au sein d'un détachement aux ordres du futur général Leclerc.



de Renault R35 : le 1er bataillon de chars de combat (1er BCC), aux ordres du commandant Warabiot, et le 2e BCC du commandant Albert, puis du capitaine Barrelet de Ricou. Bien que tous deux affectés à la 5e armée, ils combattront séparément.

En outre, le centre mobilisateur du « 501 » formera deux autres bataillons armés de chars FT : les 30e BCC et 31e BCC.

Pour le 1er BCC, les combats débutent le 6 juin 1940 sur la Somme. Le 21, après s'être replié dans l'Indre, non sans avoir lutté âprement, le bataillon est dissous. Il ne lui reste alors plus que trois appareils sur les 45 qu'il avait à l'origine.

Le 2e BCC connaît son baptême du feu le 17 mai dans la région de Laon, où il participe à plusieurs attaques. À partir du 8 juin, il mènera jusqu'à l'armistice des combats défensifs « en bouchon » pour interdire à l'ennemi le franchissement de certaines localités. Le 11 juillet, stationné en Dordogne, il sera dissous avec la 4e DCr. L'état-major du GBC 501 se repliera, quant à lui, avec le QG de la 5e armée en région parisienne puis sur Rennes, où l'ensemble sera fait prisonnier par les forces allemandes.

L'épopée du 501e RCC

Lorsque le « 501 » est recréé à Sabratha, en Tripolitaine, le 1er juillet 1943, il réunit des compagnies issues de la France libre venant d'horizons très différents, chacune d'entre elles ayant ses origines et son histoire. Peu après, le « 501 » est attaché à la 2e division française libre commandée par le général Leclerc, qui devient la 2e division blindée le 24 août 1943. Elle stationne alors au Maroc pour s'équiper en matériel américain et s'instruire.

Ce sont les 2 et 3 août 1944 que le 501e RCC, opérant sous les ordres du colonel Warabiot (chef de corps du 1er BCC en 1940), débarque en Normandie. La 2e DB est alors rattachée à la *3rd Army* du général Patton.

Entre les 10 et 13 août 1944, le « 501 » fonce vers Le Mans, puis remonte vers le nord en direction d'Alençon et d'Écouché afin de fermer la poche de Falaise et d'ainsi piéger et détruire les débris des unités mécanisées de la *7. Armee* allemande.

Puis s'ensuit la ruée victorieuse vers Paris : sur l'insistance du général de Gaulle auprès de « Ike » Eisenhower, la 2e DB est lancée à l'aube du 23 août en direction de la capitale, qui a commencé son insurrection. Le soir, le 501e RCC est à Rambouillet. Le lendemain, à 22h00, un détachement mixte du « 501 » et du régiment de marche du Tchad atteint l'hôtel de ville.

▲ Défilé sur les Champs-Élysées en septembre 1944 du Sherman Montmirail. Le lecteur remarquera le coupe-haies à l'avant du char, dispositif employé pour faciliter la progression des blindés dans le bocage normand. - Droits Réservés via 501e RCC

◢ Afghanistan. Un AMX-10RCR servi par des tankistes du « 501 » est posté aux abords d'une FOB française, tandis qu'un hélicoptère de combat Tigre décolle. Droits Réservés via 501e RCC

Les cloches de Paris sonnent pour annoncer la délivrance. L'attaque a lieu le 25, à 14h00, après expiration de l'ultimatum adressé au général von Choltitz, commandant de la garnison allemande, qui refuse de se rendre sans combattre. Le QG allemand, situé place de la Concorde, est pris dans l'après-midi. Paris est libérée !

La 2e DB a ensuite pour mission d'assurer la flanc-garde de la *3rd Army* qui s'engage vers la Lorraine. Le « 501 », passé sous les ordres du commandant Cantarel après la Libération de Paris, combat victorieusement entre septembre et octobre, avant de mener une offensive, le 31 octobre, sur Baccarat pour ouvrir la route de Strasbourg. Le 18 novembre, Badonviller est prise ; la ligne de défense allemande des Vosges est brisée : les chars du régiment franchissent le col du Dabo pour atteindre la plaine d'Alsace. Le 23 novembre, les « Leclerc » sont dans Strasbourg ; le serment de Koufra a été tenu.

La 2e DB est ensuite placée en réserve en Lorraine. En janvier 1945 a lieu la bataille de la poche de Colmar ; par -15°C, le « 501 » s'illustre encore, notamment à Grüssenheim, qui est prise le 28.

En avril 1945, le 501e RCC pénètre en Allemagne. Le 5 mai, ce sont ses tankistes qui entrent les premiers au Berghof, le nid d'aigle d'Hitler, où ils hissent le drapeau français. La Seconde Guerre mondiale est terminée.

Le régiment, dont le général Leclerc dira « *jamais le 501 ne m'a déçu* », est alors l'une des rares formations de l'Armée française à être faite Compagnon de la Libération. En outre, l'unité ajoute sur son étendard les noms prestigieux de : El-Alamein 1942, Paris 1944 et Strasbourg 1944.

D'hier à aujourd'hui

Mais déjà, de nouveaux combats s'annoncent. Formée le 1er septembre 1945 et équipée de 17 chars légers M5, la 1re compagnie de marche du 501e RCC embarque à la fin du mois pour l'Indochine. Elle appartient au groupement de marche de la 2e DB du colonel Massu, lui-même intégré au corps expéditionnaire français en Extrême-Orient commandé par le général Leclerc et qui a pour mission de réoccuper les territoires indochinois. Le 8 octobre 1946, la compagnie de marche est dissoute et rembarque à Hanoï, en direction de la France.
Le régiment s'installe à Rambouillet le 25 avril 1946. En 1953, les Sherman laissent place à des chars Patton. En 1968, le régiment est équipé d'AMX-30B. 1978 est l'année de la professionnalisation pour le 2e escadron du 501e RCC, qui sera engagé entre janvier et avril 1984 au Liban dans le cadre de la force multinationale de sécurité.
En 1991, près d'une centaine d'engagés du « 501 », aux ordres du capitaine de Fontenilles, renforcent le 4e dragons pour combattre en Irak, durant la guerre du Golfe. Cette même année, l'unité perçoit ses AMX-30B2. Entre 1992 et 1993, le régiment participe à plusieurs opérations sous l'égide de l'ONU : en ex-Yougoslavie, au Cambodge, au Sahara Occidental et en Irak.
Le 31 août 1994, le « 501 » rejoint le 503e RCC à Mourmelon pour y former le 501e-503e RCC, un régiment à 80 chars comprenant deux groupes d'escadrons. En 1997, l'unité est entièrement équipée avec le nouveau char Leclerc ; c'est d'ailleurs le « 501 » qui l'emploiera pour la première fois en opération extérieure, en 1999, au Kosovo. Le 501e-503e RCC est à nouveau projeté avec son matériel majeur au Liban, au sein de la FINUL 2, en 2007.
Après la dissolution du 503e RCC en 2009, le « 501 » devient l'unique héritier des traditions des chars de combat. Depuis, il a participé à bon nombre d'opérations extérieures sur des matériels divers : Sénégal, Tchad et République de Côte d'Ivoire sur ERC-90 Sagaie, ainsi qu'Afghanistan sur AMX-10RC. ■

Les compagnies du « 501 » en 1943

La 1re compagnie de chars de la France libre a rallié les Forces françaises libres en juin 1940, au retour de l'intervention en Norvège de la 342e compagnie autonome de chars de combat. Elle a ensuite pris part aux opérations du Gabon, avant d'être transportée par voie maritime au Moyen-Orient : elle combat en Syrie, puis à El-Alamein, contre l'*Afrika-Korps* d'Erwin Rommel, en étant intégrée à la *8th Army* du général Montgomery au sein de la « colonne volante ». Associée aux autres compagnies pour reformer le « 501 » en 1943, elle est alors commandée par le capitaine Buis.
La 2e compagnie de chars, constituée à Londres en août 1940, a été envoyée au Nigeria, en Afrique occidentale britannique, afin d'y assurer la couverture des troupes du Tchad face à une éventuelle tentative des troupes sous l'autorité du gouvernement de Vichy de reprendre les territoires français ralliés au général de Gaulle. En 1943, elle est commandée par le capitaine de Witasse, évadé d'un camp de prisonniers de guerre en Allemagne.
La 3e compagnie, également appelée « escadron mixte », car pouvant servir aussi bien sur des engins de reconnaissance que sur des chars, a été formée en Angleterre et rattachée pour emploi à la 5e division blindée canadienne. Transportée par mer depuis l'Angleterre, elle a fait le tour de l'Afrique pour rejoindre les deux autres compagnies en Tripolitaine. Elle était alors commandée par le capitaine Branet.
La 4e compagnie est formée en 1943, à Témara, au Maroc, à partir de volontaires provenant des autres compagnies et de volontaires évadés de France et cherchant à reprendre rapidement le combat.

▲ Le Leclerc « Trompe la Mort » du 501e régiment de chars de combat à l'entraînement.
Droits Réservés via 501e RCC

2e Dragons

2e régiment de dragons

Le 2e régiment de dragons est le plus ancien régiment de cavalerie. Il est en effet établi de manière certaine sa filiation directe en tant que régiment jusqu'en 1635 et en tant que corps de cavalerie jusqu'en 1556.

Le régiment a participé à toutes les campagnes des règnes de Louis XIV et Louis XV. À la Révolution, les dénominations des régiments disparaissent, et Condé-Dragons devient alors le 2e régiment de dragons. Il participera aux campagnes des armées de la Révolution, du Consulat et de l'Empire. La Grande Guerre fournit à ses derniers cavaliers l'occasion d'ajouter quelques pages sublimes à la gloire de ses armes. Le 22 novembre 1914, son sacrifice héroïque arrête la garde prussienne sur Ypres. Au printemps 1918, il participe aux luttes contre les offensives allemandes dans les Flandres, sur l'Aisne, l'Ourcq, puis aux contre-offensives de l'été.

Le 10 mai 1940, le régiment se bat au Luxembourg et sur la Somme, avant de se replier sur la Seine et l'Eure, puis vers l'Orne et la Mayenne ; il livre son dernier combat le 17 juin 1940. Lors de l'occupation de la Zone libre, le régiment est dissous le 29 novembre 1942 et recréé le 18 décembre 1943, suite à l'évasion de l'étendard par le capitaine de Neuchèze à bord du sous-marin *Arethuse*. Le régiment débarquera en Provence le 30 août 1944. Il libère la ville d'Autun, puis combat dans les Vosges, en Alsace, en Forêt Noire, pour finir la guerre à Constance. Son étendard est décoré de la médaille des évadés.

▲ Équipe de reconaissance NRBC débarquée d'un VAB pour analyse. Droits Réservés via 2e RD

Le régiment est engagé en Algérie de 1956 à 1962. À son retour en France, il est stationné en tant qu'unité de chars de combat à Haguenau, puis à Laon-Couvron et, en 1997, à Fontevraud, où il sera équipé de chars Leclerc. C'est en 2005 qu'il est restructuré : il perd ses chars mais devient l'unique régiment de défense NRBC [1] de l'armée de Terre. Depuis, les missions du 2e dragons sont duales : appuyer les forces armées sur les théâtres d'opérations contre les menaces et les risques NRBC, et contribuer à la protection des populations civiles, en renforcement ou en complément de la sécurité civile.

Une manœuvre de la défense NRBC spécialisée combine l'emploi de la reconnaissance mobile embarquée sur

[1] Nucléaire, Radiologique, Biologique et Chimique.

[2] Véhicule de l'Avant Blindé.

© D. Blanchet / Armée de Terre

« *Da materiam splendescam* » (*Donnez-moi l'occasion et je resplendirai !*)

▲ Déploiement d'une unité NRBC du « 2 ».

Toutes photos sur cette page : Droits Réservés via 2e RD.

▶ Exercice de décontamination.

VAB [2] de reconnaissance NBC, des équipes légères de reconnaissance et d'évaluation et la décontamination approfondie. Pour être prêts à l'engagement en milieu contaminé, les dragons s'entraînent régulièrement à l'étranger, sur des sites dédiés à ce type de manœuvres particulièrement contraignantes. Un cycle de préparation opérationnelle adapté permet aux cinq escadrons d'alterner des phases d'entraînement très réaliste à la manœuvre NRBC avec des phases d'aguerrissement.
La compétence NRBC du régiment est reconnue par toute la communauté de la défense française et étrangère. C'est ainsi qu'en 2014, l'unité assure le commandement et l'ossature du bataillon NRBC d'alerte de l'OTAN ! ■

1er RHP

1er régiment de hussards parachutistes

Le régiment des hussards de Bercheny est né en 1720 de la volonté de Ladislas de Bercheny, officier hongrois exilé en France au lendemain de l'annexion de la Hongrie par l'Autriche. Depuis 1720, Bercheny conquiert ses lettres de noblesse sur tous les champs de bataille qui façonnent l'Histoire de notre pays. Toujours aux avant-postes, mêlant le courage à l'audace, la souplesse à l'autonomie, le régiment incarne fièrement sa devise « *Omnia si perdas famam servare memento* [1] ».

En 1946, le général de Lattre de Tassigny remarque la prestance et la valeur de cette unité d'élite : il décide alors de l'intégrer à la 25e division aéroportée. Le premier régiment de hussards devient dès lors parachutiste. Après une première installation à Tarbes au milieu du XIXe siècle, le 1er RHP rejoint cette garnison en 1963 et ne la quittera plus.

Toujours inspiré par l'esprit des hussards, Bercheny est aujourd'hui l'unité de cavalerie de la 11e brigade parachutiste. Elle lui fournit la mobilité et la puissance de feu nécessaires pour créer l'opportunité de la décision ainsi qu'une réelle capacité de renseignement au contact. Son organisation est celle d'un régiment classique de cavalerie légère blindée articulé autour de trois escadrons de combat (sur engins roues-canon), d'un escadron de reconnaissance et d'intervention (sur VBL) et d'un escadron de commandement et de logistique. La particularité du régiment repose sur son peloton de commandos parachutistes, dont la mission principale, dans le cadre d'une opération aéroportée, est l'aide à la mise à terre. Les 650 hussards parachutistes, aguerris et rompus aux opérations les plus variées, cultivent la polyvalence blindée : ils sont capables de servir sur AMX-10RCR, ERC-90 Sagaie, VAB canon de 20 mm, VBL 12,7 ou MILAN, en fonction de la mission ou du contexte d'engagement. Enfin, les hussards parachutistes possèdent un savoir-faire unique en Europe : la capacité à parachuter ensemble hommes et véhicules blindés légers dans le cadre d'une opération aéroportée.

L'organisation du régiment correspond aux exigences opérationnelles particulières qui sont les siennes : l'engagement d'urgence par la 3e dimension, la légèreté et la modularité.

Le régiment a participé à toutes les opérations de ces dix dernières années : Kosovo, Congo, Haïti, Darfour, Côte d'Ivoire, Tchad, Liban, mais aussi Afghanistan en 2008, 2010 et 2011, où l'engagement collectif des hussards parachutistes a été récompensé par deux citations et l'attribution de la fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de la valeur militaire.

Enfin, toujours en pointe et dans la plus pure tradition des hussards, le 1er RHP a récemment engagé un escadron blindé sur alerte au Mali, dès janvier 2013, pour l'ouverture de l'opération « Serval », et un autre en République centrafricaine, en décembre 2013, dès les premières heures de l'opération « Sangaris ».

Ainsi, le 1er RHP est-il aujourd'hui la seule force polyvalente et modulaire apte à fournir par la 3e dimension l'échelon blindé d'urgence de toutes les interventions de la brigade parachutiste. ■

[1] « Si tout est perdu, souviens-toi qu'il reste l'honneur à sauver. »

1 Tireur de précision du 1er RHP sur FR-F2.
© Dumoutier - SIRPA Terre - 06-09T024-R1-084

2 Fanfare de Bercheny-Cavalerie.
Droits Réservés via 1er RHP

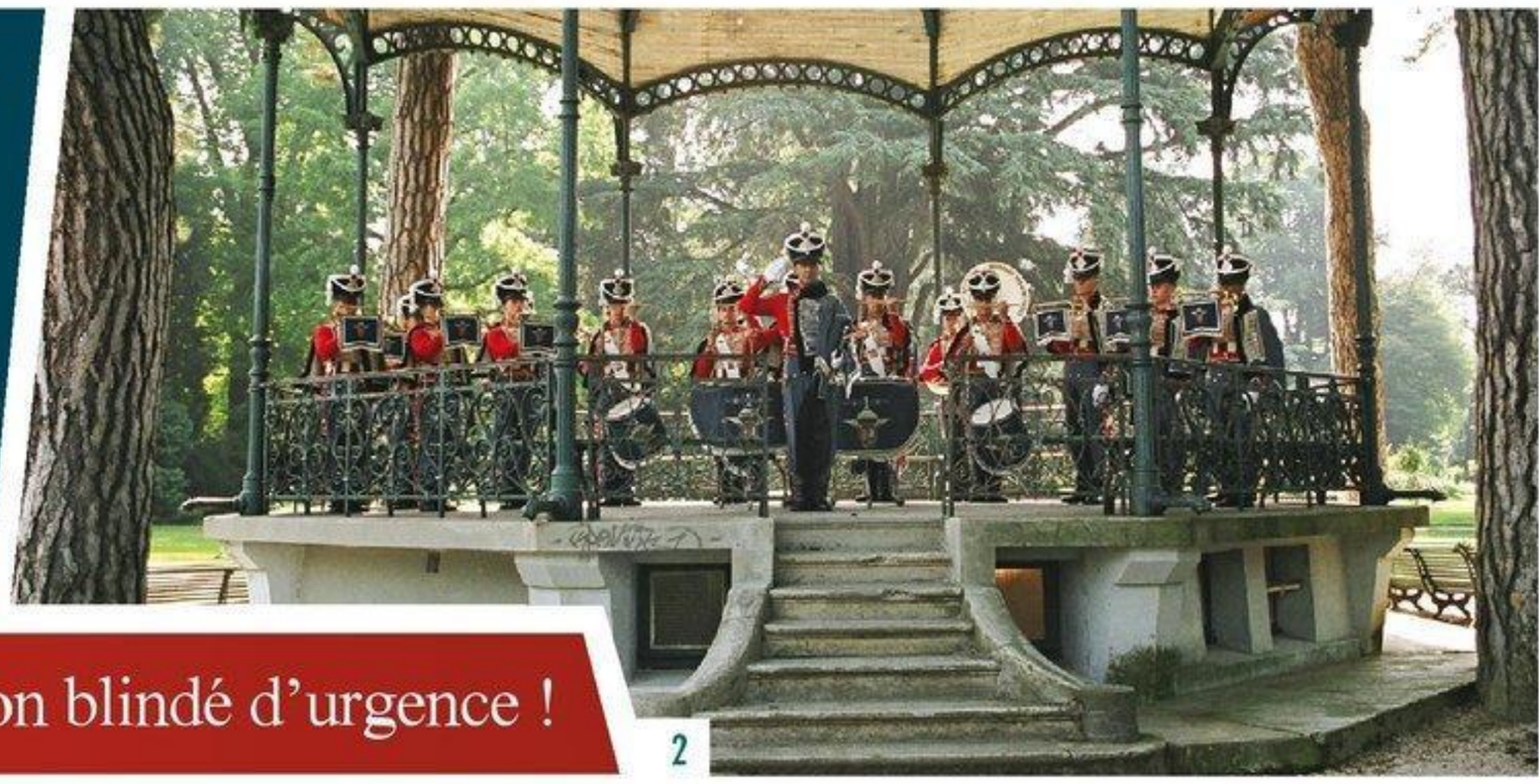
3 La particularité du régiment réside dans sa capacité à être aérotransporté ; outre son personnel, la majeure partie de ses matériels peut être parachutée ou aéroportée.
Droits Réservés via 1er RHP

4 Déconditionnement d'un VBL après son aérolargage. Le VBL est particulièrement compatible avec des opérations d'assaut par air.
Droits Réservés via 1er RHP

5 Dans le même temps, les cavaliers sont mis à terre par parachutage.
Droits Réservés via 1er RHP

6 Aérocordage du GCP du 1er RHP. Cette technique permet de récupérer rapidement un commando dans des lieux difficiles d'accès.
© Dumoutier - SIRPA Terre - 06-09T024-R1-124

7 Débarquement d'un ERC-90 de Bercheny-Cavalerie projeté par voie aérienne au Mali, lors des premières heures de « Serval ».
© J. Lempin - ECPA-D - 2013ECPA006L023



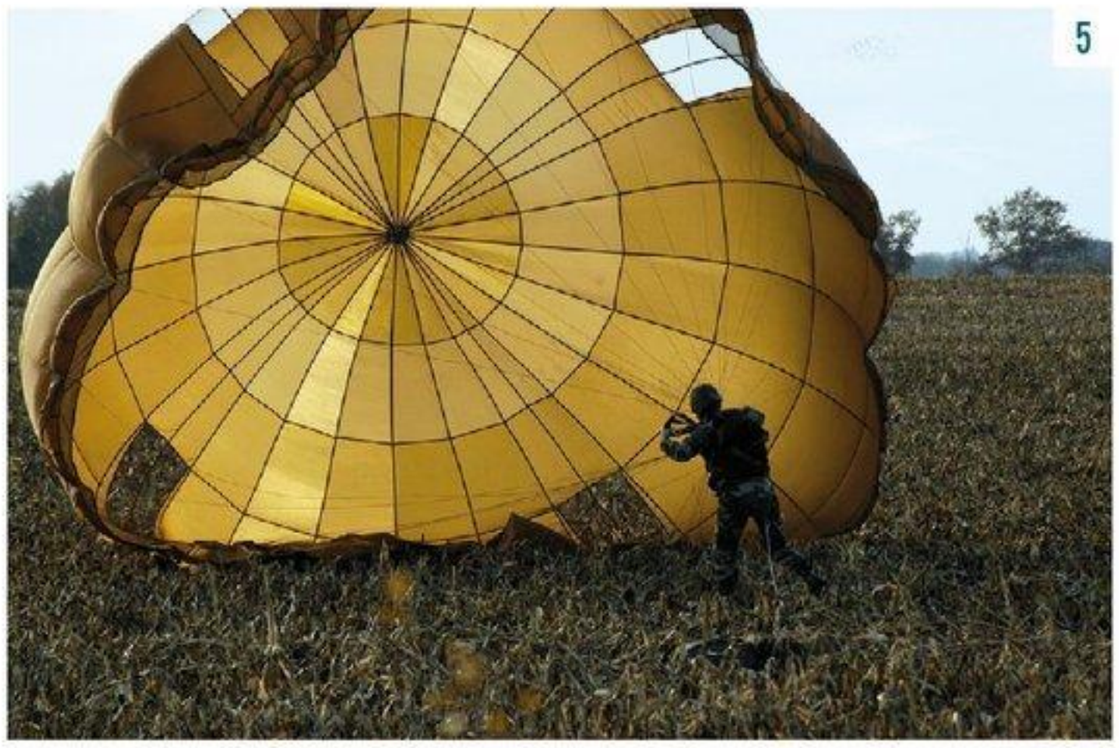
Bercheny-Cavalerie : l'échelon blindé d'urgence !

2

3

4

5



6

7

1er REC

1er régiment étranger de cavalerie

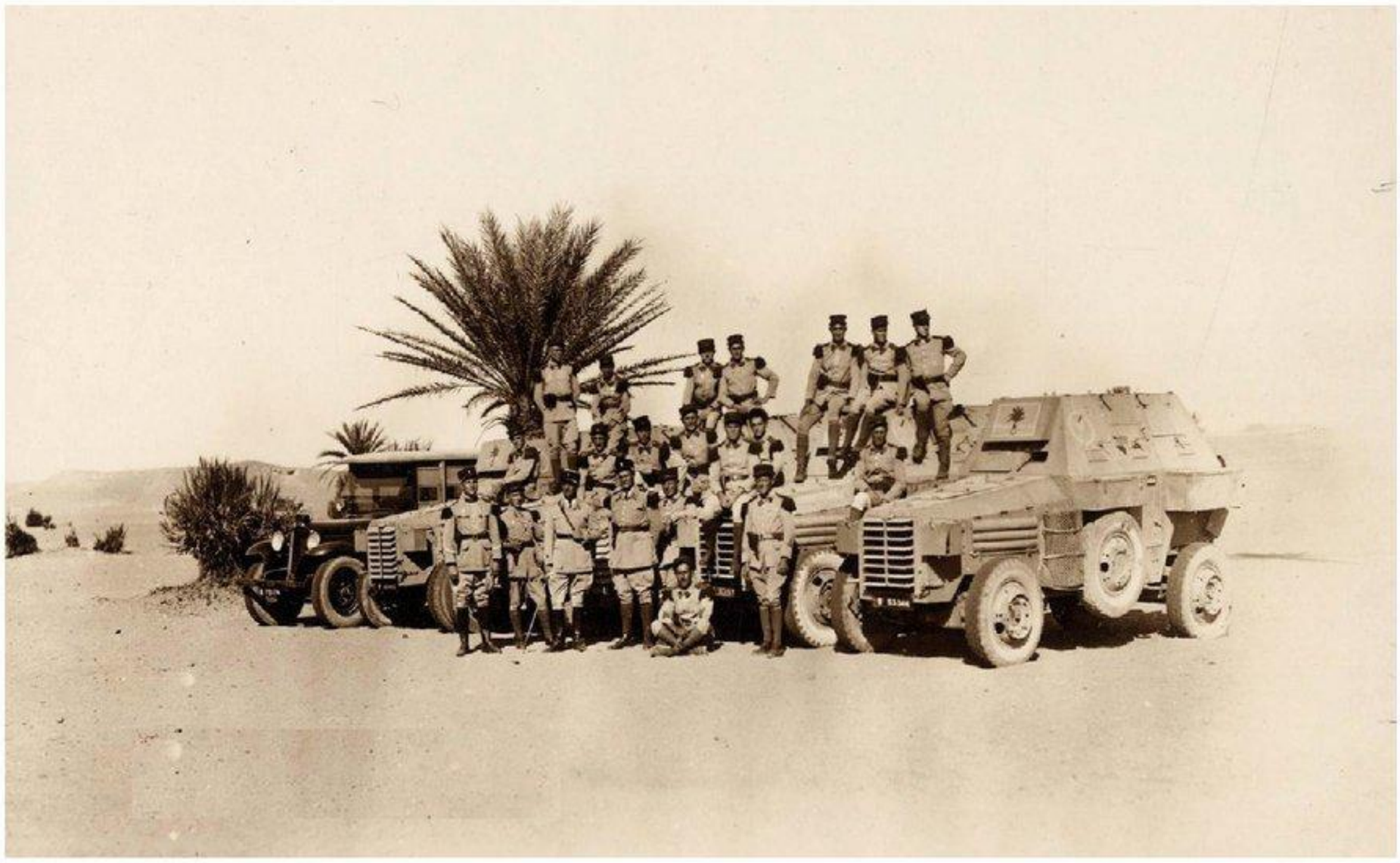
Le 1er REC est l'héritier des régiments de cavaliers étrangers recrutés par les rois de France depuis le XVIIe siècle.

À sa création en Tunisie, à Sousse, en 1921, le 1er REC comptait dans ses rangs de nombreux Russes blancs, incorporés pour pallier le manque de cavaliers. Dès 1925, il s'illustre à cheval, en Syrie et au Maroc. À l'aube du second conflit mondial, la fusion des escadrons des 1er et 2e REC, alors en cours de création au Maroc, donne naissance au 97e groupement de reconnaissance divisionnaire, équipé d'automitrailleuses White-Laffly, qui s'illustre lors de la campagne de France.

À la dissolution du 97e GRD, à la fin de l'année 1940, le 1er REC reprend ses missions en Afrique du Nord, d'où il est projeté pour la campagne de libération de la France en 1944, avec ses automitrailleuses M8 et M20 ainsi que ses chars légers M3 et M5. C'est à cette période que la comtesse du Luart devient la marraine du régiment. Débarqué en Provence en 1944, il s'illustre de nouveau lors de la libération de Colmar et la prise de Stuttgart.

La campagne d'Indochine marque particulièrement le régiment grâce notamment à l'emploi d'engins blindés amphibies Crabes puis Alligator qui permettent aux légionnaires cavaliers de démontrer leur remarquable faculté d'adaptation.

▲ Le 1er REC participe à la libération de la France en 1944-45. Régiment de reconnaissance de la 5e DB du général de Vernejoul, il opère sur M8 et M20, ainsi que sur des half-tracks et des chars légers M5.
ECPA-D



◀ Patrouille motorisée du « Royal-Étranger » en Algérie en 1935.
Droits Réservés via 1er REC

◥ VBL du 1er REC photographié durant l'opération « Serval », au Mali. Pour gagner en emport et donc en autonomie, les légionnaires ont bricolé quelques rangements de fortune sur le flanc de leur véhicule.
Droits Réservés via 1er REC

▶ Légionnaire posté derrière sa mitrailleuse au Mali.
Droits Réservés via 1er REC

« *Nec Pluribus Impar* » (À nul autre pareil)

Le 1er REC quitte Sousse pour l'Algérie fin 1956. Équipé du nouvel EBR, il participe à de nombreuses opérations de ratissage, jusqu'aux accords d'Évian ; il quitte définitivement l'Afrique pour rejoindre Orange le 22 octobre 1967.

Intégré au sein de la 6e division légère blindée, qui deviendra la 6e BLB, le 1er REC a depuis déployé ses unités sur des théâtres d'opérations variés : l'opération « Tacaud » (Tchad 1978), l'opération « Daguet » (Golfe 1991), au Cambodge, au Congo, en République centrafricaine, en Côte d'Ivoire ou encore en ex-Yougoslavie.

Depuis le début des années 2000, toujours en pointe au travers de ses spécificités amphibies et de numérisation de l'espace de bataille [1], le 1er REC a continué, fidèle à son histoire, à projeter ses escadrons sur tous les théâtres d'opérations : « Licorne » en Côte d'Ivoire, « Pamir » en Afghanistan ou encore très récemment « Serval » au Mali et « Sangaris » en République centrafricaine.

À l'aube de nouvelles restructurations et d'un changement de garnison, les légionnaires cavaliers, fidèles à l'héritage de leurs Anciens, continuent à témoigner quotidiennement de leur attachement à la France ainsi qu'à leur famille Légion.

Commandé par le colonel Rémi Bouzereau depuis le mois de juillet 2013, le 1er REC est le seul régiment de Légion de l'Arme blindée. Il compte dans ses rangs 750 hommes, répartis en six escadrons : un escadron de commandement et de logistique, trois escadrons blindés sur AMX-10RCR, un escadron d'éclairage et d'investigation (EEI) et un escadron d'aide à l'engagement (EAE).

Le 1er REC se prépare actuellement à quitter sa garnison d'Orange pour s'installer sur le camp de Carpiagne. À la suite de ce déménagement, le régiment perdra son EEI et son EAE et créera un ERI [2].

Au sein de la 6e brigade légère blindée, le 1er REC est en mesure d'armer l'ossature d'un GTIA blindé « roues-canon » disposant d'une capacité antichar moyenne et longue portées. Les blindés roues-canon, par leur mobilité tactique et leur puissance de feu, combinés à la composante antichar, permettent au 1er REC de remplir un large éventail de missions allant de la coercition de force aux opérations de stabilisation. La richesse des moyens numérisés lui confère par ailleurs une grande aptitude aux actions décentralisées. Le 1er REC est ainsi à même de renseigner par le combat. Enfin, appartenant à l'une des deux brigades amphibies, le régiment n'a de cesse de développer les savoir-faire propres à ce type d'opérations. ■

[1] Numérisation de l'espace de bataille (NEB) : plate-forme de transmissions de données informatiques cryptées (ordres écrits, remontées de positions GPS, photos…) par le biais des postes de radio-transmission.

[2] Escadron de reconnaissance et d'intervention antichar. Cet escadron sera composé de quatre pelotons équipés de missiles antichars MILAN sur VBL.

1er RIMa

1er régiment d'infanterie de marine

Le 1er régiment d'infanterie de la marine (RIM) est créé le 7 août 1822 par ordonnance royale à partir des compagnies franches de la mer.

Dès 1854, il participe aux conquêtes coloniales du XIXe siècle, combattant sur les rives de la Baltique ainsi qu'au Mexique. En 1870, il fait partie de la division bleue, qui s'illustre à Bazeilles les 31 août et 1er septembre. Le 1er RIM est considéré comme le régiment de Bazeilles, puisqu'il a subi le plus de pertes lors de cette bataille. Dès la fin de la guerre, la France se relance dans les conquêtes coloniales, auxquelles le régiment participe : Chine, Cochinchine, Annam, Tonkin, et ce jusqu'en 1890.

Le 1er janvier 1901, les régiments d'infanterie de marine deviennent d'infanterie coloniale (RIC). Le 1er RIC s'illustre dès le début de la Grande Guerre, à Rossignol, en Belgique, le 22 août 1914. Au cours de cette journée, la plus meurtrière du conflit pour l'Armée française, avec près de 25 000 morts, le régiment sera celui qui déplorera le plus de pertes. Plusieurs fois reconstitué, il combattra jusqu'en 1918, de la Marne à la Serbie. Il sera dissous le 5 mai 1929, suite à une réorganisation de l'armée.

Du fait de la politique menaçante de l'Allemagne, le 1er janvier 1936, le 1er RIC reprend du service. Il est engagé à Crepey en juin 1940, où il se couvre de gloire, avant d'être dissous le 22 juin 1940, suite à l'armistice. Il renaîtra le 15 mai 1945, recréé à partir de la 4e brigade de la 1re division française libre qui a participé, entre autres, aux combats de Tobrouk en 1941, Bir-Hakeim en 1942, Garigliano en 1944, Belfort en 1944 et Authion en 1945.

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, le 1er RIC poursuit son histoire d'outre-mer : il est engagé en Indochine de février 1947 à janvier 1948, puis en Algérie d'août 1955 à janvier 1963. C'est en 1959 que le 1er RIC devient 1er régiment d'infanterie de marine (RIMa).

En 1963, le régiment s'installe à Grandville. Il est dissous le 30 juin 1984 pour être recréé le lendemain même à Angoulême, en lieu et place du 22e RIMa.

La transition d'infanterie à blindé débute en octobre 1986, d'abord sur AML-90, puis sur ERC-90 et enfin sur AMX-10RC en 1990. C'est en 2009 que le 1er RIMa quitte la 9e brigade légère blindée de marine pour rejoindre la 3e brigade mécanisée.

Depuis 25 ans, les unités du 1er RIMa auront été de tous les conflits majeurs modernes, comme dernièrement lors de l'opération « Serval », au Mali, pour laquelle il a participé à l'ouverture de théâtre.

Les traditions

Le 1er RIMa est de traditions troupes de marine (TDM). À ce titre, il fête Bazeilles. Héritier d'un régiment d'infanterie, son personnel est composé de Marsouins.

Le drapeau du 1er RIMa porte sur sa cravate : les Croix de chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1914-1918 avec deux palmes, Croix de guerre 1939-1945 avec palme, Fourragère aux

▶ Patrouille de VBL du 1er RIMa en Afghanistan. Stationné à Angoulême, le régiment est actuellement subordonné à la 3e brigade mécanisée.
Droits Réservés via 1er RIMa

« Ils ne savent où le destin les mène, seule la mort les arrête ! »

couleurs du ruban de la Croix de guerre 1914-1918, Croix de la valeur militaire avec étoile d'argent.
Quinze noms de batailles figurent dans les plis du drapeau : Bomarsund 1854, Forts du Pei-Ho 1860, Ki-Hoa 1861, Puebla 1863, Bazeilles 1870, Sontay 1883, La Marne 1914, Champagne 1915, Dobropolje 1918, Tobrouk 1941, Bir-Hakeim 1942, Garigliano 1944, Belfort 1944, Authion 1945 et AFN 1952-1962.
Le drapeau n'est jamais tombé à l'ennemi : en septembre 1870, il a été découpé à Sedan ; en août 1914, il a été enterré à Rossignol ; en juin 1940, il a été brûlé à Crepey.

L'emploi en opérations

Le domaine de spécialité « blindé léger » offre une réelle modularité. La polyvalence dont fait preuve le 1er RIMa lui permet d'être projeté en structure AMX10-RCR, ERC-90 et VBL. Sa particularité « troupes de marine », donc tourné vers l'outre-mer, et ses multiples capacités l'ont placé au cœur des opérations de ces 25 dernières années : 1991, participation à l'opération « Baumier », au Zaïre, à partir de la République de Centrafrique ; 1996, opération « Almandin 2 », en Centrafrique ; 2002, ouverture de l'opération « Licorne », en République de Côte-d'Ivoire ; 2010, premier escadron sur AMX10-RCR déployé en Afghanistan ; 2013, ouverture de théâtre de l'opération « Serval », au Mali, à hauteur d'un état-major tactique, de deux unités de combat ainsi que d'une troisième renforçant diverses unités de la 3e brigade mécanisée.
Le 1er RIMa a payé le prix du sang dans ces engagements, avec pour seul objectif la victoire, si chère aux Africains de la brigade Montsabert. ■

▲ VBL 12,7 mm en observation en Afghanistan en 2010.
Droits Réservés via 1er RIMa

▼ Les Marsouins du 1er RIMa ont été engagés au Mali dès le démarrage de « Serval » ; ici, un équipage d'AMX-10RCR présentant les munitions de 105 mm embarquées à bord de leur engin. De gauche à droite : obus charge creuse (OCC), obus explosif (OE), obus flèche (OFL) et obus fumigène (OFUM).
© Ecole de cavalerie.

Organisation

Le 1er RIMa est constitué de six unités élémentaires : un escadron de commandement et de logistique (ECL) ; les 1er, 2e et 3e escadrons de combat sur chars AMX-10RCR ; un 4e escadron de combat en structure escadron d'aide à l'engagement (EAE) ; un 5e escadron (unité de réserve).

1er Spahis

1er régiment de spahis

Historique

1914. Tandis que les premiers coups de canon de la Grande Guerre retentissent, le 29 août, débarque sur la plage de Sète une unité de spahis fraîchement constituée. Le général Lyautey, pour répondre à la demande de troupes pour la métropole, a rassemblé quatre escadrons appartenant aux troupes auxiliaires marocaines, créées en 1912.

Il s'agit là de l'unité qui deviendra, dès le 1er janvier 1915, le régiment de marche de spahis marocains, dont le régiment est aujourd'hui l'héritier et le garant

C'est cette troupe singulière, constituée d'un recrutement majoritairement marocain, qui va opérer d'abord en France (première bataille de la Marne, bataille de l'Yser, course à la Mer, service aux tranchées) jusqu'en janvier 1917, avant d'embarquer pour le front d'Orient. Sur ce front, le régiment renoue avec la mobilité propre à la cavalerie et perdue dans l'immobilisme des tranchées. C'est aussi là que l'unité exprime, dans de longs raids de cavalerie, ses qualités faites du courage et de l'abnégation des hommes et de la rusticité des chevaux. Le principal fait d'armes au cours de cette période reste la prise d'Uskub, le 29 septembre 1918.

Après avoir parcouru les Balkans, d'abord au combat, puis comme force d'occupation, le régiment est envoyé en 1920 au Levant pour pacifier la région. Il y reste jusqu'à l'aube du second conflit mondial. Dès le 30 juin 1940, refusant la défaite, les premiers éléments du régiment rejoignent la France libre. De ce ralliement précoce naît le 1er régiment de marche de spahis marocains, qui devient l'unité de reconnaissance de la 2e DB du général Leclerc. Des sables d'Érythrée au nid d'aigle d'Hitler, en passant par l'Égypte, la Tunisie et la campagne de libération de la France, les spahis s'illustrent dans toutes les batailles de cette épopée qui rend à la France son honneur militaire. S'il ne fallait retenir qu'une image de cette chevauchée héroïque, ce serait celle du spahi Lebrun plantant les couleurs françaises sur la cathédrale de Strasbourg, accomplissant ainsi le serment de Koufra.

L'après-guerre amène le régiment d'abord en Allemagne, puis au Maroc de 1955 à 1958, et enfin en Algérie jusqu'en 1962. Basé de nouveau en Allemagne, à Spire, jusqu'en 1984, il rejoint la Drôme et se professionnalise en intégrant la force d'action rapide.

Depuis cette époque, le 1er régiment de spahis est présent sur tous les théâtres, première unité constituée envoyée dans le golfe Persique en 1990, parmi les premières

Durant la première moitié du XXe siècle, les Spahis vont passer du cheval à des matériels mécanisés. C'est ainsi qu'ils opéreront en 1944 comme unité de reconnaissance de la 2e DB, en employant des automitrailleuses M8 et M20, ainsi que des chars légers M3 et M5.
Droits Réservés via 1er RS

© J.F. Tixier

« Faire Face »

unités déployées au Kosovo en 1999 et en Afghanistan en 2002.
Aujourd'hui encore, les spahis portent le burnous bleu qui renvoie à leur origine marocaine et le calot rouge si symbolique de la Libération de Paris et de la France libre.
Ils poursuivent toujours de nos jours leurs missions, déterminés à être fidèles et dignes de leurs Anciens, dans leurs actes de soldats au service de la liberté et de la paix.

Les spahis en opération

Le 1er régiment de spahis aura 100 ans en 2014 ! Son organisation et son emploi en opérations ont évidemment connu des évolutions considérables. Pourtant, trois facteurs au moins demeurent invariants et continuent de fonder son efficacité opérationnelle.
Le régiment se caractérise tout d'abord par sa polyvalence tactique. Il a dans le passé combattu à cheval, à pied, en engin blindé ou en char. Il est capable aujourd'hui d'être engagé, quel que soit l'environnement, avec des blindés variés (VBL, ERC-90, AMX-10RCR) aux capacités fortement intégrées. Le régiment a ainsi participé depuis 25 ans à des missions de normalisation, de stabilisation ou d'intervention avec des unités légères d'investigation et de protection ou des unités médianes aptes à la coercition.
L'emploi du régiment en opération est ensuite fondé sur son aptitude particulière à la manœuvre, une combinaison de la puissance et du mouvement qui vise à créer la surprise. Manœuvre de flanc, sur les arrières, manœuvre de débordement ou d'enveloppement, manœuvre dans les intervalles… Multiple dans ses modalités, la manœuvre suppose toujours une autonomie maximale à tous les échelons, couplée à un haut degré de flexibilité mentale, de créativité et d'esprit d'initiative. Le raid d'Uskub en 1918 illustre à la perfection cette souplesse manœuvrière du régiment. Aujourd'hui, la numérisation de l'espace de bataille, qui permet notamment de connaître en temps réel et en permanence la position et l'état des éléments amis, ouvre au régiment des perspectives nouvelles dans cet art en perpétuelle évolution.
Enfin, le régiment reste un collectif d'hommes et de femmes unis par la continuité, un passé et un avenir. Cette mémoire collective et ce sentiment d'appartenance à la communauté spahis fondent aujourd'hui comme autrefois les vertus opérationnelles du régiment : le courage d'abord, à la fois physique et moral ; la discipline ensuite, qui fait l'unité d'un corps dont chacun est une cellule ; le sens de l'honneur enfin, c'est-à-dire le sentiment que l'on veut conserver l'estime des autres et de soi-même. Cet honneur des spahis est une force d'action, qui engage chacun à aller au-delà même du devoir, à dépasser les bornes que la sagesse indique à l'acte raisonnable.
En conclusion, au-delà d'une adaptation permanente au contexte et à l'environnement, le 1er régiment de spahis en opération fonde son action sur les mêmes facteurs de réussite au combat. En cela, il est fidèle à cette maxime du maréchal Lyautey, fondateur des spahis : « *Quand on ne fait pas tout pour être le premier, le devenir ou le rester, on ne demeure pas le deuxième. On tombe fatalement à la dernière place.* » ■

▼ Déploiement d'un poste de commandement du 1er Spahis lors d'un exercice au cœur de la ville de Valence en 2012. Au premier plan, un VAB de commandement.
Droits Réservés via 1er RS.

3e Hussards

3e régiment de hussards

Le 3e Hussards est le régiment de cavalerie blindée de la brigade franco-allemande (BFA). Habitué à travailler dans un contexte interallié, sa spécificité consiste à s'entraîner dès le niveau du sous-groupement tactique interarmes en environnement binational, selon les procédures de l'OTAN, avec un effort particulier sur le combat blindé en zone urbaine.

Un passé glorieux

Créé en 1764 par le comte Valentin Ladislas Esterhazy, Esterhazy Houzards se distingue durant les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Au XIXe siècle, il est engagé en Afrique du Nord à plusieurs reprises. Comme tous les régiments de cavalerie, il combat essentiellement à pied durant la Grande Guerre, ses faits d'armes à cheval étant enregistrés en 1914 et 1918.
En 1939, il donne naissance à quatre groupes de reconnaissance de division d'infanterie et de corps d'armée (GRDI et GRCA) avant d'être dissous. Il est recréé à Nancy, le 1er janvier 1945, à partir d'un groupement de hussards constitué en 1944. Stationné à Alençon après la Seconde Guerre mondiale, il quitte l'Hexagone en 1955 pour rejoindre le Maroc, puis l'Algérie. Dissous en Algérie après les hostilités, il est recréé à Pforzheim en 1963. Intégré à la brigade franco-allemande (BFA) en 1990, il est transféré à Immendingen, dans la vallée du Danube, en 1996. Il est désormais installé à Metz, depuis l'été 2011.

Des missions variées

Les escadrons d'Esterhazy Houzards offrent à la BFA leur qualité manœuvrière et leur puissance de feu. Les hussards sont entraînés à reconnaître de grands espaces ou à s'y infiltrer, à mener des raids blindés, à saisir des points clefs, mais aussi à appuyer les forces débarquées, à renseigner et à assurer la sécurité des populations. Le régiment s'entraîne tout particulièrement au combat en localité, en tirant le plus grand profit de ses équipements

« Il en vaut plus d'un »

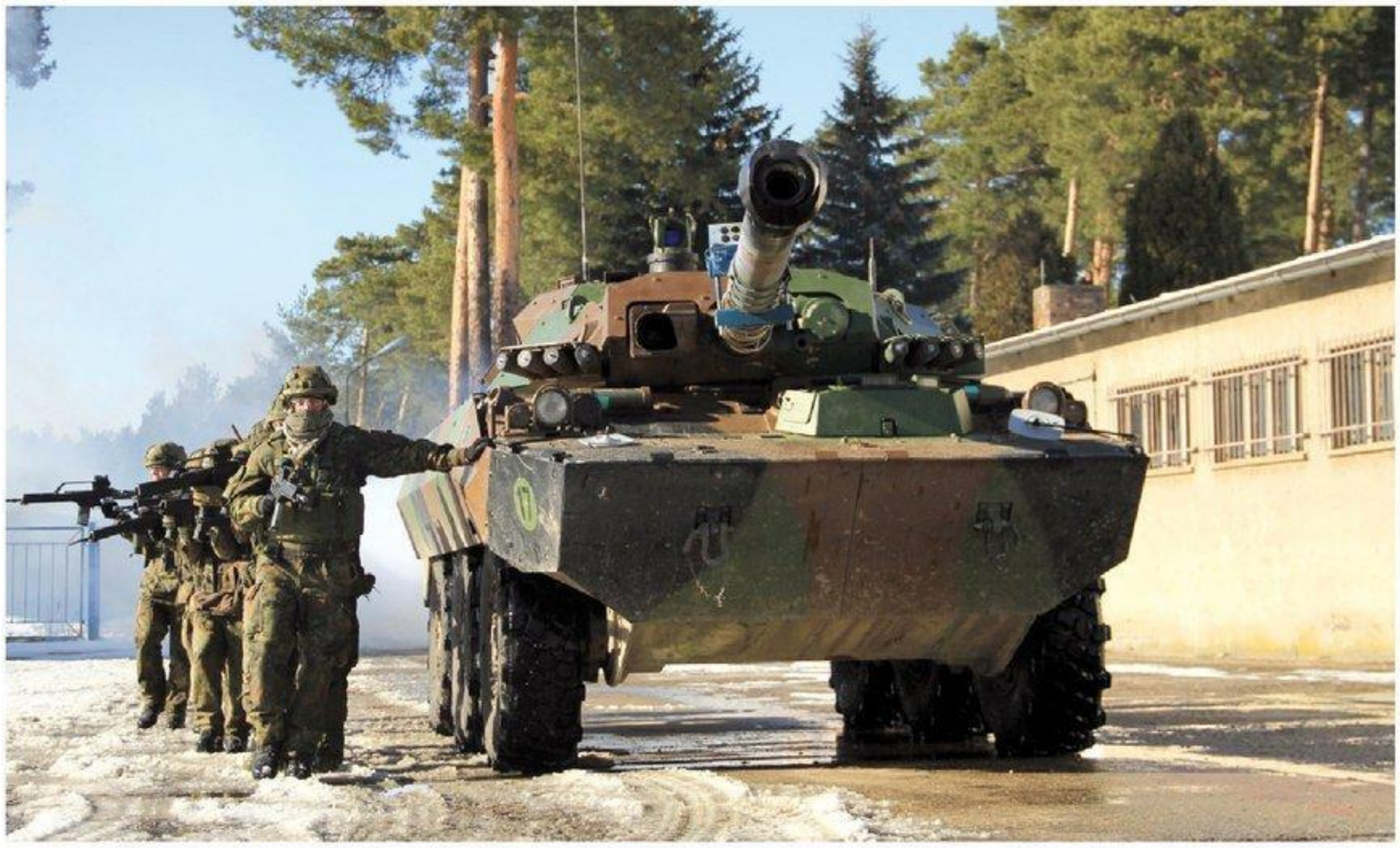
de numérisation de l'espace de bataille (NEB), véritable intranet opérationnel. Surtout, il est régulièrement renforcé par les unités allemandes (infanterie, génie et artillerie de la BFA) pour les exercices conduits au niveau du sous-groupement tactique interarmes. Il a acquis une maîtrise de l'interopérabilité jusqu'aux plus petits échelons (peloton, section voire groupe) qui lui donne la capacité de former le noyau d'un groupement tactique franco-allemand ou multinational.

À l'instar des autres unités de l'Armée française, le 3e Hussards remplit sa mission de défense de la France et de ses intérêts en participant aux opérations extérieures (OPEX). Déployé sur l'ensemble des théâtres d'opérations, le régiment a été engagé au Tchad en 2004, 2010 et 2013, en Afghanistan en 2004 et 2012, au Liban en 2004, en Côte d'Ivoire en 2004, 2005-06 et 2007 ; en Bosnie en 2000 et 2003 et au Kosovo en 2007-08, 2009 et 2011-12. Il participe également aux différentes missions de courte durée en Guyane, Nouvelle-Calédonie, au Sénégal et à Djibouti. En 2014, il sera engagé au Mali ainsi qu'en Guadeloupe.

La structure

Composé de plus de 650 hussards et civils, le régiment compte cinq escadrons d'active et un escadron de réserve opérationnelle. Les 1er, 2e et 3e escadrons sont équipés d'AMX-10RCR et de véhicules blindés légers (VBL). Le 4e escadron est doté de véhicules blindés légers (VBL) avec missile antichar moyenne portée Milan, ainsi que de véhicules de l'avant blindés (VAB) armés de missiles antichars longue portée HOT et de canons de 20 mm.

Enfin, l'escadron de commandement et de logistique regroupe l'ensemble des capacités de soutien du régiment. ■



◤ Soldats du 3e Hussards en Afghanistan.
Droits Réservés via 3e RH

◤ **Page de gauche :** entraînement franco-allemand au CENZUB (centre d'entraînement aux actions en zone urbaine) au camp de Sissone.
Droits Réservés via 3e RH

◀ Groupe de combat de fantassins allemands, progressant à l'abri d'un AMX-10RCR du 3e Hussards, lors d'un exercice binational. Rappelons qu'Esterhazy Houzards est le régiment de cavalerie blindée de la brigade franco-allemande.
© J. Prud'homme

De février à juin 2013, le 3e escadron du 3e Hussards a constitué la composante blindée de la force « Épervier » au Tchad. Associé au 110e régiment d'infanterie et aux artilleurs du 8e RA, l'escadron a participé à une grande variété de missions.

▲ Aide au dispensaire de Chagoua au profit des populations civiles tchadiennes.

◥ & ▶ Pour les cavaliers, le Tchad est un formidable terrain d'entrainement au combat en zone sahélienne. Équipés d'ERC-90, les pelotons ont eu de nombreuses occasions pour parfaire leur savoir-faire dans les régions à proximité de N'Djaména.
© J.M.Lamblin

◀ Les missions dites de « paierie » des 1 500 anciens combattants tchadiens ayant servi au sein de l'Armée française sont toujours l'occasion de rencontres étonnantes et émouvantes entre les soldats français et leurs grands anciens !

Toutes photos :
Droits Réservés via 3e RH.

4e Chasseurs

4e régiment de chasseurs

Héritier de Nancré-Dragon, créé en 1675, et des Volontaires de Clermont-Prince, levés en 1758 par Louis de Bourdon-Condé, comte de Clermont, le 4e régiment de chasseurs voit le jour en 1779.

Il participe aux campagnes de la Révolution et à la pacification de la Vendée. Héroïque pendant la campagne de Russie en 1812, l'action du 4e chasseurs est décisive lors des batailles de Valoutina, Krasnoïe et de la Moskowa. Remplissant sa mission jusqu'au bout, en permettant le franchissement de la Bérézina par les débris de la Grande Armée, il est la dernière unité à traverser la rivière.

Il est de la campagne d'Italie de 1859 à Magenta et à Solferino. Engagé dans les combats de 1870, il se distingue de nouveau en protégeant la retraite du 17e corps d'armée sur Vendôme. Régiment de corps d'armée au début de la Grande Guerre, ses escadrons sont donnés en renfort, notamment à la brigade Gurkha de l'armée des Indes. Le régiment combat ensuite lors des batailles de l'Artois en 1915 et de l'Aisne en 1918.

En 1940, sous l'appellation de 4e régiment d'automitrailleuses, il reçoit une mission similaire à celles qu'il a conduites en 1812 sur la Bérézina et en 1870 à Vendôme. Son action permet de couvrir la retraite de la 4e division légère de cavalerie. Le régiment perd les trois quarts de son effectif. Le général de Lattre de Tassigny dira des chasseurs : « *dans une lutte à un contre dix, ils ont tenu tête pendant 48 heures à deux* Panzer-Divisionen [...] *Ils se sont conduits en héros.* » Reconstitué en 1954, il sert en Tunisie et en Algérie, notamment sous le commandement du colonel Alain de Boissieu. Intégré à la 27e division alpine en 1963, il participe ensuite aux missions de la Force d'action rapide au Liban.

▼ Poste de commandement régimentaire des « cavaliers de cimes » déployé en montagne.
Droits Réservés via 4e RCh

« Toujours prêts, toujours volontaires ! »

Avec la professionnalisation, il est engagé dans les Balkans, en Afrique (Côte d'Ivoire, Tchad, Sénégal) et s'illustre en Afghanistan de 2002 à 2012. Il se distingue aujourd'hui au Mali.

Le 4e chasseurs est basé à Gap, préfecture des Hautes-Alpes. Il bénéficie d'un climat méditerranéen tempéré par son altitude. Sa position géographique idéale le place au carrefour des grandes routes des Alpes.

Seul régiment de cavaliers montagnards, le « 4 » entretient des capacités uniques, combinant les savoir-faire de la Cavalerie à la rusticité et à la technicité des troupes de montagne. Cette spécificité le prédispose à combattre dans des conditions climatiques rudes et sur des terrains accidentés. Engagé dès 2002 en Afghanistan, il sera de tous les hivers en Kapisa de 2008 à 2012 et armera des détachements de formation insérés dans les unités afghanes. Il est décoré de la Croix de la valeur militaire en juin 2012 pour ses dix ans d'engagement en Afghanistan.

Composé de quatre escadrons de combat, d'un escadron de commandement et de logistique et d'un escadron de réserve opérationnelle, ce sont plus de 650 soldats, hommes et femmes, qui composent ses rangs. Ces militaires acquièrent, dès leur affectation, les savoir-faire des troupes de montagne en suivant des formations techniques et un entraînement physique exigeant.

▲ Observateur appartenant au groupe de commando de montagne du 4e Chasseurs. On remarquera le soin porté au camouflage des matériels, comme du personnel lui-même.

Toutes photos : Droits Réservés via 4e RCh

▼ Les spécificités du 4e Chasseurs impliquent que ses soldats s'entraînent réguliérement en montagne.

Les particularités du 4e Chasseurs

Du fait de leur appartenance à la brigade de montagne, les chasseurs de Clermont-Prince se forment à la pratique de la montagne en hiver comme en été. Ils reçoivent alors leur brevet d'alpiniste militaire et celui de skieur militaire après deux stages de trois semaines chacun. Chaque année, après une période d'entraînement, les soldats du régiment valident à nouveau ces brevets sous la forme d'une course en montagne effectuée dans des conditions particulièrement exigeantes. La pratique assidue et minutieuse de la montagne permet aux chasseurs du régiment de développer l'esprit de cordée qui pousse chacun, bien conscient des dangerosités du milieu montagnard, à s'entraider. Elle renforce la volonté, l'endurance et la robustesse de chaque soldat lors de ces phases d'aguerrissement.

L'instruction des cadres est, quant à elle, encore plus poussée. C'est à l'École militaire de haute montagne à Chamonix, maison-mère des soldats de montagne et creuset de l'alpinisme, qu'ils effectuent des formations allant de quatre à six semaines.

Ils y suivent avec leurs camarades des bataillons de chasseurs alpins les mêmes stages intenses et exigeants. Ils apprennent à appréhender les nombreux « risques objectifs » rencontrés en montagne et à commander dans un premier temps une cordée de trois montagnards, puis, pour les plus expérimentés, un détachement de 30 à 100 personnes. Les cadres appartenant aux troupes de montagne développent, dans le domaine du commandement, la responsabilisation, la prise d'initiative, l'évaluation des risques et la prise de décision. Les responsabilités confiées à chacun en montagne ne supportent pas l'amateurisme, car les conséquences peuvent être dramatiques. Le risque est sans cesse présent à travers, par exemple, les avalanches ou les chutes de rochers.

Ainsi, la pratique militaire de la montagne constitue pour les cavaliers de Clermont-Prince un formidable vecteur d'aguerrissement, tant sur le plan physique que mental. Ils cultivent sans cesse dans ce milieu accidenté et cloisonné, dans des conditions extrêmes, l'entraide, l'enthousiasme et le dynamisme.

Le goût de l'effort partagé permet à chacun d'affermir cette humilité et cette fraternité qui caractérisent les montagnards de tous horizons.

Fort de ce constat, tous les ans, le régiment met en application ces qualités et ces compétences lors d'exercices majeurs. C'est ainsi que depuis une quinzaine d'années, le régiment déploie lors de l'exercice « CERCES » un escadron au grand champ de tir des Alpes sur ERC-90 Sagaie et véhicules blindés légers. L'action se déroule en hiver, au mois de décembre, dans une vallée enneigée au nord du col du Galibier, transformée en champ de tir de circonstance. Il s'agit d'une manœuvre et d'un tir réel dans des conditions hivernales particulièrement exigeantes, en présence des unités d'infanterie, d'artillerie et du génie de la brigade. L'armée de l'Air intervient en appui des troupes au sol avec ses avions de combat ainsi que l'aviation légère de l'armée de Terre avec ses hélicoptères d'attaque et de manœuvre. La conduite, le tir ainsi que le stationnement sur neige sont particulièrement travaillés. Les chasseurs peuvent à cette occasion mettre en pratique l'ensemble des savoir-faire acquis.

Chaque année également, le régiment participe à un exercice multinational hivernal en Norvège par des températures pouvant chuter jusqu'à -50°C : l'unité projetée effectue alors en véhicule articulé chenillé ou en motoneige une mission de reconnaissance au sein d'un bataillon de chasseurs alpins. Cette manœuvre, qui dure une dizaine de jours, est l'occasion de partager les savoir-faire du régiment avec l'Armée norvégienne. Et, là encore, la connaissance du milieu et de ses risques est une fois de plus essentielle à l'accomplissement de la mission.

L'engagement en Afghanistan a constitué pour le « 4 » la concrétisation de cette double culture montagne et blindée. En effet, il est le seul régiment de cavalerie à avoir relevé avec ses frères montagnards de la 27e BIM [1] le redoutable défi d'enchaîner quatre mandats hivernaux successifs en Kapisa !

Autre particularité, le groupe de commando montagne du régiment, désigné GCM4, est unique au sein de la Cavalerie. Maîtrisant des savoir-faire très complexes, c'est un élément spécialisé dans les domaines du renseignement d'origine humaine, des actions commandos et de l'appui à l'engagement en zone montagneuse. Rattaché à l'escadron d'aide à l'engagement, le groupe commando montagne est une véritable plus-value pour aider le régiment à évoluer dans des milieux accidentés et cloisonnés. Grâce à un éventail de capacités spécifiques, il peut être engagé au profit du régiment ou regroupé au niveau de la brigade. Les commandos du 4e chasseurs sont sélectionnés selon des critères physiques, intellectuels et psychologiques rigoureux. Chaque équipier apprend à développer une grande rusticité, l'accoutumance

[1] 27e brigade d'infanterie de montagne.

▼ Le groupe de commando de montagne de Clermont-Prince ici à l'entraînement en Norvège.

Toutes photos sur ces pages : Droits Réservés via 4e RCh.

▲ et ▶ Depuis une quinzaine d'années, le 4e Chasseurs déploie lors de l'exercice « CERCES » un escadron au grand champ de tir des Alpes sur ERC-90 Sagaie et véhicules blindés légers. L'action se déroule en hiver, dans une vallée enneigée au nord du col du Galibier, transformée en champ de tir de circonstance. Il s'agit d'une manœuvre et d'un tir réel dans des conditions hivernales particulièrement exigeantes !

à l'autonomie et la résistance au stress lors des longs mois de formation spécifique.

Le GCM4 est apte à préparer et à faciliter le déploiement d'un groupement tactique interarmes par le renseignement et l'aide au franchissement. Il agit également à son profit en réalisant des actions commandos d'opportunité ou planifiées. Lors de ses nombreux déploiements en Afghanistan, ou plus dernièrement au Mali et en République centrafricaine, le GCM a été employé pour acquérir du renseignement, et plus récemment pour extraire par voie aérienne tout élément se trouvant en danger en zone hostile. Il a aussi effectué des actions d'instruction et de conseil au profit des forces spéciales et de troupes de montagne étrangères au Kirghizistan, au Tadjikistan et au Liban.

L'héritage historique particulièrement riche et le passé récent en opérations valent aujourd'hui au régiment des sollicitations de quatre unités étrangères qui ont souhaité établir avec lui une relation privilégiée. Un lien fort unit le régiment au *Light Dragoons* britannique. Depuis quelques mois, ce sont le 12e régiment blindé du Canada, le 2e bataillon de Gurkha britannique et *Nizza Cavalleria*, régiment de cavalerie de la brigade alpine italienne *Taurinense*, qui ont initié une relation avec le régiment, lui reconnaissant son expérience et sa valeur opérationnelles. ■

RICM

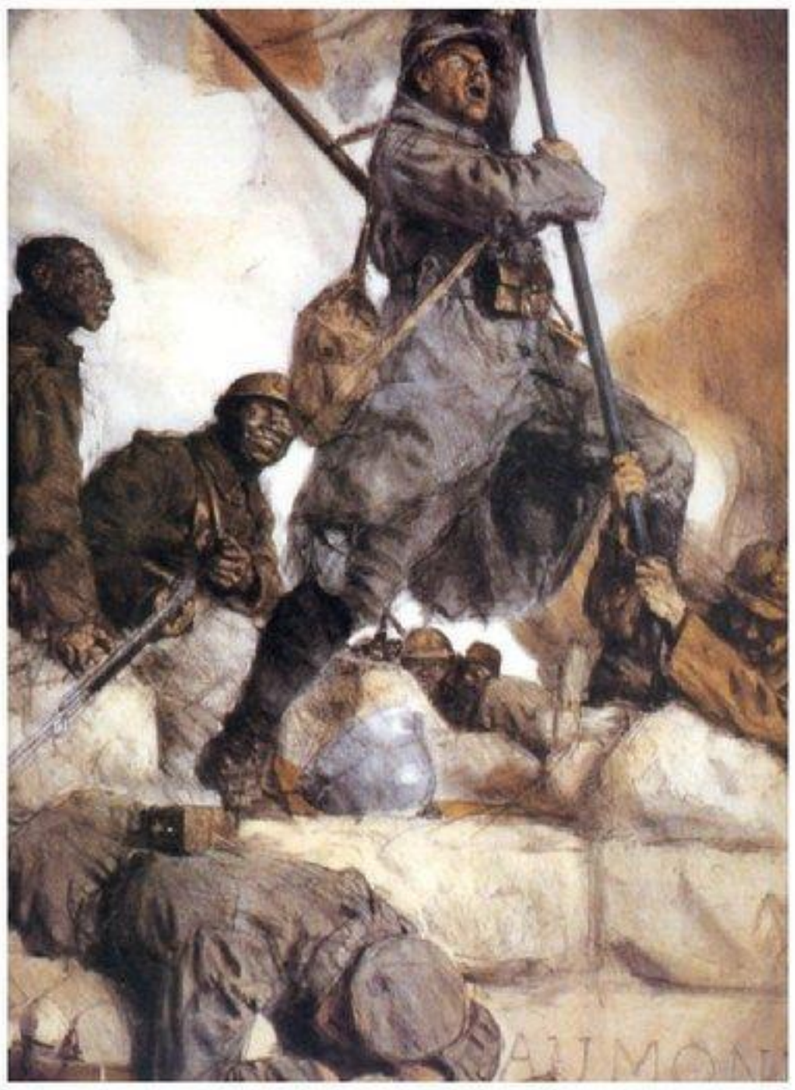
Régiment d'infanterie chars de marine

Fer de lance blindé de la 9e brigade d'infanterie de marine, le régiment d'infanterie chars de marine (RICM) se caractérise par sa capacité à s'engager sur tous les théâtres d'opérations, face à tout type de menaces. Doté d'une grande puissance de feu, il peut opérer sur les avants de la brigade et couvrir de larges espaces pour déceler et détruire ses adversaires. Apte au combat d'agression, grâce à la mobilité et à la protection que lui offrent ses blindés, le RICM maîtrise l'assaut amphibie, spécialité de sa brigade. Frapper vite, fort et loin, s'adapter au terrain et à l'ennemi, manœuvrer en souplesse ou créer le choc, saisir les opportunités du combat pour déséquilibrer l'adversaire et l'empêcher de réagir, exploiter dans la profondeur, telles sont les qualités que le RICM veille à entretenir et développer. Pour cela, il s'entraîne sans relâche à la mission opérationnelle, pratique le tir sous toutes ses formes, s'aguerrit physiquement et moralement et cultive la compétence individuelle et la cohésion collective.
Implanté à Poitiers depuis 1996, le RICM compte dans ses rangs 41 officiers, 182 sous-officiers, 553 militaires du rang et 9 personnels civils de la défense.

Historique

Présent partout quand l'Histoire s'écrit, le RICM est le régiment le plus décoré de l'Armée française, avec 19 citations qui lui octroient le droit au port des fourragères aux couleurs de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire et de la Croix de guerre 1914-1918.

- **1915 :** Le RICM est créé sous l'appellation de régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Lors de la Première Guerre mondiale, il est décoré de la Légion d'honneur pour avoir, pendant la bataille de Verdun, repris le fort de Douaumont.
- **1944 :** Le régiment débarque dans le sud de la France, puis est la première unité alliée à atteindre la rive du Rhin au mois de novembre.
- **1945 :** C'est la campagne d'Indochine, avec notamment la participation aux combats de Diên Biên Phu.
- **1956 :** Le RICM prend part aux combats dans l'Oranais, en Algérie.
- **1958 :** Le régiment prend l'appellation de régiment d'infanterie chars de marine.
- **1978 :** Projections simultanées des troupes au Tchad et au Liban.
- **1991 :** Alors qu'il reçoit ses premiers chars AMX-10RC, le RICM s'engage dans la guerre du Golfe ; c'est l'opération « Daguet ».
- **1992-2003 :** Le régiment opère dans les Balkans en intervenant à Sarajevo, puis à Mostar. Le RICM participera notamment à la reprise du pont de Vrbanja, opération baptisée « Douaumont ».
- **1994 :** Parallèlement à ses actions en ex-Yougoslavie, le RICM est projeté au Rwanda.
- **2004 :** Le régiment est engagé dans l'opération « Licorne » en Côte d'Ivoire en proie à une crise géopolitique. Dans un contexte de tension, le RICM effectue l'évacuation de ressortissants français.
- **2008 :** Le RICM participe au premier mandat EUFOR au Tchad, suite à la crise humanitaire du Darfour.
- **2011-2013 :** Le RICM prend part notamment aux opérations en Afghanistan et au Mali. ■



« Il revint immortel de la grande bataille »

Les traditions au RICM

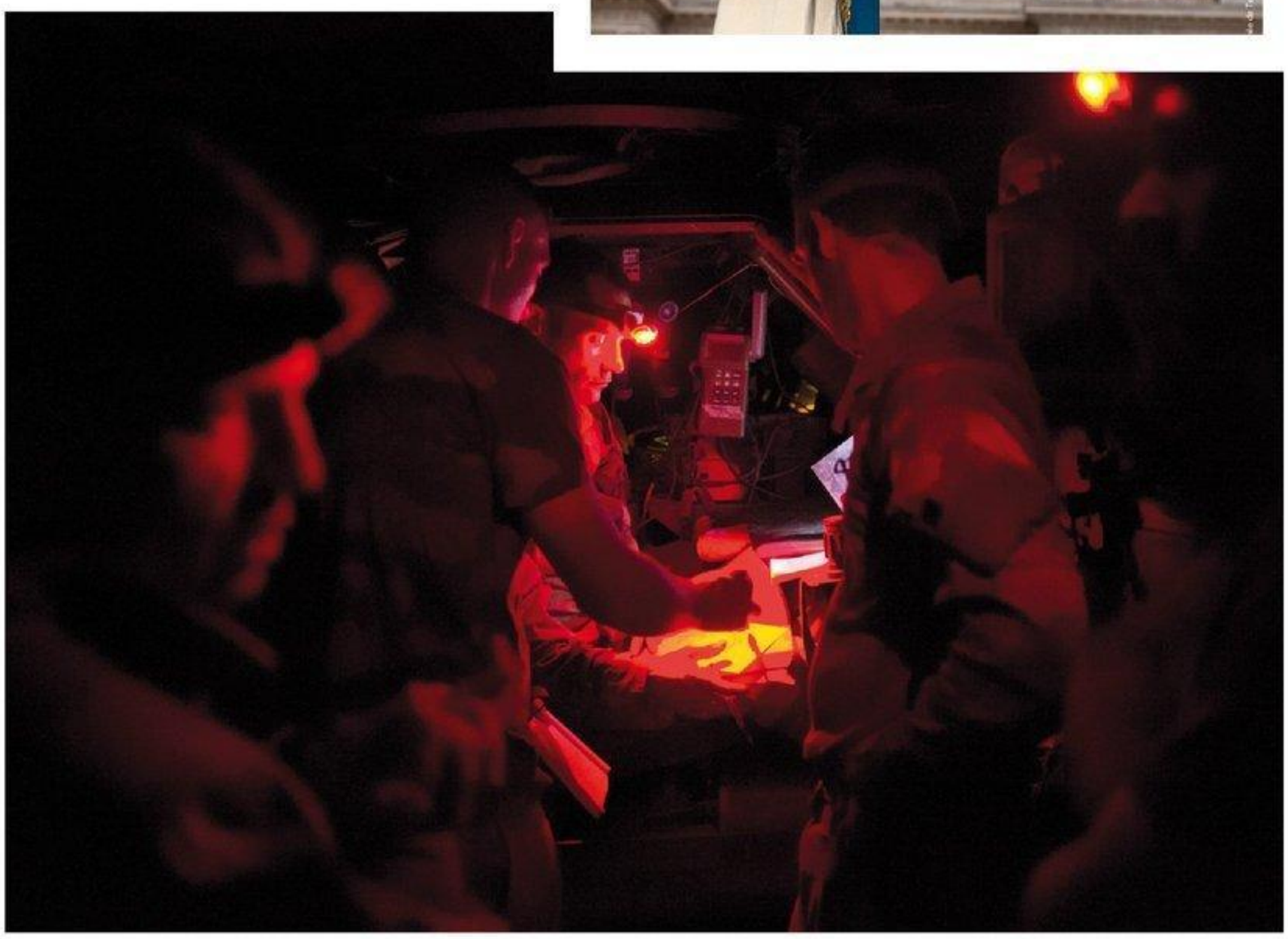
24 octobre 1916 : en raison de la conduite héroïque du RICM à Fleury, le général Mangin décide de lui confier la place d'honneur dans le dégagement de Verdun. Il lui donne pour objectif le fort de Douaumont. Verdun symbolise la ténacité des poilus et leur volonté de vaincre ; Douaumont va en être le cri de victoire.

C'est pour ce glorieux fait d'armes que le RICM recevra la Légion d'honneur. Il en tirera sa devise – « Il revint immortel de la grande bataille » – si symbolique pour les marsouins, pour qui elle représente les valeurs de courage, ténacité et sacrifice de nos anciens.

Douaumont est devenu la fête du régiment, son cri de ralliement, l'ultime recours à la montée des périls, comme en ces jours difficiles de mai 1995, quand le chef de corps du régiment baptisa « Douaumont » une opération à Sarajevo, qui permit aux troupes françaises de recouvrer une dignité menacée.

Tous les cinq ans à Douaumont, tous les ans à Poitiers et tout autour du globe, les marsouins du RICM fêtent Douaumont lors d'une prise d'armes, hommage à nos Anciens à qui nous devons ce glorieux héritage, mais aussi par des concerts ou d'autres activités plus ludiques.

Si vous demandez à un marsouin du RICM un nom de bataille, il vous répondra sûrement « Douaumont » ! Cette date unique qui représente tout l'univers et toutes les valeurs du RICM. ■



◀◀ La bataille du fort de Douaumont durant la Grande Guerre tient une place centrale dans les traditions du RICM.
Droits Réservés via RICM

◀ Briefing des Marsouins du RICM rattachés au GTIA n°3 lors de l'opération « Serval » au Mali début 2013.
© A. Roiné - ECPA-D / EMA - 2013ECPA006A053 003

◥ Le RICM est le régiment de France le plus décoré.
© JC Thorel - Armée de Terre

▶ Vue nocturne du PC tactique du GTIA n°3 armé par le RICM durant « Serval ».
© A. Roiné - ECPA-D / EMA - 2013ECPA006A053 021

1er RCA

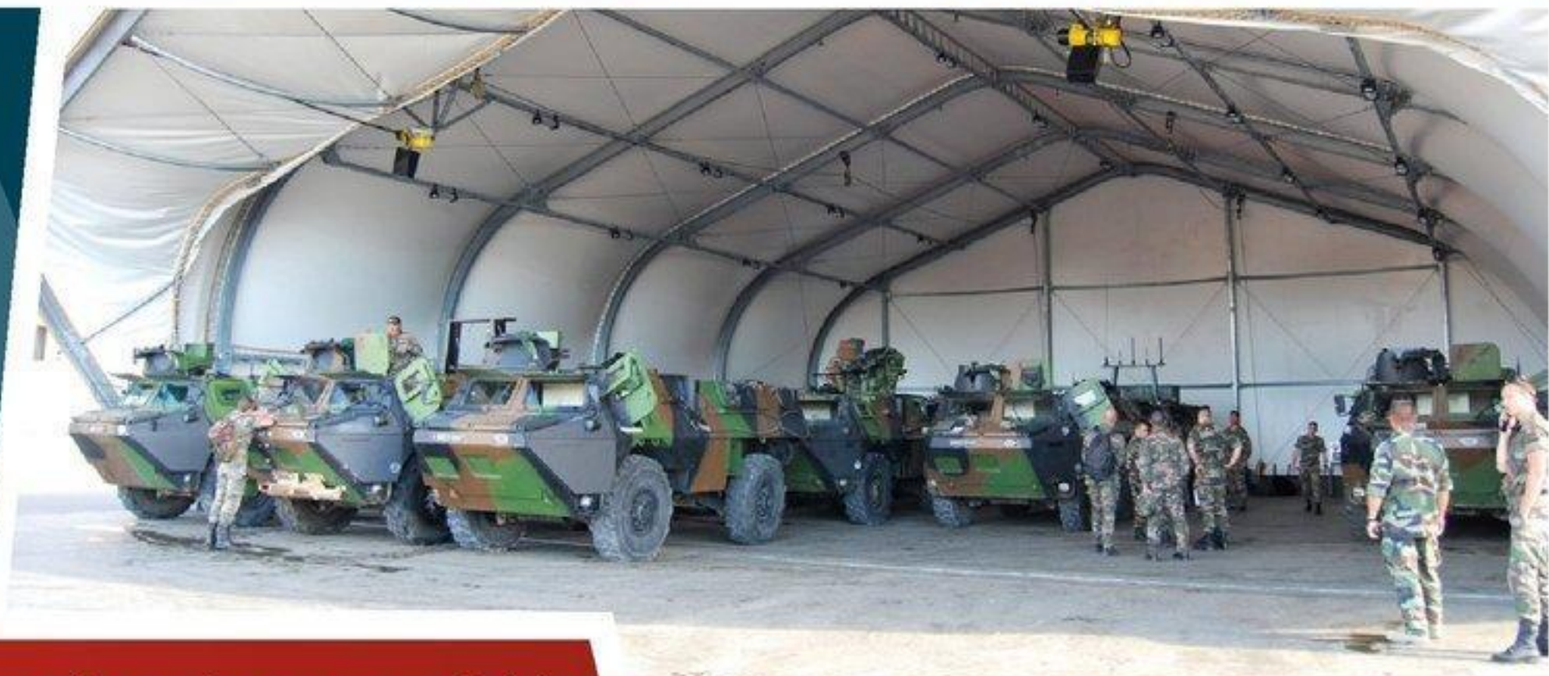
1er régiment de chasseurs d'Afrique

Créé en 1832 à Alger, le 1er régiment de chasseurs d'Afrique (1er RCA) a participé à de nombreux combats, sur et hors du territoire national, jusqu'à sa dissolution en 1963.

Recréé en 1998 à Canjuers, il reprend les missions de formation et de contrôle des unités blindées et antichars et de formation des maîtres de tir et de simulation.

Depuis 2006, le 1er RCA a profondément évolué en modifiant le type de ses actions. En passant du régiment école de l'Arme Blindée Cavalerie à un ensemble de sites subordonnés au commandement des centres de préparation des forces, le 1er RCA a en effet vu son champ d'action évoluer et son périmètre de responsabilités s'accroître.

Ainsi, en 2009, la montée en puissance du Parc d'entraînement Provence a augmenté la capacité d'offre ainsi que l'autonomie du 1er RCA. À l'été 2010, l'intégration au 1er RCA de l'ancien groupement de camp de Canjuers a permis d'améliorer la cohérence des moyens avec un camp devenant un vrai moyen d'entraînement parmi les autres. Enfin, à l'été 2012, la création de quatre centres [1], avec pour chacun d'entre eux une mission unique, transforme le 1er RCA en un complexe de centres appuyés par quatre escadrons spécialisés – soutien du parc d'entraînement, formation, sécurité du camp et soutien logistique – agissant sur l'un des camps les plus vastes d'Europe occidentale, puisque d'une surface de 35 000 hectares !



« *Ubique Primus* » (Partout premiers / ne pas subir)

Jusqu'en 2006 dédiée à la formation technique de la cavalerie blindée, la mission du 1er RCA a ainsi évolué en augmentant et en se diversifiant, bénéficiant à présent de nombreux moyens variés et efficaces et d'un parc de plus de 340 véhicules et engins blindés de tous types et toutes armes.

Les 620 hommes et femmes du 1er RCA, spécialistes et experts des divers domaines d'entraînement et de préparation opérationnelle regroupés au sein d'un régiment de cavalerie, forment une unité interarmes riche de sa diversité, des compétences et de la motivation de chacun.

La mission majeure du 1er RCA est double : participer à la préparation opérationnelle centralisée générique ou spécifique, ainsi qu'à la formation technique au tir et à la mobilité. ■

▲ Char Leclerc photographié lors d'un freinage appuyé à Canjuers. C'est sur ce camp gigantesque que les unités de cavalerie viennent notamment passer leurs contrôles de tir opérationnel.

◤ Garde à l'étendard du 1er RCA à cheval.

◀ Entrainement d'un groupe de fantassins « félinisés » venant de débarquer de son VBCI.

Toutes photos sur ces pages : Droits Réservés via 1er RCA.

« Contact avant ! Un homme à terre ! »

Un groupe se déplace dans le maquis. 14h00, l'adjudant Chartreux du DAO annonce l'ouverture du feu ennemi. Le premier soldat tombe au sol. Il est touché à la jambe. Derrière lui, ses camarades se précipitent à son secours et commencent l'examen corporel afin de remplir au mieux la fiche médicale de l'avant.

Une balle a traversé sa jambe, il saigne abondamment, un tourniquet est posé en haut de la cuisse. *Tango 14.04* marqué au feutre sur le front.

Le reste du groupe est en appui et surveille les alentours. Les secours sont prévenus, un hélico est annoncé dans dix minutes. Le blessé souffre. *Mike 14.10* sur le front. C'est la première dose de morphine. Une seconde pourra être administrée dans une demi-heure si la douleur se fait trop forte.

Le blessé est tiré à l'abri, protégé, couvert, puis mis sur un brancard dans l'attente de l'évacuation par voie aérienne. Enfin, l'hélicoptère arrive, tous les éléments transmis plus tôt par radio sur son état de santé sont redonnés à l'équipe médicale.

Débriefing : l'adjudant Chartreux a pris des notes tout au long de l'exercice, et il semble qu'un certain nombre de points vus le matin en cours théorique soient plus difficiles à appliquer en situation ! Il faut recommencer, encore et encore, jusqu'à acquérir les automatismes qui permettront de sauver la vie d'un camarade au combat.

Quelques conseils de la part de l'instructeur, et c'est reparti. Un autre homme sera à terre, d'autres blessures seront imaginées, et les bons gestes de secours au combat seront gravés à jamais dans l'esprit des neuf stagiaires !

8e Dragons

Centre sportif d'équitation militaire

Créé sous son appellation actuelle en 1973, le CSEM est le descendant direct du Centre national des sports équestres (CNSE) fondé en 1945.

Il est stationné dans le quartier du Carrousel, à Fontainebleau. Ancienne dépendance du château mise à la disposition des Armées en 1871, ce quartier est à vocation hippique depuis sa création en 1535, sans interruption jusqu'en 1939. Il a vu défiler successivement en ses murs des unités depuis la vénerie Royale jusqu'à l'École d'application de l'Artillerie et du Génie, en passant par l'École spéciale militaire impériale et les maisons militaires des rois de France jusqu'à Napoléon III.

Le 30 juin 1977, le CSEM se voit confier la garde de l'étendard du 8e régiment de dragons dissous ainsi que l'héritage de ses traditions. Dans les plis de son étendard sont inscrits le nom des batailles où s'illustra le régiment de 1797 à 1918 : Rivoli, Marengo, Austerlitz, Heilsberg, La Mortagne et Flandres.

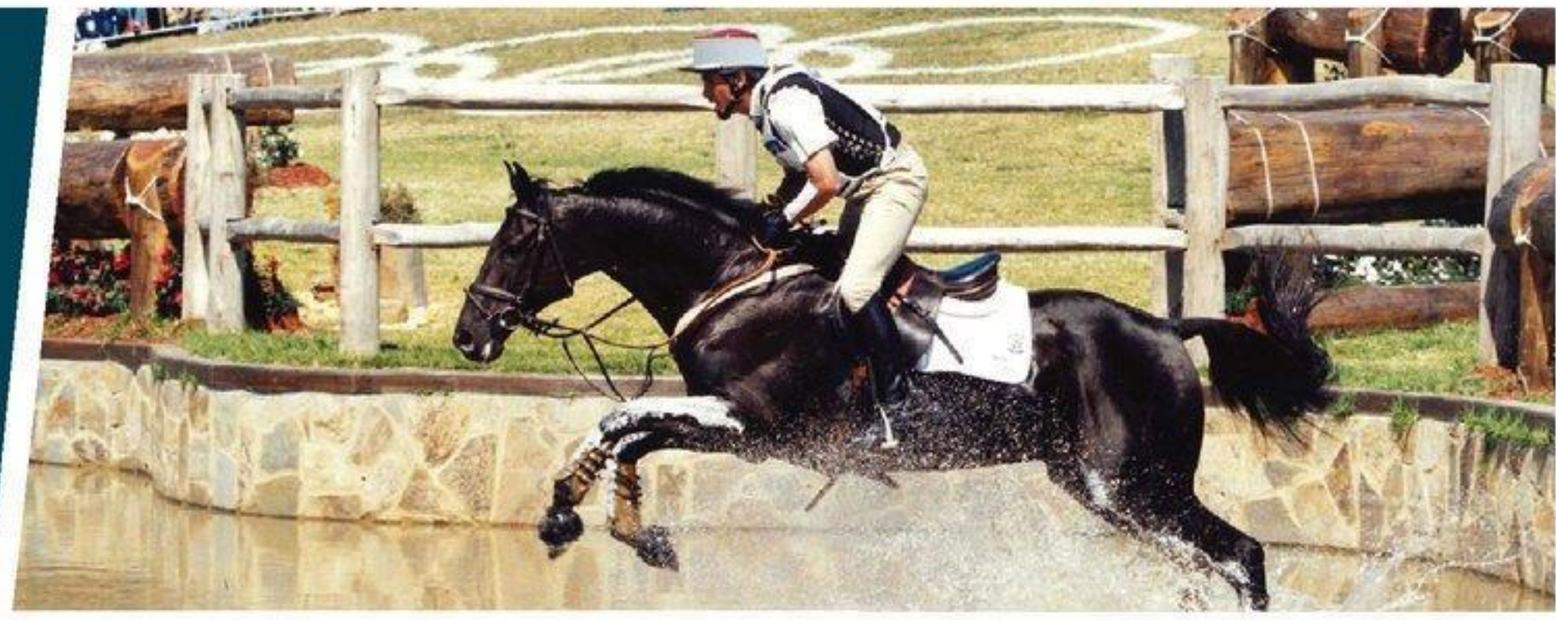
Organisme atypique, véritable école de formation et de sport des Armées, le CSEM est intégré depuis novembre 2011 au Centre national des sports de la défense (CNSD). Clé de voute et maison mère des sports équestres militaires, le CSEM assure aussi le soutien technique des 20 sections équestres militaires réparties en France et à l'étranger (Sénégal).

École de formation et soutien de la filière équestre militaire

École de formation et organisme de soutien, le CSEM assure notamment la formation du personnel officier, sous-officier et militaire du rang aux différents métiers du cheval (instructeurs d'équitation, chefs d'écurie, cavaliers soigneurs, maréchaux-ferrants). Disposant d'un site exceptionnel, reconnu pour son savoir-faire et son expertise unique, le CSEM accueille régulièrement des stagiaires étrangers en recherche de qualification ou de perfectionnement technique en vue de préparer des compétitions de niveau mondial. Le centre offre aussi la possibilité au personnel ayant choisi de mettre un terme à leur carrière militaire de suivre une reconversion en préparant un nouveau métier dans le domaine de l'équitation.

Constitué de 80 personnels spécialistes, de 200 chevaux et d'infrastructures équestres de très haut niveau réparties sur plus de 35 hectares, le CSEM assure aussi, chaque année, le débourrage et la spécialisation de près de 80 jeunes chevaux qui serviront ensuite de « maîtres d'école » aux élèves des lycées et écoles militaires, au personnel des régiments ainsi qu'à leurs familles.

Disposant d'un service vétérinaire moderne, il fournit également un soutien sanitaire permanent et de qualité au profit des chevaux des



« Là où passe le vent, quand bien même le diable y perdrait sa queue, le 8e Dragons passera ! »

sections équestres militaires présentant des pathologies nécessitant des soins lourds et une hospitalisation.
Le CSEM rayonne également par son engagement actif dans le cadre du lien Armées-Nation. Il organise des concours militaires mais aussi des compétitions civiles officielles en qualité d'établissement équestre agréé par la Fédération française d'équitation.
Enfin, le CSEM propose aux jeunes citoyens volontaires de découvrir le monde militaire par la possibilité de suivre une préparation militaire de découverte (PMD) organisée chaque année lors des vacances estivales.

Le sport de haut niveau et le palmarès des cavaliers du CSEM

Le concours complet d'équitation est la discipline de tradition des armées, héritière du concours du cheval d'arme présent dans les armées au début du XXe siècle. Cette discipline exigeante, par le biais de ses trois épreuves que sont le dressage, le saut d'obstacles et le cross, révèle en effet les qualités foncières que sont le courage, l'allant, l'esprit de décision et le dépassement de soi, toutes ces vertus qui sont celles attendues chez le soldat en opération. Lors de l'épreuve du cross, le couple cheval-cavalier doit franchir sur un parcours chronométré de plusieurs kilomètres des obstacles naturels (troncs, fossés, obstacles d'eau, de banquettes et de terre), comme le faisaient jadis les cavaliers militaires pour se préparer à la guerre.
Depuis 2002, le chef d'état-major de l'armée de Terre a qualifié l'équitation militaire de sport de haut niveau de tradition de l'armée de Terre. Ses meilleurs cavaliers, réunis au CSEM, sont régulièrement sélectionnés en équipe de France de concours complet d'équitation et contribuent au rayonnement des Armées et de la France au plus haut niveau.
Depuis sa création, le CSEM est un vivier de cavaliers talentueux qui a permis à la France de remporter, au cours de ces quinze dernières années, en concours complet, une médaille d'or par équipe aux Jeux olympiques d'Athènes (2004), deux titres de vice-champion d'Europe par équipe (2005, 2011), une médaille de bronze par équipe au championnat d'Europe (2013) et un titre de champion du monde des moins de 25 ans (2009). Les cavaliers du CSEM ont aussi remporté un titre de champion de France de concours complet en 1996 et trois titres consécutifs en 2010, 2011 et 2012, ainsi que de nombreuses victoires en concours internationaux.
Récemment encore, dans le cadre du Conseil international du sport militaire (CISM), l'équipe de France militaire a remporté en concours de saut d'obstacles une médaille d'or par équipe et une médaille d'or et de bronze en individuel à l'occasion des championnats du monde militaire de Rio de Janeiro (2011). ■

◀ Le lieutenant-colonel Autran, chef de corps depuis 2010 du Centre sportif d'équitation militaire (CSEM) à Fontainebleau. Cavalier de par son expérience et son arme, il a servi dans divers régiments de l'Arme, dont le 1er RHP et le 13e RDP.

▶ L'adjudant-chef Willefert, du CSEM, dans ses oeuvres ! Sportif accompli et excellent cavalier, l'adjudant-chef a participé à de très nombreuses compétitions. Plus globalement, la pratique de l'équitation au sein de la Cavalerie ne se limite pas simplement à une tradition : de fait, elle permet aux jeunes lieutenants rejoignant l'Arme d'acquérir et de travailler des qualités essentielles pour un officier de cavalerie, comme la maîtrise de soi, ou encore la capacité à faire face à des événements inattendus, et à corriger sa posture immédiatement.

Toutes photos sur ces pages : Droits Réservés via CSEM

5e Dragons

CENTAC / 5e régiment de dragons

Créé en 1996, après trois années d'expérimentation, le centre d'entraînement au combat (CENTAC) est un site de l'armée de Terre dédié à l'entraînement tactique des SGTIA articulés autour de compagnies d'infanterie ou d'escadrons blindés. Dans les deux cas, ces derniers sont systématiquement renforcés par des appuis, tels que le génie et l'artillerie, mais aussi des contrôleurs aériens avancés, des drones, des équipes cynotechniques, etc.

Vingt exercices sont conduits environ tous les ans, chacune de ces rotations se déroulant sur quinze jours. La première semaine est dédiée à l'équipement en moyens de simulation ainsi qu'à la préparation opérationnelle des équipes de commandement : pour ce faire, celles-ci utilisent une plate-forme de simulation virtuelle appelée OPOSIA [1]. Au cours de la semaine suivante, les sous-groupements tactiques interarmes (SGTIA) s'entraînent dans des conditions réelles sur le camp de Mailly, dans le cadre d'un exercice tactique continu, de jour et de nuit, d'une durée de 96 heures.

Les unités viennent en moyenne au CENTAC une fois tous les deux ans et demi. En revanche, celles devant être projetées sur les théâtres d'opérations extérieurs, tels que l'Afghanistan ou le Mali, doivent systématiquement passer en rotation au titre de leur « préparation à la guerre ».

Afin de remplir au mieux sa mission, le CENTAC s'appuie sur un triptyque et un concept. Le triptyque repose sur :

- Une force adverse permanente (FORAD), composée de 200 soldats professionnels capables de représenter tous les types d'adversaires : forces mécanisées, colonnes mobiles sur pick-up, insurgés, etc.
- Des équipements de simulation installés sur les hommes et les engins, reproduisant les effets des armes (le tir mais aussi le fait d'être pris à partie) et le service de l'arme.
- Un système d'arbitrage et de contrôle qui fonctionne simultanément grâce à la localisation par GPS des unités contrôlées, et un suivi d'arbitrage assuré par des cadres expérimentés.

Ce triptyque est contrôlé en continu depuis un centre opérationnel par une équipe de marque et une équipe d'analystes. Ceux-ci doivent tirer des enseignements tactiques de leurs observations, avant de les exposer quotidiennement aux unités venues s'entraîner.

Le concept s'appuie, quant à lui, sur la double action, totalement différente de la notion de plastron. La FORAD est équipée de simulateurs et reçoit des ordres et des missions au même titre que les unités en rotation. Ainsi, au-delà du réalisme des combats, qu'ils soient symétriques ou asymétriques, la double action permet de concrétiser la dialectique des volontés opposées. Autrement dit, la FORAD « joue pour gagner ».

La nature des exercices conçus au CENTAC a profondément évolué pour aller vers une combinaison de situations et d'actions aussi diverses que crédibles, alternant les phases de coercition et les phases de stabilisation. La finalité est de contrôler la capacité à la réversibilité des unités en rotation en fonction de la nature des engagements.

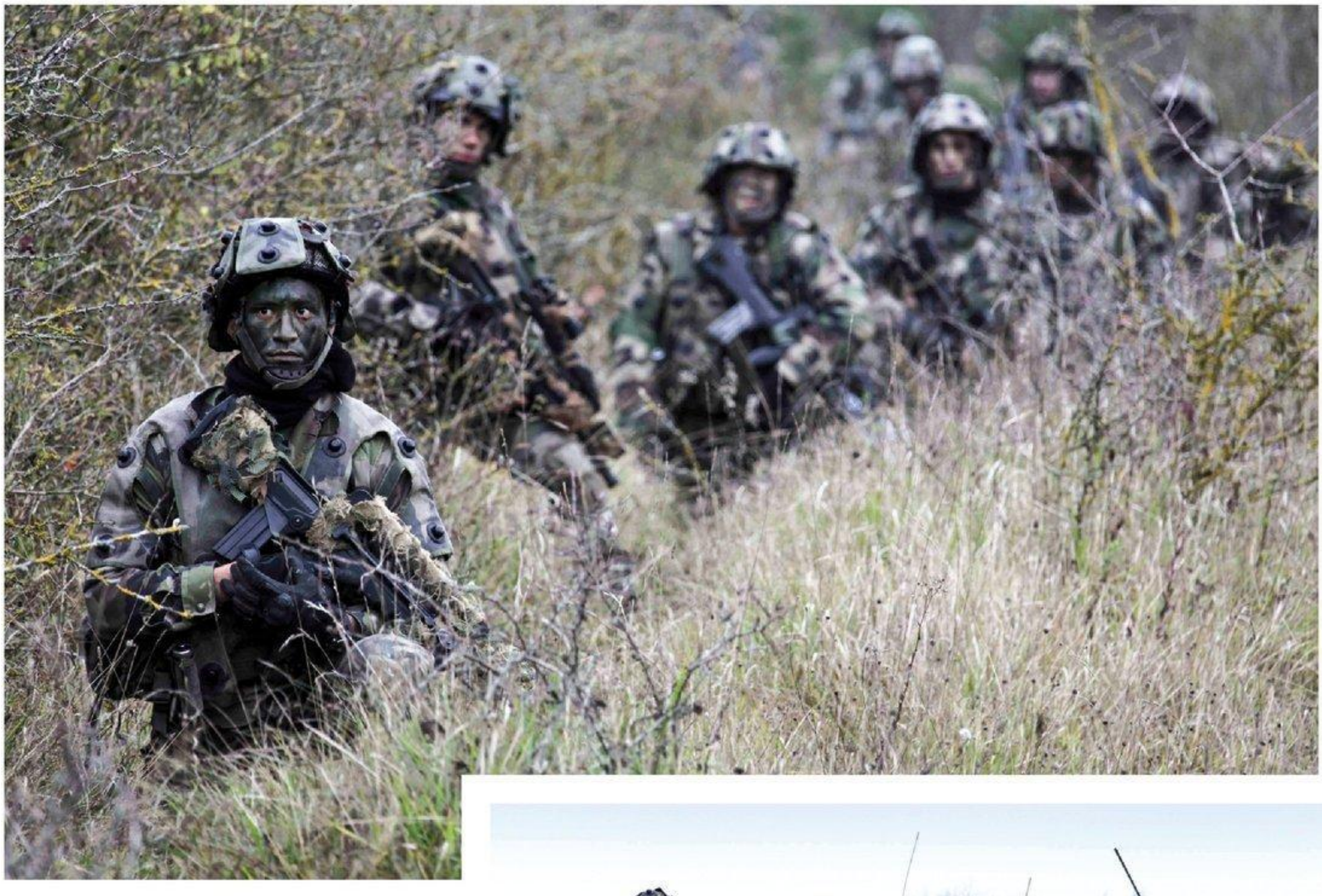
Le CENTAC a été aussi sollicité en tant que « laboratoire » pour certaines expérimentations de matériels, comme le véhicule blindé de combat d'infanterie (VBCI), mais aussi en vue de valider les doctrines d'emploi de certaines unités.

Face à ces évolutions et ces exigences, le CENTAC a su préserver ce qui fait sa qualité : les actions de coercition qui demeurent le mode de combat le plus fréquent, face à un ennemi qui réfléchit et qui manœuvre selon le principe de la double action. ■

[1] Outil de préparation opérationnelle des sous-groupements tactiques interarmes.

▶ AMX-10P de la FORAD en mouvement sur le camp de Mailly.
© C. Denimal - CENTAC

« *Vae Soli* » (Malheur à l'homme seul)



▲ et ▶ Soldats de la FORAD pour « Force Adverse ». Éléments essentiel du dispositif du CENTAC, la FORAD a pour mission de s'opposer aux troupes qui viennent en rotation à Mailly-le-Camp pour s'y entraîner. Capables de représenter n'importe quel type d'ennemi, ces hommes ne sont pas de simples plastrons, mais bel et bien des adversaires combattifs et résolus à appliquer les ordres reçus. Outre des fantassins, la FORAD déploie aussi des véhicules blindés, notamment des AMX-30B2 et des AMX-10P simulant des matériels tels que des chars T-72 ou encore des BMP.
© C. Denimal - CENTAC

Le 5e régiment de dragons

Le 1er juillet 2013, le CENTAC s'est vu confier la garde du patrimoine et de l'étendard du 5e régiment de dragons.
Le 5e dragons trouve son origine dans la création par Louis XIV, le 27 janvier 1668, du régiment « Colonel-Général des Dragons », qui s'illustra dans de nombreuses batailles jusqu'à la Révolution française. En 1791, le « Colonel-Général des Dragons » perd son nom de tradition et devient le 5e régiment de dragons. Dans les années qui suivent, il est engagé à Wattignies et Arcole, puis il se couvre de gloire à Austerlitz et Eylau.
Il participe à la Grande Guerre, dans les Vosges en 1915 et dans la Marne en 1918, puis à la Seconde Guerre mondiale, se sacrifiant sur la Meuse en 1940 pour freiner la progression allemande. De nombreux soldats démobilisés rejoignent ensuite la clandestinité pour lutter contre l'Occupant. Reformé en 1945 avec deux escadrons de chars Hotchkiss et deux escadrons sur Bren Carriers, il combat dans les Alpes du Sud jusqu'à la fin de la guerre.
Il est dissous en juin 2003, après avoir été le régiment de chars de la 27e division de montagne.

VBCI et VBL photographiés lors d'une rotation sur le camp de Mailly. Les véhicules et matériels sont fournis par le parc d'entraînement du CENTAC. Comme les personnels eux-mêmes, ils sont équipés de dispositifs de haute technologie simulant les tirs et les coups au but.
© C. Denimal - CENTAC

13e RDP

13e régiment de dragons parachutistes

Créé en 1676, le « 13 » a pris part depuis cette date à de nombreuses batailles, puis aux deux conflits mondiaux. Devenu parachutiste en 1952, il quitte sa garnison de Castres pour s'engager en Algérie, avant d'être rapatrié en métropole, où il est transformé en régiment interarmes de recherche de renseignement par des moyens humains. Il s'installe alors à Dieuze, en Lorraine, où il restera stationné durant 48 ans.
En 2011, les « Dragons de l'Impératrice » prennent leurs quartiers dans le camp de Souge, à Martignas sur Jalle, près de Bordeaux, permettant ainsi un regroupement cohérent des forces spéciales Terre dans la région Sud-Ouest.
Le régiment est actuellement commandé par le colonel Philippe de Montenon.
Constituant un système complet et autonome de renseignement (recueil, traitement et analyse, diffusion), l'emploi du 13e RDP relève directement du chef d'état-major des armées. Le régiment est, par délégation, la seule unité de recherche aéroportée opérant au profit de la direction du renseignement militaire (DRM) et du commandant des opérations spéciales (COS). Il appartient à la brigade des forces spéciales Terre (BFST) depuis le 1er juillet 2002.
Le régiment a la particularité de se décliner en huit escadrons, dont quatre sont spécialisés dans la recherche en tout milieu. À ce titre, ils suivent des entraînements dans le monde entier : Suède, Djibouti, Guyane, etc.

- **1er escadron :** Instruction (école de formation du 13e RDP)
- **2e escadron :** Nautique (dont les plongeurs sous oxygène)
- **3e escadron :** Montagne, grand froid et terrain accidenté
- **4e escadron :** Milieu désertique et mobilité
- **5e escadron :** Troisième dimension (dont des spécialités rares, comme le saut à très grande hauteur sous oxygène et pilotes biplaces)
- **6e escadron :** Transmission et traitement du renseignement
- **7e escadron :** Réserve
- **ECL :** Escadron de commandement et de logistique.

▶ Page de droite, en haut : Véhicule de Patrouille Spéciale (VPS) développé par Panhard et armé d'une mitrailleuse de 12,7 mm en dotation au sein du 13e RDP. Il s'agit de la « francisation » d'un engin produit par Rheinmetall, lui-même dérivé du véhicule tout-terrain Mercedes G270.
Droits Réservés via 13e RDP

▶ Page de droite, en bas : L'élément-clef des actions du 13e RDP est avant toute chose la discrétion. Ici un observateur habilement camouflé dans la végétation.
© C. Martinez - 13e RDP

▶ Ci-contre : Un « Dragon de l'Impératrice » en mission « quelque part »... Rappelons que les opérations menées par le régiment sont confidentielles.
Droits Réservés via 13e RDP

« Au-delà du possible » !

L'étendard du régiment porte dans ses plis les noms des batailles suivantes : Valmy 1792, Hohenlinden 1800, Austerlitz 1805, Iéna 1806, La Moskowa 1812, Ypres 1914, Verdun 1916, AFN 1957-1962.

Le 14 mai 2004, le régiment a reçu une citation à l'ordre de l'Armée pour son intervention en Bosnie-Herzégovine. Le 23 novembre 2011, à Pau, le « 13 » a été décoré de la Croix de la valeur militaire avec palme pour son engagement en Afghanistan par le chef d'état-major de l'armée de Terre. Le 29 août 2013, à Souge, il est une nouvelle fois décoré de la Croix de la valeur militaire avec palme. Le général Ract-Madoux, chef de l'état-major de l'armée de Terre, lui attribue alors la fourragère aux couleurs de cette même décoration.

Le 13e RDP est actuellement déployé sur plus de treize théâtres d'opérations, au cœur de l'actualité. Depuis l'année 2000, le régiment a été projeté sur les cinq continents et plus de trente pays ! ■

▲ Cette patrouille du « 13 » se prépare à embarquer à bord d'un hélicoptère Blackhawk. Devant opérer en autonomie, les hommes sont lourdement chargés de matériels, de vivres et d'eau.
Droits Réservés via 13e RDP

▶ Le 5e escadron du 13e RDP est spécialisé dans la troisième dimension, avec notamment une expertise dans le saut à très grande hauteur sous oxygène
© C. Martinez - 13e RDP

▶ Page de droite : Véhicule tout-terrain ACMAT VLRA du « 13 » soigneusement camouflé pour opérer en zone désertique.
Droits Réservés via 13e RDP

Une mission type

Pour illustrer les opérations menées par les « Dragons de l'Impératrice », voici le témoignage du capitaine C, officier opérations :
« 1h30, le silence règne dans la salle opération. Seul face à mon écran, j'effectue les dernières retouches à la présentation de ma mission à mes équipes. Quelques heures auparavant, le chef du GFS [1] a validé le mode d'action que je lui proposais. Ordonnée par les plus hautes autorités militaires, la mission de prime abord avait l'air simple : « renseigner pendant plusieurs jours sur la présence de groupes armés », mais rapidement, les questions ont fusé : Qui ? Quoi ? Où ? Quand ? Et bien sûr, comment ? Je n'ai eu que quelques heures pour analyser la situation et sculpter mon « œuvre », envisageant plusieurs modes d'action, chacun comportant avantages, inconvénients, risques et originalité…
Finalement, le chef a tranché ! Les effectifs seront réduits pour préserver la discrétion ; la mise en place héliportée sera réalisée à partir d'une base avancée ; la QRF [2] sera renforcée d'hélicoptères d'attaque, mais restera à une heure de vol de la zone d'action. Le COMGFS attend mon CONOPS [3] pour 6h00 demain matin, avant de le relire pour l'envoyer à Paris, puis s'ensuivra mon *Backbrief* [4] avec les équipiers. Un détail me trotte dans la tête : quand vais-je préparer mon sac ? Tout à l'heure, il va falloir rentrer dans les détails les plus précis de la mission, car aucune approximation n'est envisageable ! À chacun sa partie : matériels, liaisons, cas non conforme, plan d'urgence, etc. Le chef de patrouille me propose son itinéraire d'insertion ; pourvu qu'il puisse se poser sur le point prévu ! Il n'y a pas de temps à perdre, nous devons être mis en place sur une base avancée par un Hercules C-130 pour optimiser le potentiel des hélicoptères, qui vont devoir décoller en limite maximale de masse d'emport afin de transporter le plus d'équipiers possible.
Quelques heures plus tard, nous y sommes enfin. Le silence s'installe à mesure que le bruit des pales s'éloigne. Nous sommes seuls, à plusieurs centaines de kilomètres des positions françaises, au cœur de la zone contrôlée par nos ennemis. Chacun enfile son sac – plus de 50 kg de matériel, vivres et eau –, et l'équipe de tête entame son infiltration. Le terrain est difficile, il nous faut éviter tous les points de passage utilisés ; toute rencontre avec un autochtone sonnerait la fin de la mission et nous mettrait dans une position défavorable. Nous sommes lourds, chaque pas nous fatigue un peu plus, nous ne connaissons pas le terrain, alors que l'adversaire est chez lui ! Et la QRF est à une heure… il faudra tenir ! Notre seule chance de succès réside dans notre discrétion. Soldats de l'ombre, notre furtivité sera notre salut.
Le jour se lève, le dispositif est installé sur plusieurs mouvements de terrain, les équipes pourront s'appuyer mutuellement en cas de coup dur. Nous n'avons pas atteint l'objectif principal, c'était prévisible, car les distances étaient trop importantes, mais nous surveillons un oued et un carrefour, les informations remontent au PC, la zone est claire.
Le soleil se couche tôt, la nuit sera longue et sombre. C'est tant mieux, car la route est encore longue. Nous repartons, les sacs sont toujours lourds, le stress augmente à mesure que nous nous rapprochons des objectifs. Le drone qui nous appuie nous annonce que le découvert qui nous fait face est désert. Pourtant, l'équipe en appui détecte des mouvements à la caméra thermique sous des arbres ; apercevant un troupeau (le berger doit être proche), les hommes de tête éviteront donc la zone. Nous redoublons de vigilance…
Les deux équipes se séparent et rejoignent leurs objectifs respectifs. L'installation à peine finie, le jour se lève à nouveau. Pourvu que notre camouflage soit suffisant.
L'attente commence, les positions permettent une observation fine et détaillée des objectifs, le rythme s'installe entre observation et repos, les comptes rendus sont rédigés, les photos transmises, et il en est ainsi pendant plusieurs jours. Les réserves d'eau diminuent. Heureusement, un léger vent tiédit l'air ambiant, et les nuits sont fraîches. Enfin des ordres arrivent, l'opération aura lieu ce soir…
À la nuit tombée, le dispositif se réarticule ; il faut assurer la coordination entre les deux entités, les appuyer dans leur intervention. Après de brefs échanges radio et un briefing sur la situation sur zone, l'assaut se déclenche ; fulgurant ! Moins d'une heure après, je prends contact physique avec mon alter ego commandant le dispositif action : nous nous exfiltrerons ensemble. Il faudra encore parcourir plusieurs kilomètres pour rejoindre la zone de récupération. Les sacs se sont allégés de l'eau consommée, mais la fatigue prend le relais.
Enfin, les hélicoptères arrivent, sortant de nulle part et se posant dans un nuage de poussière, nous embarquons les premiers. Quelques secondes plus tard, la machine redécolle, et la pression retombe, les paupières se ferment ; le voyage de retour est bizarrement beaucoup plus rapide…
À peine rentré, c'est l'heure des débriefings. Déjà, les esprits se tournent vers l'avenir. La situation a continué d'évoluer dans le pays, et d'autres missions se profilent ; il faut reprendre le travail de planification, préparer, anticiper, proposer, le repos sera pour plus tard ! » ■

[1] GFS : groupement de forces spéciales.

[2] QRF ou *Quick Reaction Force* : élément en alerte pour intervenir au profit d'une unité en difficulté.

[3] CONOPS : *Concept of Operation*.

[4] *Backbrief* : briefing avant opération.

2e Hussards

2e régiment de hussards

Le 2e régiment de hussards est le descendant du régiment de Houzards, levé par le comte Esterhazy en 1735 avec des volontaires hongrois.

En 1761, le marquis de Chamborant donne au régiment son nom, sa devise « Noblesse Oblige, Chamborant Autant ! » et ses couleurs : le brun et l'azur. Il en est le chef de corps pendant trente ans. Avec lui, le régiment s'illustre dans toutes les batailles de la deuxième moitié du XVIIIe siècle.

En 1792, Chamborant Houzards devient le 2e régiment de hussards, parcourt l'Europe et participe à toutes les campagnes de la révolution et de l'Empire. Il inscrit sur son étendard les noms de Valmy 1792, Austerlitz 1805 et Friedland 1807.

En 1844, il s'embarque avec le maréchal Bugeaud pour l'Algérie, où il reçoit le titre de « lion du Désert » face à Abdelkader et inscrit un nouveau nom sur son étendard : Isly 1844.

Sous le second empire, il se bat en Italie, à Solferino, puis prend part, en 1870, aux grandes batailles dans l'est de la France.

Encore présent pendant la Grande Guerre, il se couvre de gloire, notamment à Stockem, en Belgique, sur la Marne ainsi que sur l'Avre, et inscrit sur son étendard : Les Flandres 1914 et l'Avre 1918.

En 1939, ses escadrons constituent le noyau de plusieurs groupes de reconnaissance. Reconstitué à Tarbes en 1940, le régiment est dissous en 1942, et son chef, le colonel Desazard de Montgaillard, fidèle à la tradition, appelle ses hussards à la résistance face à l'ennemi. Ceux-ci participent aux maquis de la Montagne Noire, au corps franc Pommiès ou au maquis de Lorris, dans l'Orléanais, avec le 5e chasseurs d'Afrique.

Reformé à Tarbes en 1944, il prendra pour garnison Orléans, qu'il quitte en 1979 pour Sourdun.

En 1998, entamant une ambitieuse restructuration, le 2e Hussards devient régiment blindé de recherche du renseignement (RBRR) et intègre la brigade de renseignement.

Transféré de Sourdun à Haguenau en 2009, ayant intégré deux unités de recueil de l'information venues de Metz et créé un escadron de traitement et de diffusion du renseignement en 2010, le 2e régiment de hussards est désormais fort de toutes les compétences de la recherche humaine, avec ou sans contact. Il tire aujourd'hui les bénéfices de l'association des deux métiers : la recherche blindée et le recueil de l'information.

Dès 1998, le 2e Hussards engagera des détachements qui réaliseront des missions de surveillance et de reconnaissance spécialisées, ainsi que de traitement de sources humaines en Bosnie, au Kosovo, en République de Côte d'Ivoire, au Liban, en Afghanistan, et plus récemment au Mali et en République centrafricaine.

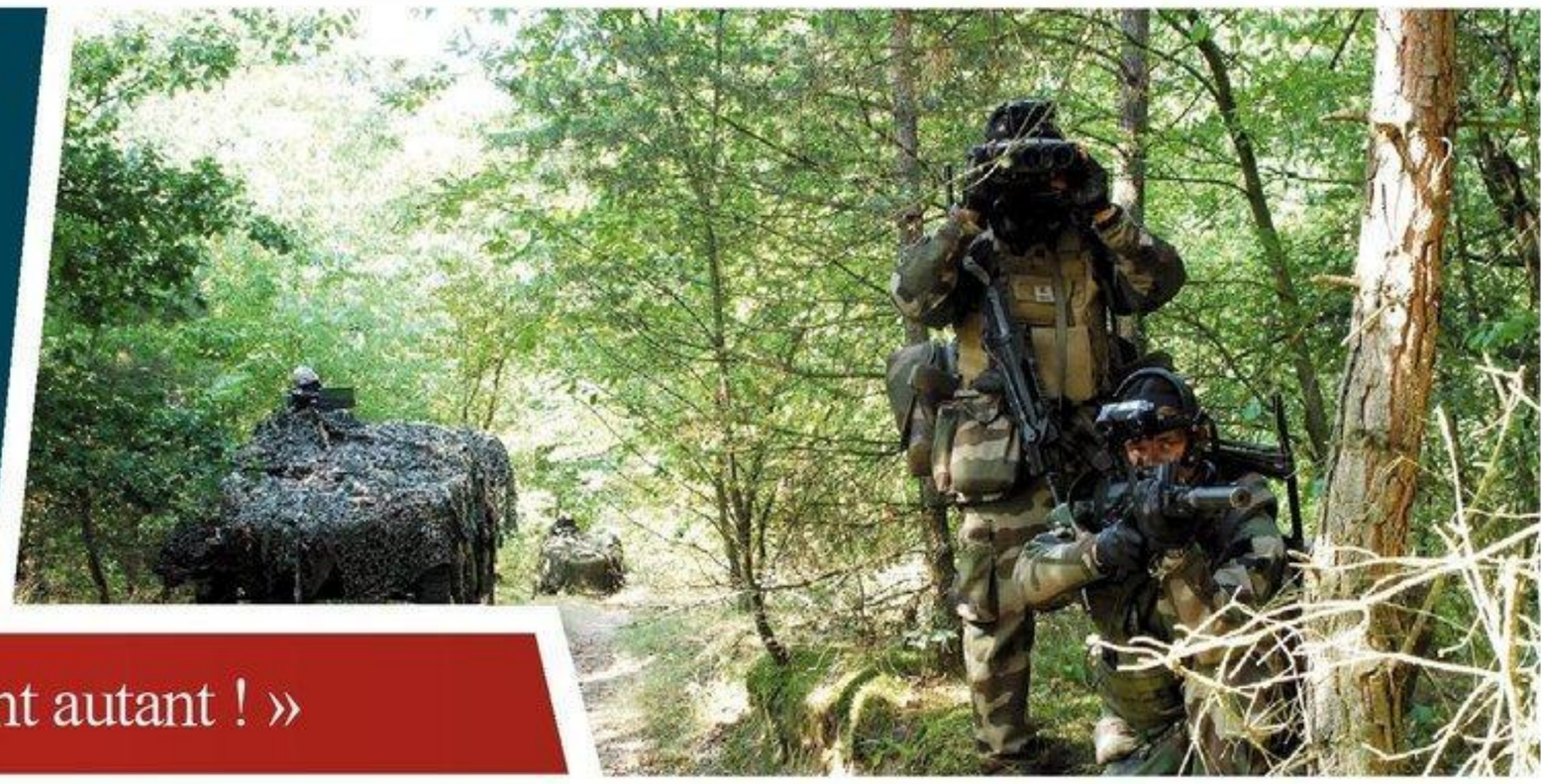
Composé de 840 militaires, dont 66 officiers et 297 sous-officiers, ainsi que de 14 civils, le 2e régiment comprend un état-major, quatre

◀ L'une des spécialités des hussards de Chamborant est la collecte d'informations auprès de sources civiles, comme ici, en Afghanistan, ou plus récemment au Mali, durant l'opération « Serval » (voir le témoignage du capitaine Catallo à ce sujet).

◥ Le renseignement est évidemment indissociable de l'observation.

▶ Exercice d'inflitration d'un hussard en zone hostile sur une moto tout-terrain. On notera l'emploi de la Ghillie Suit, effet popularisé par les snipers permettant de se camoufler rapidement dans la végétation.

Toutes photos sur ces pages : Droits Réservés via 2e RH



« Noblesse oblige, Chamborant autant ! »

escadrons de recherche profonde, deux escadrons de recueil de l'information, un escadron de traitement et de diffusion du renseignement, un escadron de commandement et de logistique et un escadron spécialisé de réserve. Pour la formation spécifique de son personnel, le régiment intègre en son sein un centre de formation délégué (CFD), structuré et organisé pour dispenser toutes les formations aux métiers de la recherche humaine (REHUM) et du traitement de l'information.

Le 2e Hussards est organisé pour appuyer une composante terrestre de théâtre en fournissant les spécialistes REHUM aux unités de renseignement multi-capteurs de la force. Renforcé par les autres régiments de la brigade, il met en œuvre un poste de commandement de bataillon de renseignement multi-capteurs.

Sa mission est de renseigner la force en recueillant et en traitant les informations obtenues par la combinaison d'observations discrètes et d'entretiens effectués avec des sources plus ou moins consentantes.

Il met ainsi en œuvre les procédés de recherche humaine suivants :

- reconnaissance spécialisée ;
- surveillance spécialisée ;
- entretien spécialisé ;
- gestion de contacts ;
- interrogation de personnes capturées.

Son système de commandement traite et valorise systématiquement les informations recueillies afin de les rendre facilement et rapidement exploitables par la force appuyée.

Lorsque cela est nécessaire, les patrouilles de recherche contribuent à la neutralisation ou à la destruction des centres déterminants en guidant sur l'objectif les tirs directs ou indirects d'unités terrestres ou aériennes. ■

La recherche blindée profonde (RBP)

Ce domaine regroupe les savoir-faire nécessaires à la réalisation de reconnaissances et de surveillances autonomes, effectuées discrètement dans la profondeur ou les intervalles du dispositif terrestre ennemi. La recherche blindée profonde utilise les techniques d'infiltration, d'observation et de transmission :

- infiltration en véhicule de jour comme de nuit jusqu'à 120 km, pendant 10 jours ;
- observation, description et caractérisation d'objectifs et d'activités à distance, de jour comme de nuit ;
- transmission sécurisée des informations, photos et vidéos recueillies.

Intégrée au sein d'un détachement de recherche humaine, la patrouille de recherche comprend six équipiers, qui se déplacent en véhicule blindé long léger (VB2L), puis à pied à l'approche de l'objectif. Selon la mission et le niveau de menace, les patrouilles sont employées d'une manière autonome ou en groupe de recherche.

Le traitement de sources humaines (TSH)

Ce domaine regroupe les savoir-faire nécessaires à la constitution d'un réseau de contacts.

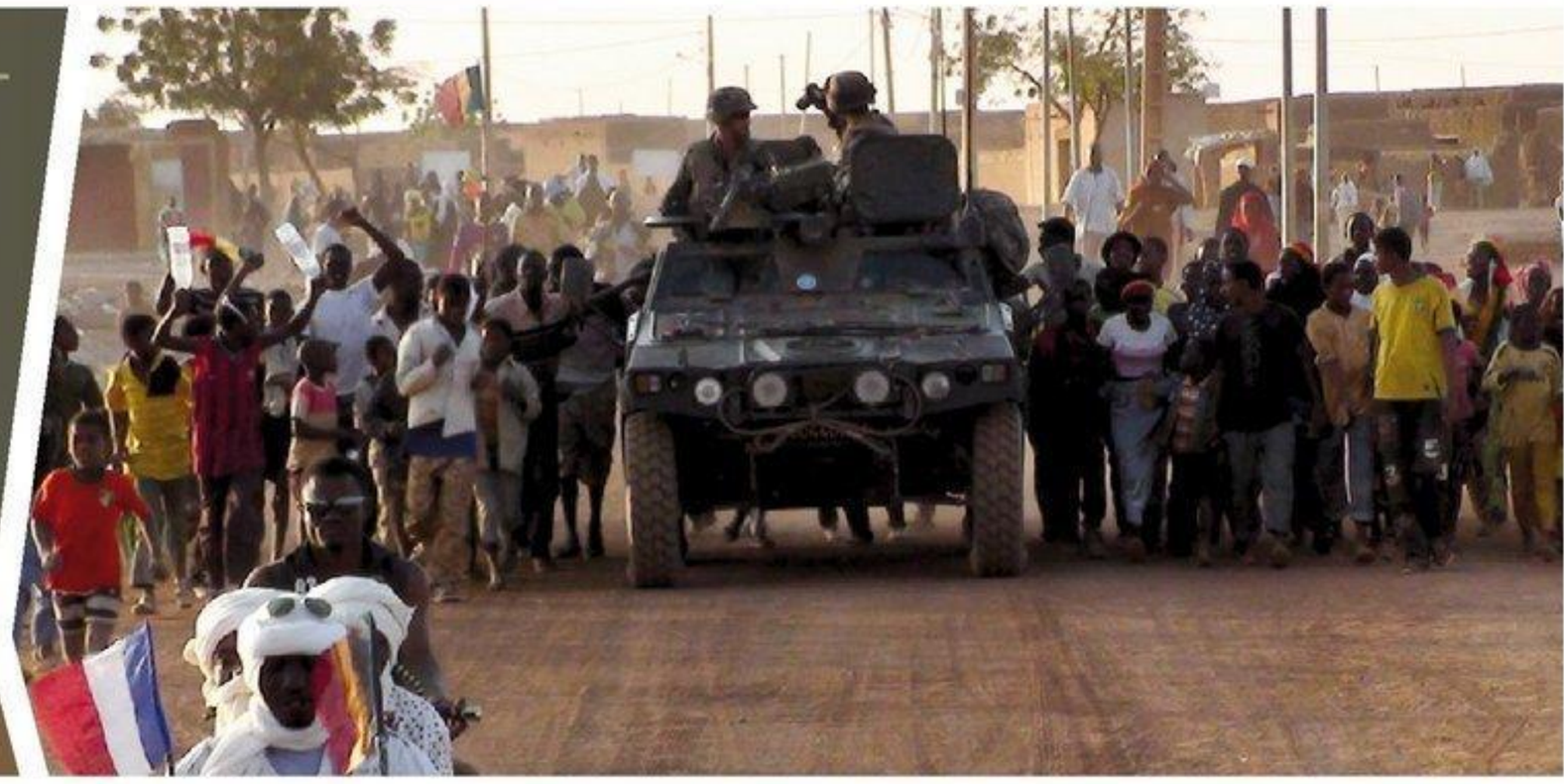
Le traitement de sources humaines, fondé sur la technique de l'entretien, utilise la science du comportement et les méthodes de communication verbale déclinées selon trois modalités :

- entretien spécialisé : questionnement préparé et formalisé d'individus ;
- gestion de contact : pour animer et développer un réseau de contacts ;
- interrogation de personnes capturées.

Intégrée au sein d'un détachement de recherche humaine, l'équipe TSH comprend quatre membres qui se déplacent en véhicule tactique et opèrent généralement en zone urbaine. Selon la mission et le niveau de menace, les équipes sont employées autonomes ou en appui réciproque.

Opérations

Témoignages et récits



Brigade « Serval » // 2013 // Mali p.64
1er Hussards Parachutistes // 2013 // Mali p.66
1er RIMa // 2013 // Mali p.72
2e Hussards // 2013 // Mali p.86
RICM // 2013 // Mali p.92
1er REC // 2013 // Mali p.96
4e Chasseurs // 2013 // Djibouti p.98
12e Cuirs // 2010-2011 // Côte d'Ivoire p.100
1er Spahis // 2013 // Tchad p.104
4e Chasseurs // 2009-2010 // Afghanistan p.108
501e RCC // 2012 // Afghanistan p.112
1er Chasseurs // 2013 // Qatar p.114
2e Dragons // 2013 // Pologne p.120
1er Chasseurs // 2013 // Kosovo p.124

◤ Opération « Serval », au Mali.
© Ecole de cavalerie

◥ L'accueil des soldats français de la brigade « Serval » par les populations maliennes marquera les esprits !
© Ecole de cavalerie

▶ Un hélicoptère Tigre survolant un VAB. À elle seule, cette photo résume la notion du combat interarmes, au sein duquel la Cavalerie tient une place essentielle aux côtés des autres Armes.
© Ecole de cavalerie

LES CAVALIERS DANS « SERVAL »

Le général de brigade Barrera, fantassin de formation et commandant de la brigade « Serval » lors de l'entrée sur le théâtre malien en janvier 2013, évoque en ces lignes la participation de la Cavalerie aux opérations.

L'opération « Serval » fut déclenchée le 11 janvier 2013, alors même que la 3e brigade mécanisée avait terminé la préparation et le contrôle de ses PC, comme de ses unités « Guépard ». Les « Africains » de la brigade Monsabert s'apprêtaient alors à rejoindre les camps de Champagne pour leurs exercices de printemps. Ils n'en eurent pas le temps et furent projetés au Mali. Renforcée de capacités complémentaires – aéromobile, aéroportée, renseignement –, la brigade, rebaptisée « Serval », allait conduire durant plus de trois mois 55 opérations, réussissant à libérer un pays grand comme deux fois la France et à neutraliser les *katibats* d'AQMI [1] et du MUJAO [2] entre Tombouctou, Gao, Ménaka et Tessalit, appuyée par les forces aériennes.

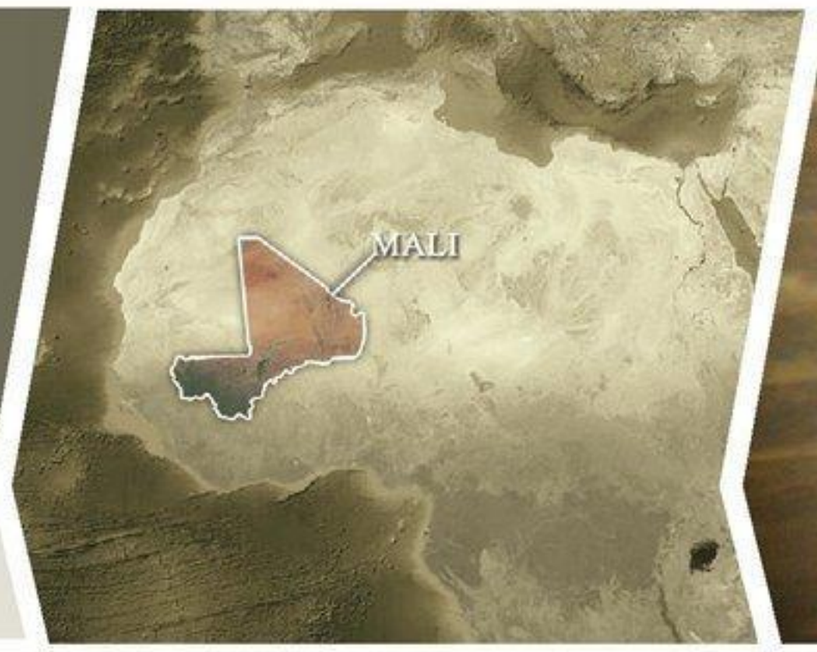
Pour tous, cette « entrée en premier » restera une action offensive de grande ampleur menée au rythme des blindés parcourant de grands espaces, de point d'appui en point d'appui, au moment où certains redoutaient pour 2013 la « betteravisation [3] » de nos forces terrestres.

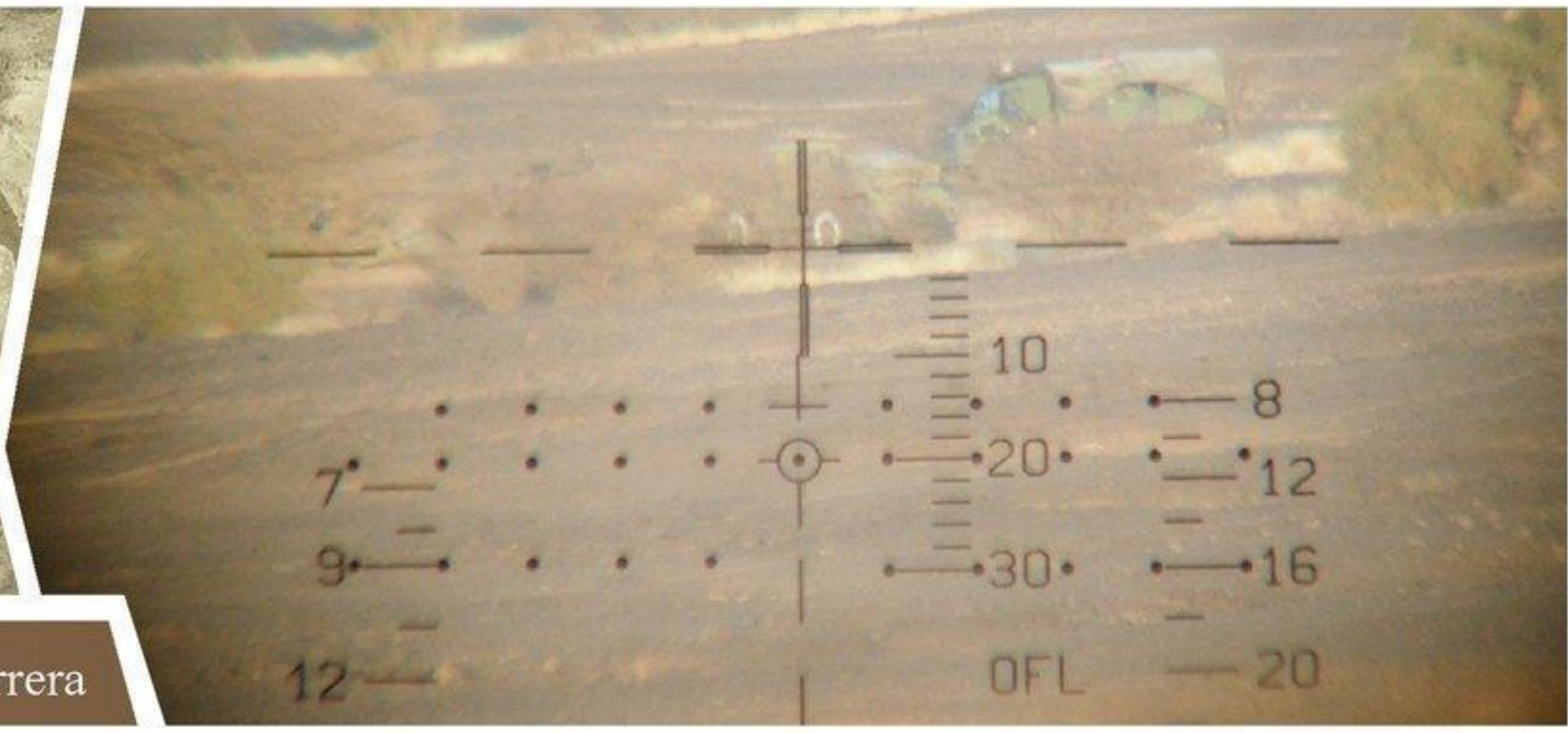
▲ ERC-90 et VBL au Mali. Comme l'écrit le général Barrera, commandant la brigade « Serval » : rapides, souples d'emploi, vivant au rythme de leurs montures, à l'aise dans les grands espaces désertiques, les unités de cavalerie ont tiré le meilleur parti de leur mobilité et de leur excellente protection contre les armements d'infanterie.
© Ecole de cavalerie

Le retour à la manœuvre et la pertinence des fondamentaux

Dans les sables maliens ou entre les rochers brûlants de l'Adrar des Ifoghas [4], nos unités retrouvèrent ce pour quoi chacun avait été formé et entraîné : la manœuvre à tous les niveaux, du général au sergent, l'audace, la surprise dans l'action, le combat interarmes et interarmées. Les chefs commandaient au feu leurs unités dirigées vers des objectifs successifs, au fur et à mesure de leur arrivée sur le théâtre, la plupart du temps après des mouvements de plusieurs centaines de kilomètres.

Efficacement appuyées par l'Arme aérienne, par nos hélicoptères armés, soutenus par le bataillon logistique et nos transmetteurs, nos unités de contact ont appliqué les fondamentaux appris en écoles et tant de fois répétés en





Par le général de brigade Barrera

garnisons et en camps. Commandées par des chefs énergiques, elles n'ont pas laissé le temps aux terroristes de se replier en ordre, de se réorganiser. En prenant des risques mesurés, en articulant la manœuvre autour des appuis [5] – l'assurance-vie des unités de mêlée –, sans négliger les liaisons, le renseignement, la logistique, pourtant tendue à l'extrême, les PC ont appliqué les principes et les modes d'action de la doctrine aéroterrestre. Fidèles au raisonnement capacitaire, se méfiant des seules intuitions, ils ont respecté des règles simples mais éprouvées : la centralisation dans la conception des ordres, la décentralisation dans l'exécution.

Adaptation et flexibilité

Engagée au sein des quatre groupements tactiques interarmes (GTIA) de la brigade, la Cavalerie aligna le PC du GTIA3 (1er RIMa), deux escadrons blindés sur AMX10-RCR (GTIA2 puis 3, 4 – TAP), un escadron ERC-90 Sagaie en début d'action (GTIA1) et un escadron d'aide à l'engagement [6] (EAE) au GTIA2, remarquablement renseignés par un détachement du 2e régiment de hussards. Menée en perpétuel « déséquilibre avant », cette campagne fut marquée pour les chefs de corps et les capitaines par des ré-articulations multiples et des changements répétés de subordination. La variété des missions et l'adaptation nécessaire des structures au terrain, à l'ennemi, voire aux contraintes logistiques, furent le pain quotidien des unités. Appuyés par la 3e dimension, par l'artillerie et les sapeurs déminant « sous les roues » et parfois sous le feu, les escadrons ont écrit de belles pages d'histoire sous le soleil brûlant d'Afrique, aux côtés de leurs camarades fantassins, dans le meilleur esprit interarmes.

Il est impossible d'évoquer ces succès tactiques sans citer quelques actions mémorables de nos unités blindées : le raid nocturne sur Gao de l'escadron Sagaie (500 km), l'engagement des deux escadrons d'AMX-10RCR en autonome ou en appui des fantassins dans les vallées de l'Adrar des Ifoghas ; Tombouctou et son aéroport tenus pendant deux mois par l'escadron d'aide à l'engagement, ce malgré les attaques répétées de l'ennemi, de jour comme de nuit, son raid dans les sables d'Arouane, sans oublier les nomadisations, les chevauchées du GTIA3 de Tessalit à Kidal en passant par les villes frontières du sud de l'Algérie.

Au cours de ces quatre premiers mois, les unités blindées ont pris une part prépondérante dans cette opération de libération et de destruction. La rusticité des hommes comme celle des matériels, alliée à la numérisation des PC, furent une clé de la victoire, au même titre que l'expérience acquise ces deux dernières décennies au fil des opérations.

La plus-value des unités blindées

Rapides, souples d'emploi, vivant au rythme de leurs montures, à l'aise dans ces grands espaces désertiques, les unités blindées ont tiré le meilleur parti de leur mobilité, de leur excellente protection contre les armements d'infanterie, même si les mines et les IED [7] demeuraient un danger mortel dans les vallées de l'Adrar des Ifoghas. Plus que les matériels, l'esprit d'autonomie et le dynamisme des chefs, marque de fabrique de la formation « embarquée », trouvèrent sur ce théâtre la possibilité de s'épanouir et de remplir des missions lointaines. L'aptitude des chefs du contact formés à l'interarmes et tournés vers l'avant laissa peu de chance aux défenseurs et aux attaquants résolus des *katibats*.

Assurément, au regard de cette opération, la présence des unités de cavalerie au sein des forces pré-positionnées en Afrique comme du dispositif « Guépard » correspond à une nécessité capacitaire. Pourtant, la prochaine intervention pourrait bien être différente, et à ce titre, les unités de chars Leclerc gardent toute leur place dans ce dispositif, tout comme les blindés à roues.

Portés par l'enthousiasme d'une population malienne libérée, animés d'un esprit offensif que n'auraient pas renié en 1944 les divisions Leclerc et Monsabert en Normandie et en Provence, les hommes de « Serval » ont connu une aventure opérationnelle et humaine exceptionnelle, sous le signe de la victoire. ■

[1] Al-Qaïda au Maghreb islamique est une organisation islamiste armée d'origine algérienne. Avant le 25 janvier 2007, elle était connue sous le nom de Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC). Son affiliation au réseau Al-Qaïda aurait obtenu l'approbation d'Oussama Ben Laden. Si les racines du groupe se trouvent en Algérie, sa zone d'opération actuelle correspond à la région du Sahel, qui borde au sud le désert du Sahara, dans ses parties mauritanienne, malienne et nigérienne. (NdlR)

[2] Le Mouvement pour l'unicité et le djihad en Afrique de l'Ouest est un groupe armé djihadiste salafiste issu d'une scission d'Al-Qaida au Maghreb islamique (AQMI) en 2011. Son but est d'étendre l'insurrection islamiste du Maghreb en Afrique de l'Ouest. (NdlR)

[3] En « langage militaire » : la fin de l'ère des opérations extérieures à haute intensité, et le retour à des exercices planifiés dans les grands camps de l'est de la France, bordés de champs de betteraves… (NdlR)

[4] Massif montagneux situé dans le nord-est du Mali et le sud de l'Algérie. Il fait partie des principaux massifs montagneux du Sahara, avec l'Aïr, le Hoggar et le Tibesti. (NdlR)

[5] Les appuis sont essentiels, car ils facilitent le travail des soldats de la mêlée en sécurisant leur zone d'action et en améliorant leur mobilité (ouverture de route, déminage, application de feux d'artillerie, etc.). Les appuis regroupent les soldats de l'Artillerie, du Génie et de l'ALAT. (NdlR)

[6] Un escadron d'aide à l'engagement est constitué de trois pelotons de reconnaissance et d'intervention antichar sur VBL (armés de missiles Milan) et d'un peloton d'appui direct sur VAB T20-13 (armés d'un canon de 20 mm). L'emploi de ces unités permet au chef de disposer de forces capables de préparer l'engagement du corps principal ou, au contraire, d'occuper des axes secondaires pour laisser au « gros » des forces une complète liberté d'action vers l'objectif principal. (NdlR)

[7] *Improvised Explosive Device*, ou engins explosifs improvisés (EEI) en français. Ces dispositifs sont principalement employés lors des conflits asymétriques par les forces terroristes ou des guérillas. Il s'agit d'un engin positionné ou fabriqué de manière improvisée, incorporant des composants explosifs, incendiaires ou toxiques. L'EEI consiste typiquement en une charge explosive, une charge d'amorçage, un détonateur et un système soit mécanique, soit électronique de mise à feu. (NdlR)

AUX AVANT-POSTES DE « SERVAL »

Des hussards parachutistes sur la piste de Tombouctou

L'opération « Serval » a d'abord été, même pour un soldat français déjà présent en Afrique, une surprise. En mission depuis trois mois, dans le cadre de la force « Licorne », en République de Côte d'Ivoire, je n'avais certainement pas à l'esprit, ce vendredi 11 janvier 2013, un départ précipité vers le nord, pour le Mali !

De fait, en ce début d'année 2013, l'actualité est alors tournée vers la Centrafrique, où la France est en train de redéployer un dispositif de protection de ses ressortissants face aux troubles internes du pays. Dans ce cadre, la force « Licorne » a projeté depuis quelques jours une partie de sa compagnie d'infanterie [1], tandis que l'escadron blindé est resté en dehors de ces mouvements.

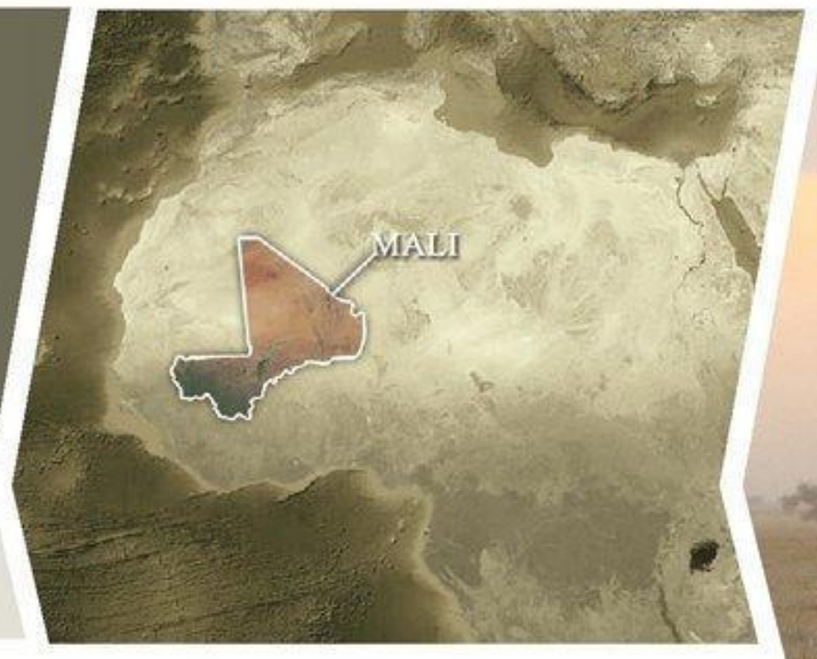
Le 4e escadron du 1er régiment de hussards parachutistes, auquel j'appartiens en tant que chef du peloton d'éclairage et d'investigation, est articulé de la manière suivante : deux pelotons blindés sur ERC-90 Sagaie, mon peloton d'éclairage sur VBL et un peloton de commandement [2]. Rustiques et adaptés au contexte africain, ces matériels sont parfaitement maîtrisés par des hussards parachutistes rompus à la polyvalence blindée.

▲ Débarquement d'un ERC-90 Sagaie du 1er RHP aux premières heures de « Serval ». Nous sommes sur le poste avancé de Sévaré, le 19 janvier 2013.
© J. Lempin - ECPA-D - 2013ECPA006L023 01

La montée en puissance

Vendredi 11 janvier : une première réunion est déclenchée par le capitaine commandant l'escadron, le capitaine Phanbandith. Tandis que les médias commencent à mentionner les premières frappes aériennes sur le sol malien, réalisées à la mi-journée, nous nous mettons sur le pied de guerre ; il faudra être prêts à partir vers « le nord » avec armes, munitions, carburant et vivres demain, à 8h00. Il est 16h00, il n'y a pas un instant à perdre !

Une fois le point de situation et les ordres préparatoires donnés par le capitaine, la mécanique complexe d'une mise en alerte – tant de fois répétée ! – se met en route.



Par le lieutenant Elie

Ce n'est pas seulement chaque soldat qui doit se préparer individuellement, mais tout un système cohérent de matériels, d'armements, du FAMAS au canon de 90 mm de la Sagaie, et de soutien logistique qui se met en branle. L'escadron est renforcé à cette occasion d'une section du 17e régiment du génie parachutiste et de deux sections du 3e RPIMa. Les préparatifs durent toute la nuit. L'expérience et la prudence aidant, il est décidé que ce premier sous-groupement tactique interarmes [3] sera soutenu par un train de combat imposant, composé non seulement des incontournables et nombreux transports de vivres, de munitions et de carburant, mais aussi d'un soutien maintenance suffisamment consistant pour affronter des latitudes de plus en plus arides et éprouvantes pour les engins. Cet ensemble restera sous les ordres d'un PC fourni par le 3e RPIMa.
La nuit est courte ; le convoi se forme en deux rames : plus de 80 véhicules (notamment le TC 2 [4]), du blindé léger, type VBL, aux camions de transport routier, y compris civil, qu'il faudra non seulement guider mais encore protéger. En effet, outre nos propres matériels, nous prenons en charge également des véhicules destinés aux troupes françaises acheminées par avion. C'est le cas des unités en provenance du Tchad.

Le départ

Après les adieux au camp Port-Bouët, siège de l'opération « Licorne », le convoi s'ébranle avant 8h00 le samedi 12 janvier. Mon peloton d'éclairage et d'investigation (PEI), composé de huit VBL [5] répartis en quatre patrouilles de deux véhicules, est chargé d'éclairer la progression en tête. La souplesse d'emploi et la bonne maniabilité du VBL l'orientent naturellement vers ce type de mission.
À ce moment-là, nous ne savons pas grand-chose de l'opération qui nous attend au Mali. Je suis dans le flou et l'incertitude. J'essaie néanmoins de donner des ordres clairs à mes 23 hussards parachutistes avant de partir. Je me concentre sur un déplacement qui sera long et usant, tant pour les hommes que pour le matériel. Réparti en équipages de deux ou trois et articulé en patrouilles, le peloton a pris de quoi tenir dans la durée avec un matériel sommaire. Les lits de campagne, la douche bricolée avec une pompe électrique, un réchaud à gaz et quelques gamelles seront tout notre confort pendant les 45 jours que durera pour nous l'opération « Serval ».
La route en Côte d'Ivoire ne pose pas de problème, hormis quelques pannes classiques, heureusement vite réparées.

[1] Armée par le 3e RPIMa.

[2] Peloton au sein duquel se trouve l'équipe resserrée du commandant d'unité : le groupe transmissions, le groupe logistique, etc.

[3] Sous-groupement tactique interarmes (SGTIA) : unité mixte commandée par un capitaine et qui combine plusieurs capacités (Infanterie, Cavalerie, Génie, Artillerie). Ses effectifs varient de 120 à 180 hommes.

[4] TC 2 : Train de combat de deuxième échelon. C'est l'ensemble de la rame logistique destinée au soutien lourd, en arrière du premier échelon, qui, lui, dispose d'un soutien plus léger, le TC 1.

[5] Armés de mitrailleuses de calibre 7,62. Un VBL est équipé d'un poste de tir de missile Milan, missile de moyenne portée filoguidé, un autre d'une mitrailleuse de 12,7 mm.

◀ Déploiement d'une colonne de véhicules de la force « Licorne » (dont les éléments du 1er RHP), arrivant de Côte d'Ivoire par la route, sur la Base aérienne de Bamako, le 15 janvier 2013.
© J. Lempin - ECPA-D - 2013ECPA006L009 003

Les ERC-90, véritable puissance de feu du sous-groupement « Azur [6] », sont transportés sur camions porte-engin, civils ou militaires. Leur potentiel ainsi préservé nous permettra de les utiliser à 100 % de leurs capacités une fois le théâtre des opérations atteint. Je note que les sorties, manœuvres et tournées de province que l'escadron a pu réaliser durant les trois mois de mission en Côte d'Ivoire révèlent toute leur utilité dans ce contexte : la route est connue, les hussards parachutistes sont acclimatés et parfaitement à l'aise dans cet environnement. Les kilomètres défilent, les villes se succèdent : Yamoussoukro, Bouaké, Niellé. « Azur 10 », mon peloton, alterne en tête avec « Azur 30 », qui a déjà pratiqué cette région Nord du pays. Pour l'heure, même si le paysage change radicalement, la route est encore en bitume, loin des ensablements infernaux que nous connaîtrons plus au nord…

Lundi 14 janvier 2013 : nous franchissons la frontière, non sans une approche prudente et une longue phase d'observation. L'atmosphère est plus tendue qu'au départ. En effet, les renseignements font état de possibles infiltrations d'éléments djihadistes, qu'on appellera plus tard les GAD [7], au nord de la Côte d'Ivoire. Nous n'en verrons pas… Mais la posture a changé. Armement approvisionné et effets de protection balistique portés, nous entrons un peu plus dans le vif du sujet. Pourtant, le sud du Mali semble bien paisible. Le calme habituel est seulement troublé par les chants et les cris de joie d'une population hystérique qui nous accueille dans les villages. À chaque fois, ce sont drapeaux français bricolés, des slogans et des gestes amicaux : la population nous considère comme des libérateurs, même dans ce Sud qui n'a pas connu l'occupation !

L'attente et la préparation

Malgré encore quelques pannes, la progression jusqu'à Bamako se fait sans encombre, mais à « marche forcée ». Cela m'oblige à veiller tout particulièrement au repos de mes pilotes. Dans la capitale malienne, nous sommes logés à la base aérienne qui jouxte l'aéroport civil, accueillis dans la nuit par les éléments du Tchad qui sont arrivés en Transall deux jours avant nous. Il y a là l'état-major tactique du 21e RIMa, avec sa compagnie d'éclairage et d'appui (CEA), et un escadron blindé du 1er régiment étranger de cavalerie, venu avec seulement deux pelotons d'ERC-90. Dans les jours qui suivent, les effectifs vont s'accroître de façon quasi exponentielle : les unités d'alerte « Guépard [8] » arrivent de France, notamment une compagnie du 2e RIMa. En outre, le soutien indispensable à un tel déploiement se déverse sans interruption sur le tarmac de l'aéroport grâce à toute

une cohorte d'avions tactiques de nos alliés anglais, allemands et belges, sans oublier les incontournables Antonov.

Pour mon peloton, comme pour tout l'escadron, il s'agit de se remettre en condition tout en se préparant à notre engagement, dans une ambiance assez étrange, qui voit le calme des troupes aguerries venir masquer la lente montée d'adrénaline. Lessives, approvisionnement en vivres frais, court coup de téléphone en France : chacun s'apprête à vivre une phase plus intense, plus stressante, plus violente. Nous en savons d'ailleurs désormais un peu plus, et si aucune date précise ne filtre, nous savons que nous serons engagés à l'est, sans doute vers Gao. Commence alors une longue attente dans cette incertitude interminable qui aiguise le nerf du soldat. Nous mettons à profit ces moments pour effectuer les derniers réglages ou approvisionnements en munitions, ainsi que des rappels dans tous les domaines, de l'armement au secourisme de combat, en passant par les transmissions. Le *drill*, toujours le *drill*, car je sais qu'au combat, c'est l'acte réflexe qui sauve.

Nous avons également des points de situation quotidiens sur les forces ennemies en présence : principalement des pick-up, en bandes, qui sont disséminés dans toute la zone de contact, entre la frontière mauritanienne et Gao. À ce moment-là, on ne parle pas encore du « refuge » de l'Adrar des Ifoghas. Le capitaine nous informe des concentrations ennemies repérées, des mouvements, réels ou supposés, mais aussi des destructions, par bombardements ou frappes aériennes. Tandis que mes chefs de patrouille perfectionnent leurs équipages, mettent le matériel en ordre de combat jusque dans les moindres détails, je prépare et concentre le peloton sur la perspective du combat. C'est ma première expérience d'une telle échéance : je l'aborde sereinement mais avec détermination. Je sais que mon peloton est prêt : cela fait trois mois que nous nous entraînons. Les fondamentaux sont acquis, le matériel a été contrôlé, j'ai une totale confiance dans mes cadres et mes hussards parachutistes.

La marche sur Tombouctou

Rapidement, le SGTIA [9] du 21e RIMa est envoyé pour relever les forces spéciales sur l'un des verrous du fleuve Niger, à Markala. Quant à nous, « Azur », nous nous préparons à nous déplacer, pour une partie par la route et pour l'autre en avion, jusqu'à Sévaré [10], éphémère ville-frontière pendant un an et dernière cité importante avant Gao. Les rotations aériennes nécessaires à ce transfert s'effectuent de nuit et sans difficulté. Elles permettront de déployer les engins blindés en un temps record pour l'engagement majeur. Pour ma part, avec mon peloton d'éclairage, j'appartiens au convoi « route », aux ordres de l'officier adjoint de l'escadron. « Azur 30 », avec un format hybride mêlant ERC-90, VAB et VBL, la section du 17e RGP, une des sections du 3e RPIMa et notre TC 1, est également du voyage. Se joignent à nous des journalistes « embedded [11] », que nous escortons et transportons dans nos VAB. Ils souhaitent bien entendu être de tous les combats !

Après un peu plus de 200 kilomètres, en cette fin d'après-midi du 22 janvier, un contre-ordre tombe : nous devons faire demi-tour et rejoindre les éléments français de Markala, sur le fleuve Niger. Quels sont les changements en cours ? Quelle sera notre mission dans ce fuseau [12] qui, *a priori*, n'est pas le nôtre ? Nous n'avons pour l'heure aucune réponse. Dans la soirée, nous nous installons très sommairement dans une caserne de l'Armée malienne, et pour le reste, on verra ! Le lendemain, notre arrivée à Diabaly coïncide avec les premières traces de combat visibles. Ici, la ville a été reprise par les armes, et les frappes aériennes ont laissé des carcasses calcinées et d'imposants cratères. Nous nous sentons désormais au cœur de l'opération. Le commandement sur place est assuré par le chef de corps du 21e RIMa ; nous sommes agrégés de fait à son GTIA [13]. Nous bivouaquerons dans un ancien village d'ingénieurs-coopérants français fait de petites villas à l'abandon dans le quasi-désert : la vision est assez surréaliste !

[6] Le nom employé pour le sous-groupement est en fait l'indicatif radio de l'escadron. Il n'est autre que la couleur de l'escadron au sein du 1er RHP.

[7] GAD : groupes armés djihadistes, acronyme permettant de réunir dans un même terme tous les groupes hostiles à la France au Mali.

[8] Le « Guépard » est l'alerte prise par une brigade pendant six mois, capable de mobiliser jusqu'à 5 000 hommes. Il est coupé en plusieurs modules et comprend différents niveaux d'urgence (12 heures, 48 heures ou 72 heures par exemple).

[9] Sous-groupement tactique interarmes : unité mixte commandée par un capitaine qui combine plusieurs capacités (Infanterie, Cavalerie, Génie, Artillerie).

[10] Sévaré est le faubourg oriental de la commune de Mopti, dans le centre du Mali, à 620 kilomètres au nord de Bamako.

[11] « Intégrés ».

[12] Délimitation entre deux zones d'action d'unités amies, en fonction du terrain, des positions ennemies, etc. Ici, c'est le fleuve Niger qui a déterminé les deux grands fuseaux, répartis de part et d'autre, au nord et au sud.

[13] Groupement tactique interarmes (GTIA) : le principe est le même que celui du SGTIA (cf. supra) mais appliqué à une plus grande échelle, autour d'un chef de corps, de son état-major, et de deux SGTIA le plus souvent, avec leurs appuis regroupés pour l'ensemble du GTIA.

▶ Photo-souvenir pour les hussards parachutistes devant l'aéroport de Tombouctou.
© Ecole de cavalerie

◤ Les hussards parachutistes finissent de se regrouper à Sévaré, avant de s'élancer vers le nord du Mali.
© J. Lempin - ECPA-D - 2013ECPA006L024 010

◀ VBL du 1er RHP en patrouille au Mali. Lors de « Serval », les cavaliers français salueront unanimement les qualités de ce petit engin blindé, soulignant en particulier son excellente mobilité, ainsi que sa fiabilité.
© Ecole de cavalerie

▲ ERC-90 de Bercheny-Cavalerie au Mali.
© Ecole de cavalerie.

Désormais, nous savons que nous sommes destinés à mener une action offensive vers le nord-est, sans doute ~~vers~~ en direction de Tombouctou. Reste à savoir sous quelle forme et quelle sera notre place… Après une journée d'incertitude, je reçois ma mission dans la nuit pour le lendemain : escorter une batterie de mortiers de 120 mm, en appui du raid sur Tombouctou qui se prépare. Le reste du demi-escadron est dévolu à la sûreté du deuxième échelon, qui comprend la rame logistique.

Je ressens une réelle déception : j'aurais préféré une mission d'éclairage à la mission d'escorte. Mais pas de temps pour les états d'âme : la mission est la mission ; les hussards parachutistes se concentrent déjà sur leur engagement du lendemain et leur tâche, qui se révélera, *in fine*, passionnante.

Ce ne sont pas moins de 120 véhicules, tout type confondu, blindés ou non, qui se mettent en route à l'aube derrière une petite unité de Maliens. Rapidement, le convoi est ralenti par les difficultés liées à la piste. Ensablements, casses dues à l'usure prématurée et aux conditions de progression de plus en plus exigeantes dans un paysage toujours plus aride ; tout contribue à nous retarder. L'écart se creuse entre les deux échelons de la colonne, composés de véhicules très différents. Si en premier échelon la progression continue grâce à des véhicules tactiques tout-terrain ; en deuxième échelon, les TC 2 sont considérablement freinés par leurs camions logistiques qui peinent dans le sable de la piste.

Après deux jours d'une progression harassante, lors de laquelle les risques d'attaques ennemies ou de piégeages improvisés des axes sont bien réels, les deux échelons sont, de fait, séparés. Le vendredi 25 au soir, je reçois l'ordre de cesser mon escorte pour sécuriser la position d'une citerne de carburant ensablée et entièrement isolée.

Dès lors, distancé par les éléments de tête et rejoint par une rame logistique éreintée, mon PEI recevra une nouvelle mission, celle d'éclairer en tête la progression du deuxième échelon. Nous n'avons alors plus le contact, ni visuel ni radio, avec la tête de notre GTIA, qui poursuit son avancée. Mes hussards parachutistes sont exténués, mais ils gardent le sourire, ils tiennent le coup : « *Rien n'est trop dur pour des gars de notre âge* », dit notre chant régimentaire !

Les kilomètres se succèdent, entrecoupés de bivouacs tactiques où nous nous sentons vulnérables. Les équipages sont épuisés, il faut veiller à la fois à la garde et au repos, notamment des pilotes. Soixante-dix véhicules, dont une quarantaine de transporteurs lourds, escortés par les pelotons et les sections d'« Azur » : nous avons bien conscience des risques de se faire attaquer par ces pick-up dont on nous a expliqué l'agilité, la grande endurance et la discrétion…

Je profite de la progression qui se poursuit au ralenti à cause de… la pluie pour envoyer mes patrouilles largement en tête et récolter de plus en plus de renseignements auprès de la population. Tous ces renseignements convergent : ici, c'est un campement d'hommes en armes, à quelques kilomètres de notre axe de pro-

▼ ERC-90 et VAB du 1er Hussards.
© Ecole de cavalerie

▶ Les paysages maliens sont à couper le souffle. La beauté des lieux ne doit cependant pas faire oublier que l'ennemi est bel et bien présent, et aux aguets, notamment à travers la menace des IED !
© Ecole de Cavalerie

gression ; là, c'est une position, dans les collines toutes proches, d'où ils nous observent. Ces informations nous sont très utiles pour adapter notre dispositif et dissuader les attaques. Parfois, j'enrage ! Je voudrais ratisser la zone ! Mais là n'est pas ma mission. J'éclaire en tête du convoi, sans engager le combat.
Je me console tout de même en ayant l'occasion de livrer toutes mes informations précieuses à un officier de l'ALAT en arrivant à Goundam, dernier village avant Tombouctou, dans lequel a pris pied le groupement aéromobile (GAM).
Le matin du 29 janvier, nous sommes enfin à Tombouctou. La ville est prise en tenaille depuis la veille au soir grâce à l'opération aéroportée et le saut des légionnaires du 2e régiment étranger de parachutistes. Tombouctou a été investie depuis quatre heures sans coup férir.
Nouveau cantonnement, dans l'aéroport, et nouvelle phase de remise en condition pendant quelques jours, seulement interrompue par une visite présidentielle et sa cohorte de journalistes. Déjà, je reçois une nouvelle mission très différente : effectuer le contrôle de la zone Est de la ville, soit un secteur d'environ 20 km². C'est passionnant pour le peloton. Les contacts avec la population se multiplient, et nous sommes sur les traces des djihadistes. Ils sont partis en catastrophe, et nous découvrons leurs caches d'armes et les documents qu'ils ont laissés derrière eux. Encore une fois, notre mission de collecte de renseignements est déterminante pour la suite des opérations. Mes patrouilles sillonnent la ville et rapportent de précieuses informations.
Mais déjà, l'heure d'un nouveau départ a sonné !
Nous allons à Gao, où est basé le quartier général de « Serval ». Nous reprenons la piste, après avoir traversé le Niger sur des bacs. L'ennemi est toujours insaisissable ; il nous échappe !

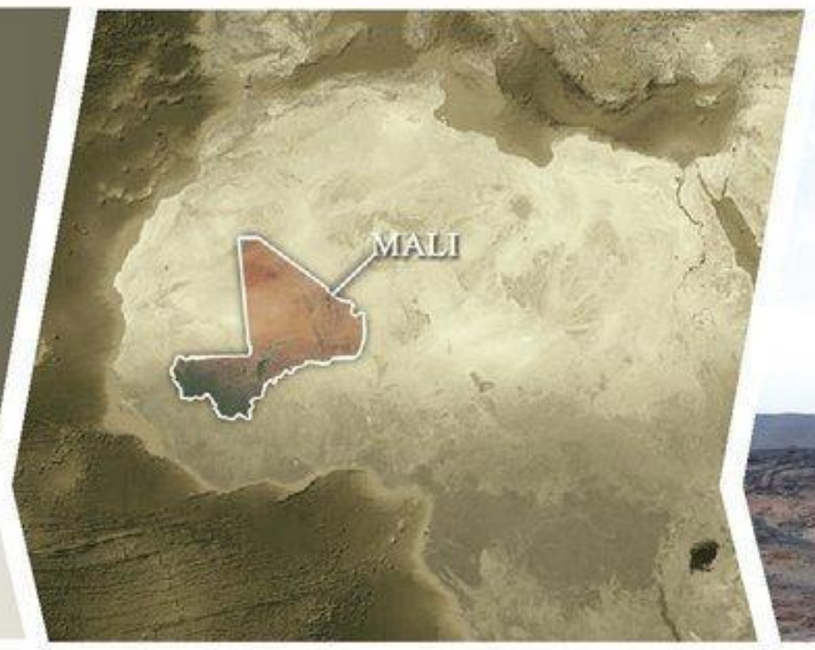
Gao, en autonomie

À Gao, ville marquée par les combats, nous pensons retrouver le reste d'« Azur » et notre capitaine, commandant d'unité, dont nous n'avons plus de nouvelles depuis près de trois semaines. À notre arrivée, le 9 février, nous apprenons que l'escadron vient de partir pour Ménaka, 300 km à l'est !
Nous cantonnerons à l'aéroport, et plus exactement dans des bâtiments partiellement détruits de l'ex-base aérienne malienne. Nous repassons alors avec plaisir sous un commandement parachutiste, puisque nous retrouvons le PC léger du 3e RPIMa, qui était arrivé avec nous de « Licorne ». Dès lors, toutes les missions du peloton tournent autour de la protection de l'aéroport.
Nos premiers jours sur place sont particulièrement tendus : un check-point est visé par un attentat suicide ; le commissariat de la ville est attaqué ; la QRF [14] française est prise en embuscade ; bref, Gao n'est pas entièrement sous contrôle, ce qui se confirmera dans le mois suivant.
Rapidement, je me vois confier un check-point sur l'axe Niamey–Gao, qui borde l'aéroport à l'est. Ou plutôt, une zone plate comme la main, traversée par une route rectiligne : c'est là que je relève une section de Nigériens, « mentorés » par des Français. Afin de renforcer ce point de contrôle plus que sommaire, je décide de récupérer pneus, parpaings et barbelés dans l'aéroport ; voilà un beau check-point de fortune, valorisé par mes armes de bord, et qui sera transformé en véritable fortification par le génie quelques jours plus tard ! Cette mission en autonomie me permet aussi de surveiller une zone gigantesque grâce à nos puissants moyens optiques. Nous décelons tous les mouvements suspects à plusieurs kilomètres. La population qui transite par cet axe, principalement des marchands, est très coopérative, malgré les longues heures d'attente. En effet, les fouilles prennent du temps ! Mais je crois que les autochtones préfèrent nos fouilles au rançonnage local, dont ils sont souvent les victimes.
Enfin, nous sommes relevés par des Maliens. Nous apprenons ensuite que nous sommes désengagés. L'escadron se retrouve au complet et entame son retrait, toujours par la route, tandis que la manœuvre française se poursuit vers le nord, dans l'Adrar des Ifoghas.
Nous serons de nouveau à Abidjan le 24 février 2013, après plus de 6 000 kilomètres parcourus, et dans quelles conditions ! Les hussards parachutistes sont exténués. Mais ils sont fiers d'avoir été à la pointe de l'engagement de la France sur cette opération « Serval ». Ils sont fiers d'avoir participé aux premières heures d'une épopée exigeante, d'avoir pris part à la reconquête éclair du Nord-Mali. Surtout, ils ont été fidèles à la devise de l'escadron : « Sans Répit » ! ■

[14] QRF : *Quick Response Force* ou force de réaction rapide. Unité d'alerte au camp chargée de porter assistance à une unité amie en difficulté.

DU 1er RIMa AU « GROUPE NOMADE 31 »

Février 2013 : raids blindés au Mali



Par le lieutenant-colonel Girard
Chef du BOI [1] du 1er RIMa et commandant le SGTIA 31 durant « Serval »

NOUS ROULONS À VIVE ALLURE VERS LE NORD. NOUS FONÇONS PLUTÔT. SUR NOTRE GAUCHE, LE FLEUVE NIGER ÉTIRE SES LARGES MÉANDRES AUX COULEURS VIVES, QUI TANTÔT NOUS SEMBLENT À PORTÉE DE MAIN, TANTÔT DISPARAISSENT. NOUS FILONS VERS CE QUI CONSTITUE, PENSONS-NOUS, NOTRE OBJECTIF PRINCIPAL : LA VILLE DE GAO, AU MALI. NOUS SOMMES ENCORE AU NIGER, MAIS PLUS POUR TRÈS LONGTEMPS...

Bientôt, ce qui tient lieu de frontière entre le Niger et le Mali, une barrière imaginaire sur une route qui ne s'interrompt pas, va être franchi. Après de longues journées d'intense et épuisante préparation, nous sommes grisés par cette reprise du mouvement et surpris par le souffle d'air chaud que la vitesse imprime sur nos visages déjà poussiéreux.

Quelques jours plus tôt, dans les rigueurs de l'hiver au 1er RIMa, à Angoulême, au milieu de la neige et du verglas, nous étions « tendus » vers cette projection. Nous y consacrions nos journées et parfois même nos nuits, sans savoir si nous allions vraiment partir et quand. Envoyer un peu plus de 250 hommes à l'étranger, par avion, avec armes et bagages, n'a rien d'exceptionnel ; mais quand il s'agit d'y ajouter presque 70 véhicules, en grande majorité blindés, provenant de toute la France dans un improbable ordonnancement, cela commence à relever de la gageure !

En l'écrivant, j'en viens presque à me demander si je n'ai pas rêvé. Et pourtant, le ballet des Antonov sur l'aéroport de Niamey en cinq jours et autant de nuits fut bien réel. Atterrissant sans crier gare, dans un vacarme assourdissant, ils délivraient véhicules et containers. S'ensuivait alors une course contre la montre pour inventorier le matériel ou les munitions reçus, équiper les hommes et les véhicules, avant d'effectuer un décompte précis de ce qui nous manquait encore. Car à chaque avion, la pression de Paris se faisait plus importante...

[1] BOI pour Bureau Opérations Instruction. Le chef du BOI est l'un des grands adjoints d'un chef de corps en charge de l'organisation, de la préparation opérationnelle du régiment en métropole et de la conduite des opérations du régiment en opération.

[2] Le Harfang, anciennement MALE pour « Moyenne Altitude Longue Endurance », est un système de drone équipant l'Armée de l'air française.

Niamey - Gao

Puis enfin le départ, un peu sans crier gare, au petit matin ! Un rassemblement de nuit pour une courte mais vibrante allocution, et nous voilà sur la route. Un nom nous a officiellement été attribué, nous sommes désormais le « sous-groupement tactique interarmes 31 », le SGTIA 31. Mais pour nous, ce sera le « groupe nomade 31 » ; un surnom affectueux imaginé par un solide sous-officier de la Coloniale, après plusieurs centaines de kilomètres de raid.

La priorité que j'ai assignée à notre colonne blindée est de franchir avant la tombée de la nuit un pont endommagé sur un affluent du fleuve Niger, le pont de Tassiga. C'est l'effet majeur qui a été retenu dans l'ordre que nous nous sommes écrit après une rapide – mais approfondie – phase de réflexion tactique. Grâce à l'aide précieuse du détachement de drones Harfang [2] qui nous a accueillis à Niamey, nous avons soigneusement étudié notre itinéraire sur des photos aériennes.

◤ Déplacement d'une colonne blindée du 1er RIMa dans les sables maliens. Au premier plan, un VBL PC suivi par un VAB PC appartenant à un régiment d'infanterie.
© O. Debes - SIRPA Terre - 2013TMTZ01 0040 81 007.

▶ Bivouac avec les VBL et les AMX-10RCR d'un peloton du 1er RIMa attendant de prendre part à l'action au Mali.
© Ecole de cavalerie

▲ Cavaliers du 1er RIMa participant à une mission de sécurisation dans une localité malienne. On notera l'accueil chaleureux des populations ! © O. Debes - SIRPA Terre

Ce pont est un obstacle potentiel dans cette zone de non droit abandonnée depuis des mois par l'Armée malienne. Un gué à proximité semble praticable, signalé par des traces de véhicules. Une manœuvre est élaborée pour sécuriser notre passage : les deux canons Caesar du 11e régiment d'artillerie de marine se mettront en appui quelques kilomètres au sud, avant qu'un peloton blindé du 3e escadron du 1er RIMa permette à la section du 6e régiment du génie de reconnaître le pont en toute sécurité. C'est le plan tout du moins. Et comme souvent – toujours ? –, il ne résiste pas longtemps aux événements !

Les délais explosent. La traversée de Niamey au petit jour a été lente. Et surtout, les problèmes mécaniques ont commencé à se multiplier dès la sortie des faubourgs sans fin de la capitale nigérienne. Il est vrai que nos blindés sont passés sans transition de températures négatives à la fournaise sahélienne. Mais ce n'est pas le pire. Certains engins n'ont pas roulé plus de quelques kilomètres depuis plusieurs semaines, parfois depuis plusieurs mois pour ceux qui sortent des ateliers. D'autres nous ont été livrés de toute la France avec la mention théorique « bon pour rouler » qu'il nous a bien fallu croire sur parole. Les mécaniciens sont sur la brèche, virevoltant d'un engin à un autre, avec une rare ingéniosité pour réparer ce qui ne se répare pas d'ordinaire dans le manuel. Ils puisent dans une petite mais précieuse réserve de pièces qui n'aurait jamais dû quitter la métropole, mais sans laquelle la colonne, elle, n'aurait jamais quitté Niamey. Quelques miracles mécaniques plus tard, et la traction des derniers blindés récalcitrants par nos moyens de dépannage, l'action est relancée ! Le pont et le gué sont reconnus dans la foulée. Le premier a bien été détruit à l'explosif. Il est coupé net, et le filetage désordonné du béton nous empêche de réaliser un franchissement de fortune. Le second nous permet malgré tout de traverser, vite et mal, entre chien et loup.

◥ « Serval », comme si vous y étiez ! © Ecole de cavalerie

▶ VBL et AMX-10RCR sur le terrain si particulier du nord Mali. © Ecole de cavalerie

L'ensemble de la colonne blindée est maintenant du bon côté, mais inextricablement mêlée dans la nuit noire. Je m'essaie à quelques tentatives infructueuses pour démêler l'écheveau et remettre bon ordre dans la colonne. Nous atteignons ici les limites d'une unité composée d'éléments disparates regroupés pour l'occasion et qui ne se sont pas forcément entraînés ensemble ! Je décide alors de changer de posture : chaque unité, quand elle est appelée, allume ses phares, dépasse la colonne et va se regrouper quelques kilomètres plus au nord, sur l'axe. C'est certes visible, mais c'est simple et surtout très efficace !

Au même moment, des tirs d'armes automatiques se font entendre au loin. Dans la nuit, les perceptions sont brouillées, et il est plus difficile de se repérer. Heureusement, quelques éclats de rafales décelés de l'autre côté du fleuve permettent de les estimer lointains. Un coup d'œil à nos cartes numérisées, et nous pouvons alors constater que la zone des tirs est éloignée, au-delà du fleuve, sans danger ni implication pour nous. J'envoie dans la foulée mon adjoint avec un peloton blindé se porter en avant de la colonne, avec pour mission d'atteindre Gao le plus vite possible et d'y préparer notre arrivée en liaison avec les troupes françaises récemment parvenues sur place. Nous reprenons la route en bon ordre.

Nous roulons avec les phares allumés. Après le cahin-caha des pannes et le tohu-bohu du franchissement, j'estime que nous avons assez perdu de temps alors que ma mission est toujours de rallier Gao au plus vite. De surcroît, je fais le pari qu'une colonne blindée française clairement identifiée et progressant de nuit à vive allure suscitera plus de crainte que d'envie dans une zone livrée à elle-même depuis des mois. Et de fait, la fin de ce raid se déroule sans problème majeur. Tout au plus faut-il

s'arrêter dix minutes pour intervertir les conducteurs, après que mon radio me signale que le VAB derrière nous commence à zigzaguer dangereusement sur la route. Vers 3h00, nous atteignons enfin la ville. Nous rejoignons directement l'aéroport, en évitant les trous sur la route et en comptant les carcasses laissées sur les bas-côtés, autant de traces des récents bombardements aériens sur l'ennemi.

Gao - Tessalit

Nous sommes à Gao depuis trois jours. Une éternité. Entre le plan de défense, la destruction de munitions sauvages et la remise en condition de nos engins, les activités ne manquent pas. Mais voici que nous recevons soudain l'ordre de nous préparer à partir. Cela pourrait être le lendemain ; c'est du moins ce qui m'est annoncé au point de situation du soir par l'état-major réduit de la 11e brigade parachutiste qui sert d'élément de commandement avancé à la brigade « Serval ». Ce départ se fera à une condition : nous serons en appui, et en appui seulement, derrière le bataillon nigérien arrivé entre-temps. Je quitte cette réunion un peu dubitatif. S'il faut vraiment mettre ce bataillon en tête, je pense que cela nécessitera certains délais, en tout cas plus longs que la veille au soir pour le lendemain matin… Je n'ai pas fait quelques mètres que déjà je suis rappelé : le départ est prévu dans la nuit, direction Tessalit, au nord, et sans bataillon nigérien ! Je dois revenir dans deux heures pour préparer les ordres. S'ensuit une réunion « collaborative », inédite mais constructive, qui voit chaque spécialiste parler dans son domaine, et chaque point sujet à débat être ensuite tranché. Il est question de m'imposer un itinéraire par la transsaharienne, précisément là où je ne souhaite pas passer. C'est « LA » piste du nord. Jusqu'alors, nous avions progressé dans une zone que l'ennemi avait conquise. À partir de maintenant, nous allons entrer sur son propre territoire, autant ne pas lui faciliter la tâche. Une alternative existe : emprunter la vallée de Tilemsi, bien à l'ouest de l'Adrar des Ifoghas. Le colonel major Dacko, commandant le détachement malien récemment revenu à Gao, me l'a vivement conseillé alors que je suis allé le voir dans l'après-midi pour étudier les différentes zones d'action possibles au nord. Je réussis à obtenir que l'ordre d'opération prévoie les deux itinéraires. Nous travaillons ensuite une partie de la nuit à formaliser notre mission pour que chaque élément qui compose la colonne sache ce qu'il a à faire, comment le faire et dans quel ordre le faire. La mission elle-même est simple : il faut s'emparer de la piste d'aviation de Tessalit dans deux jours, en appui d'une action aéroportée. À 2h00, l'ordre de la brigade nous parvient signé. À 4h00, nous récupérons les guides touaregs demandés dans la soirée au colonel major Dacko. À 6h00, nous nous apprêtons à partir, mais le départ est décalé à 9h00, car il nous faut attendre l'arrivée à Gao d'un aéronef capable de conduire une évacuation sanitaire.

À 9h00, enfin, nous partons… mais dès la ville laissée derrière nous, l'ordre tombe : il faut attendre un preneur d'images. Deux heures passent en rase savane. À 11h00, la colonne repart, groggy par l'attente.

Les ennuis mécaniques sont plus rares, mais les occasions de ralentir ne manquent pas, entre les crevaisons et les enlisements. Il suffit de vouloir éviter une dune de sable pour que le conducteur d'un camion-citerne bien rempli, se croyant plus malin ou tout simplement étourdi, s'y pose en attendant d'en être extrait. Nous avançons dans une immense plaine sans fin. Elle est par endroits sablonneuse. Mais plus souvent, c'est une terre brûlée par le soleil que nous traversons. Des troupeaux de dromadaires surgissent de nulle part, sans pasteur, et s'écartent ensuite de notre route pour disparaître comme ils sont arrivés. Avec les retards successifs, la nuit tombe vite. Nous nous arrêtons avec un dispositif concentrique qui pourrait ressembler à celui des caravanes du *Far-West*, peu après la bourgade isolée d'Almoustarat. Un duo d'hélicoptères vient nous rejoindre. Ils s'arrêtent un moment parmi nous et font leur plein à notre citerne. Au milieu de rien, un bon camarade descend de l'appareil pour des retrouvailles improbables. Puis ils redécollent, survolent les environs et ne décèlent rien de suspect. C'est de bon augure pour cette courte nuit. Et c'est humainement rassurant de constater que nous ne sommes pas complètement seuls.

Le briefing avant départ a lieu sur un capot de véhicule, une tasse de mauvais café à la main. La colonne s'ébroue et reprend sa route. Nous dépassons Anéfis, puis la vallée de Tilemsi apparaît. Le sable est maintenant omniprésent. Nous roulons à vive allure, sans voir autre chose que les halos de poussière devant nous qui s'égrènent jusqu'à l'horizon. Les distances s'allongent alors que la vitesse augmente. La colonne des 70 véhicules s'étend bientôt sur 15 à 20 kilomètres. Des heures brûlantes passent. Puis, sur les conseils de notre guide touareg, il faut à nouveau emprunter une portion de transsaharienne. C'est le seul point de passage pour traverser une immense zone sablonneuse infranchissable. Nous bifurquons vers l'est. Après les grands espaces, nous affrontons la « tôle ondulée ». Les engins, comme leurs occupants, subissent alors les secousses d'une piste durcie. C'est interminable.

▲ Couché de soleil derrière un VBL du 1er RIMa en sécurisation de zone dans le désert malien.
© O. Debes - SIRPA Terre 2013TMTZ01 004 077 020

◢ Un PVP (Petit Véhicule Protégé) et un VAB dans le désert. On distingue à droite un guide malien utilisé en appui de la progression.
© Ecole de cavalerie

Des Rafale prennent bientôt contact avec nous. Ils reconnaissent à notre profit les environs, sans déceler de présence ennemie. Tant mieux. Car nous serions bien en peine de réagir, canalisés que nous sommes sur cette maudite piste !
Et voici qu'un nouveau paysage s'offre à nous, avec des pierres noires à perte de vue et une piste caillouteuse. Nous avons pris du retard sur les prévisions. L'heure est pourtant à la pause : il faut faire les pleins, une manœuvre en soi. Nous mettons à profit ce délai pour préparer le denier bond, l'abord de Tessalit. Il fait nuit maintenant, et le capitaine commandant l'escadron blindé nous a rejoints. Nous étudions alors, toujours à base de photos aériennes, la piste de Tessalit et la caserne attenante, ainsi que leurs accès. Nous pensons un moment que notre mission est décalée d'une journée, car nous recevons un message annonçant le report de 24 heures de l'opération aéroportée que nous sommes censés appuyer. Le doute s'installe sur la conduite à tenir, d'autant que nous avons du mal à établir une liaison avec Gao. Je prends alors la décision de repartir, me rattachant à l'esprit de la mission qui m'a été clairement donné au départ : « au plus vite » !
Nous repartons et quittons très vite la transsaharienne pour rejoindre, une fois encore, la vallée de Tilemsi. Nous progressons lentement, phares allumés, les uns derrière les autres, pour ne pas perdre de temps, et surtout pour ne pas se perdre tout court dans cette nuit d'encre. Après des heures de conduite quasi-hypnotique, la colonne s'est scindée en deux. Nous continuons à rouler, en nous efforçant de ne pas perdre les véhicules devant nous. Les lumières plus loin, masquées par la poussière et la nuit, se dérobent à notre regard. Pas de pause. Soudain ! vers 3h00, une fusée éclairante est tirée face à nous. La colonne se ressaisit en un instant. En tête, un peloton d'éclairage de circonstance, composé de VBL, réagit sans attendre ; des véhicules se dérobent alors qu'il se porte au-devant du tir. Des sonnettes ennemies, sans aucun doute. Dans la nuit, impossible et déraisonnable d'entamer une quelconque poursuite. Nous repartons.

▼ AMX-10RCR du 1er Rima abordant le territoire de l'Azawad.
© Ecole de Cavalerie

Un peu avant 6h00, alors que la nuit se retire, la première colonne s'arrête quelques minutes pour se regrouper ; un prétexte pour boire rapidement un café. Le soleil se lève sur un horizon nu. Il fait froid. Nous sommes tous emmitouflés et apprécions tant la courte pause que le café brûlant. Mais il faut y aller. La première colonne repart, alors que la deuxième, qui n'a pas encore complètement rallié, est laissée sur place pour pouvoir approvisionner en carburant des hélicoptères dans la journée. Nous sommes vraiment loin de tout, même pour les hélicoptères.
C'est alors une course effrénée dans une nouvelle plaine sablonneuse. Les équipages accélèrent, enivrés par l'air frais et libérés de la fatigue comme de la lenteur de la nuit. Les AMX-10RC sont devant, et le reste de la colonne a du mal à les suivre. Cette course effrénée est comme une libération. Je ne pensais pas que les blindés pouvaient rouler à aussi vive allure. Le temps est comme suspendu. Repus de vitesse, une rivière de pierres finit par nous ralentir. Nous sommes à nouveau canalisés dans un paysage lunaire, sur une piste plus étroite que jamais. Les pierres sont particulièrement acérées, et la crainte de voir un pneu éclater est permanente. La chance nous sourit, et c'est épuisés, mais sans dommage, que nous nous extirpons de cette nouvelle difficulté. Nous sommes maintenant à 30 km au nord de Tessalit. Comme prévu, nous avons dépassé notre objectif et allons l'aborder directement en évitant la ville plus au sud. Un nouveau binôme d'hélicoptères nous survole longuement. Le Tigre et le Puma longent la colonne au plus près. Nous pouvons presque les toucher. Puis ils disparaissent. L'escadron blindé regroupe ses moyens en tête. Le capitaine donne ses derniers ordres en radio, alors que Tessalit est en vue. Les chars investissent promptement la piste d'aviation puis la caserne. La piste est obstruée et la caserne en partie détruite, vestiges de combats et de bombardements antérieurs.
L'ennemi n'est pas présent. Peu importe, nous sommes là, mission accomplie, après un dernier effort continu de 29 heures et 570 km au milieu de nulle part ! La fatigue et la poussière recouvrent les visages, mais ce n'est pas l'essentiel. On n'y voit que des sourires. ■

Regards croisés sur « Serval »

Les lieutenants Stéphane et Arnaud, du 1er régiment d'infanterie de marine d'Angoulême, ont été déployés durant l'opération « Serval », au Mali, le premier en tant que chefs de peloton blindé sur AMX-10RCR (3e escadron), le second en tant que chef de peloton de reconnaissance et d'intervention antichar sur VBL (4e escadron). Au travers de cet entretien, ils nous font découvrir les dessous de cette opération ; ils nous montrent également qu'au sein d'un même régiment, les expériences ont été diverses.

Q1 : Comment avez-vous appris que vous partiez au Mali ?

LTN Stéphane : Mon escadron préparait une campagne de tirs à Canjuers lorsque la crise malienne a éclaté, avec, notamment, de violents accrochages entre les forces spéciales et les groupes terroristes. Les rumeurs allaient bon train quant aux unités pressenties pour être déployées. Certaines annonçaient un départ imminent du 3e escadron ; d'autres pronostiquaient une opération à moyens limités qui laissait peu de place à nos chars AMX-10RCR. En tant que chef de peloton, ce fut une période relativement délicate à gérer. Je devais motiver et préparer mes hommes pour la campagne de tirs, tout en les tenant prêts à partir sur court préavis. Finalement, nous sommes partis pour Canjuers, renonçant à la chaleur africaine pour la neige du Haut-Var. Juste avant les premiers tirs, le capitaine nous rassembla pour mettre un terme aux rumeurs, nous expliquant que les tirs de niveau peloton étaient un rendez-vous national de la plus haute importance et qu'il fallait faire une croix sur le Mali.

Le lendemain, 18 janvier 2013, nous venions de tirer une série d'obus lorsque la séquence fut interrompue par le capitaine. L'escadron fut rassemblé en toute hâte. Les « Crocos[1] » devaient finalement se préparer à un déploiement dans les plus brefs délais sur le théâtre malien. Nous avons roulé toute la nuit pour arriver à Angoulême au petit matin. Les jours suivants furent consacrés au colisage du matériel et à l'embarquement des véhicules sur voie ferrée. Le 25 janvier, nous débarquions à Niamey, la capitale du Niger.

▼ L'un des lieutenants ayant accepté de répondre à nos questions.
© 1er RIMa

LTN Arnaud : Pour ma part, la situation était quelque peu différente, sachant que mon escadron était d'alerte depuis le mois de septembre dans le cadre du dispositif « Guépard ». Ainsi, nous avions préparé cette mission, que les unités prennent à tour de rôle et qui nous désignait comme premier rideau blindé projetable à très court préavis en cas de crise : à la fois administrativement, avec l'actualisation permanente des dossiers de projection des soldats, mais aussi matériellement, dans une certaine mesure, avec la désignation des matériels (véhicules, armement, optique, transmissions) qui nous étaient affectés, venant d'un parc spécifique. Nous suivions donc l'actualité de près, au quotidien, tout en ayant cette éphéméride en tête : « le Guépard ne part pas » !

En effet, tout l'escadron devait être en mesure de rejoindre le quartier en moins de six heures. Le 13 janvier 2013, nous étions partis en quartier libre, et j'avais rejoint Paris afin de fêter en famille un anniversaire. Le lendemain, à 11h30, mon capitaine m'appela afin de m'informer que l'alerte était déclenchée et que tout le monde devait revenir sur Angoulême.

Arrivés à 15h00, nous avons immédiatement commencé les perceptions des véhicules, et ce pendant deux jours. Puis nous avons procédé à l'embarquement des engins sur un train militaire afin de rejoindre Miramas, la zone de déploiement et d'attente en vue de rallier le Mali, soit par air, soit par bateau.

Q2 : Comment s'est déroulée votre arrivée sur le territoire ?

LTN Stéphane : Nous avons débuté notre mouvement en direction de la ville de Gao le 1er février. L'accueil dans les villes et villages maliens traversés était incroyable. De chaque côté de la route s'amassaient des dizaines d'enfants agitant des petits drapeaux français et criant « vive la France » et « vive le Mali uni ». Ces phrases étaient également inscrites

sur les murs, avec des hommages au chef de bataillon Damien Boiteux [2]. Arrivés à Gao, j'installais mon peloton dans la zone aéroportuaire dont les forces spéciales s'étaient emparées et que nous devions sécuriser. La zone portait les stigmates de violents combats et des frappes aériennes déclenchées quelques jours plus tôt. Plusieurs bâtiments étaient éventrés, et de nombreuses épaves d'engins et d'hélicoptères jonchaient les abords de la piste d'atterrissage.
Le 6 février, le 3e escadron se mit en branle. Tout était paré ; les dispositions de combat étaient prises. Nous avons effectué un raid blindé plein nord, en direction de l'aérodrome de Tessalit, ville située dans l'Adrar des Ifoghas, massif de montagnes arides aux confins de l'Algérie et du Mali. Le raid blindé sur Tessalit s'acheva le 8 février lorsque nous nous sommes emparés du terrain d'aviation et d'une ancienne caserne de l'Armée malienne. Les groupes terroristes avaient déjà quitté les lieux. Nous avons investi les bâtiments en vue de nous y installer. Ce fut notre camp de base pour les semaines à venir. Tout avait été pillé par les terroristes. Les câbles électriques avaient été arrachés, les conduites d'eau brisées et les archives éparpillées aux quatre vents.

LTN Arnaud : Notre déploiement a pris plus de temps que prévu du fait de l'importance des forces projetées. Nous avons donc passé dix jours à Miramas, qui ont été très longs en raison de la plus grande incertitude quant à notre départ. Nous n'avions aucune idée du moyen de locomotion : serait-ce tout le monde en bateau, ou bien alors uniquement les véhicules par voie maritime et les hommes en avion ?
Cela a été dur de maintenir la motivation des Marsouins [3], et c'est la raison pour laquelle des instructions et des révisions étaient organisées afin de conserver toute notre capacité opérationnelle, ce malgré l'attente. Enfin, les véhicules ont été embarqués, puis nous sommes rentrés deux jours sur Angoulême, avant de prendre l'avion pour Bamako.
Arrivé au Mali, l'escadron a été divisé en deux : le capitaine, les chefs de peloton ainsi qu'une dizaine de soldats par peloton sommes restés à Bamako, tandis que les autres ont rejoint Dakar afin de faire route vers la capitale malienne avec les véhicules qui avaient été débarqués au Sénégal. Cette semaine nous permit de préparer notre relève sur Tombouctou, que ce soit par l'achat de groupes électrogènes, par la préparation de grilles de métal afin de transporter nos sacs sur les véhicules – la place étant minime avec les rations, l'eau et les munitions – et de se procurer de la cartographie. Après trois jours de route, nous avons rallié Tombouctou et procédé à la relève des unités présentes. Notre mission : protéger l'aéroport, contribuer aux côtés des forces maliennes à la sécurité de la ville et réaliser des patrouilles profondes dans notre zone d'action afin de « chercher, localiser et détruire les éléments terroristes », selon l'ordre du général Barrera, commandant la brigade « Serval ».
Comme Stéphane, l'accueil des populations nous a tous marqués : nous étions véritablement perçus comme les « sauveurs ». Durant notre progression, les villages traversés nous acclamaient en scandant « Mali, Mali » et « On est ensemble ».
Je garde particulièrement en mémoire la vision de pick-up armés appartenant à des terroristes et détruits par des frappes aériennes le long de la route ; je me suis alors dit : « C'est parti. » Je me rappelle que dans le véhicule, un grand silence s'est fait : la guerre s'imposait à nous, concrètement.

[1] Surnom donné aux personnels du 3e escadron du 1er RIMa, tiré de l'insigne de l'escadron représentant un crocodile.

[2] Le 11 janvier 2013, lors de la première phase de l'opération « Serval » consistant, en appui des forces armées maliennes, à stopper l'avancée des groupes djihadistes vers le sud du Mali, le chef de bataillon Damien Boiteux, du 4e régiment d'hélicoptères des forces spéciales, a été mortellement blessé alors qu'il était aux commandes de son hélicoptère Gazelle.

[3] Surnom donné aux soldats des troupes de marine.

Q3: QUELLES ÉTAIENT VOS CONDITIONS DE VIE LÀ-BAS ?

LTN Stéphane : Les conditions de vie étaient pour le moins rustiques, mais relativement conformes à une ouverture de théâtre et aux divers stages d'aguerrissement auxquels nous participons régulièrement. Le vécu africain des plus anciens d'entre nous, rompus aux manœuvres djiboutiennes ou gabonaises, qui fait la force des troupes de marine françaises, eut également un rôle important à jouer.

◀ Les Marsouins du 1er RIMa devant le hall de l'aéroport de Tombouctou.
© 1er RIMa

Les douches étaient prises avec des bouteilles d'eau percées. Un litre par homme suffit pour se mouiller, se savonner et se rincer. L'eau était gardée fraîche en plaçant le récipient dans une chaussette régulièrement humidifiée et pendue dans un lieu exposé aux courants d'air. Des matelas étaient confectionnés avec les cartons des rations. Plus le temps passait et plus le couchage était épais et confortable. L'arrivée des colis envoyés par les familles relevait du petit événement et faisait l'objet de bons moments de cohésion au sein du peloton. Chaque carton ouvert par l'un de mes Marsouins était volontairement partagé. Les confiseries, tranches de saucisson et autres briquettes de jus de fruit circulaient allègrement parmi les hommes. En général, la durée de vie d'un colis n'excédait pas les vingt-quatre heures !

Je pense que cette mission nous a beaucoup appris sur nous-mêmes, nos réactions, nos limites dans des conditions extrêmes inhabituelles.

▼ L'heure de l'action ne tardera plus pour ce peloton du 1er RIMa ! Tous les témoignages des soldats se rejoignent sur deux points : la rusticité des bivouacs et des conditions de vie, ainsi que sur l'impérieuse nécessité d'avoir une bonne préparation physique pour pouvoir s'adapter aux circonstances. Quant au « système D », il contribuera grandement à améliorer le confort des troupes !
© Ecole de cavalerie

LTN Arnaud : Toutes les forces déployées ont eu sensiblement les mêmes conditions de vie. Je rejoins Stéphane concernant l'apport inestimable de nombreux cadres et Marsouins ayant une forte expérience des théâtres africains. Je souligne également la « nécessaire débrouillardise »

◀ AMX-10RCR en progression dans une zone semi-aride. Les capteurs de l'engin et les compétences des équipages en font un matériel précieux pour le contrôle de zone.
© J.Faro - Armée de Terre / EMA - 2013TREN006 032 025

▶ Les relations entre les Maliens et les Français sont empruntes d'une certaine reconnaissance de la part des premiers pour les seconds. Partout dans le sud du Mali, l'accueil sera chaleureux et amical. Dans d'autres zones, les Marsouins devront s'adapter et composer avec les spécificités ethniques.
© Ecole de cavalerie

◢ Un Marsouin du 1er RIMa tenant un petit Malien dans ses bras, sur les rives du Niger.
© O. Debes - SIRPA Terre 2013TMTZ01 004 94 002

de nos soldats, qui ont participé activement à l'amélioration de la qualité de vie sommaire. Par exemple, j'avais l'un de mes Marsouins qui avait un CAP de plomberie et qui a pu récupérer de quoi monter une douche sur un robinet, en créant un système de pression interne ! Cela a fait la joie du peloton… surtout après les journées harassantes de patrouille ou de retour d'opération.
Effectivement, nous recevions au bon gré des avions ou des ravitaillements terrestres certains des colis envoyés par nos familles, qui étaient largement partagés le soir et faisaient claquer de plaisir les papilles habituées aux rations ! De plus, nous arrivions à nous procurer des fruits auprès des populations, ce qui apportait à nos organismes des vitamines des plus appréciées.

Q4 : QUELS RAPPORTS AVEZ-VOUS EUS AVEC LES POPULATIONS LOCALES ?

LTN Stéphane : Nous avons rapidement senti une différence entre le Mali noir, qui s'étend grossièrement jusqu'à la ville d'Anéfis, à environ 200 kilomètres au nord du fleuve Niger, et le Mali touareg, dans la partie subsaharienne du pays. Comme évoqué précédemment, nous fûmes accueillis en libérateurs par les Maliens. Les rapports ont toujours été très cordiaux avec eux. Lors des différentes missions de renseignement que j'eus à effectuer dans Gao, il régnait un climat de confiance et de collaboration qui nous permit de rapidement comprendre la situation et les enjeux locaux. Les relations avec les Touaregs furent autrement plus complexes. Au-delà d'Anéfis, nos interprètes, les habitants, le mode de vie et l'adversaire étaient touaregs. J'ai souvenir d'une patrouille dans les rues de Tessalit au cours de laquelle je fus invité à boire un thé. C'était un moment rare et privilégié. Ces hommes sont des guerriers dans l'âme et possèdent une grande fierté. Ils ne reconnaissent et n'acceptent que leurs égaux. Ce fut un épisode délicat, durant lequel je dus annihiler toute hésitation, montrer de l'aisance dans un milieu qui m'était complètement étranger, tout en m'efforçant de récolter des renseignements sur la situation locale. Durant des veillées, à l'arrière des chars, j'ai également partagé de grands moments avec mes trois interprètes, écoutant les récits de leurs combats précédents contre les terroristes et découvrant l'histoire de leur peuple.

LTN Arnaud : Il faut savoir, en préambule, que le Mali est constitué de 26 groupes ethniques différents, chacun ayant une histoire bien particulière. À Tombouctou, nous avons côtoyé durant deux mois et demi une population composée de Bambara, Songhaï, Tamaschek et Touaregs. Nous étions directement au contact de la population, car des patrouilles en véhicules et à pied avaient lieu tous les jours en ville.
Grâce aux séances d'information sur le pays que nous avions eues avant de partir, et aussi à la rencontre de spécialistes au cours de certaines missions, nous avons bien mieux compris les rapports complexes qu'entretiennent les tribus entre elles. Cela nous a permis d'accroître notre efficacité dans la collecte de renseignements d'ambiance que nous faisions.

Nous étions en appui des forces maliennes et nous conduisions nos patrouilles en ville à leurs côtés. Nous en profitions également pour les « conseiller » sur la construction et la mise en place de check-points aux abords de la ville. Enfin, nous étions certes dans une phase d'intervention, mais aussi dans une phase de stabilisation, avec le rétablissement des administrations et des services publics. À plusieurs reprises, nous avons participé à la sécurisation de hautes autorités politiques et militaires maliennes venues en visite à Tombouctou. Nos mécaniciens ont également réparé une ambulance, que nous avons remise officiellement à l'hôpital de la ville.

Q5 : À QUELS ENNEMIS AVEZ-VOUS ÉTÉ CONFRONTÉS ?

LTN Stéphane : L'une des rares fois durant lesquelles je fus confronté à l'ennemi, sans qu'il y ait de doute permis, ce fut lors de la bataille d'Ametettaï, du 26 février au 6 mars 2013. L'ennemi habituellement diffus et imbriqué avec les populations locales était, cette fois-là, clairement identifié. La vallée d'Ametettaï constituait le sanctuaire, la base logistique des groupes terroristes. Ils se devaient donc de la défendre coûte que coûte pour pérenniser leur lutte armée. La troupe qui nous faisait face était disparate. La plupart des chefs de groupe étaient rompus aux conflits insurrectionnels, notamment en Afghanistan. Les autres formaient un mélange de Maliens kidnappés ou achetés dans le Sud, endoctrinés dès leur plus jeune âge, et de Touaregs luttant pour l'expansion de la charia et l'indépendance de l'Azawad, le Mali sahélien. Leur détermination était également variable. Certains se rendirent rapidement. D'autres ont été jusqu'à se servir de leurs ceintures d'explosifs. Nos alliés tchadiens subirent des pertes conséquentes dues à ces derniers. D'autres encore avaient des comportements complètement irrationnels pour les militaires entraînés que nous sommes. L'ennemi qui nous affrontait était donc varié et ses manœuvres aussi inattendues que dangereuses !

LTN Arnaud : L'ennemi était partout sans être clairement identifié : c'est ce qui caractérise la guerre asymétrique. À chaque prise de contact avec la population, la même question me revenait : « Est-il un potentiel terroriste ? À défaut, en connaît-il ou en cache-t-il dans son entourage ? »
Cependant, à deux reprises, nous avons été confrontés directement à des groupes armés qui n'avaient qu'un seul but : tuer des soldats français et ré-instaurer la terreur au sein de la population. Ces attaques ont été revendiquées par AQMI [4] et par le MUJAO [5].

▼ Déploiement de VBL et d'AMX-10RCR. La complémentarité de ces deux matériels sera encore renforcée par les nouvelles structures des pelotons de cavalerie (voir notre ogranigramme dans la partie « Doctrine » de la présente publication).
© J. Faro - Armée de Terre / EMA - 2013TREN006 032 027

Ainsi, le 20 mars 2013, une trentaine de terroristes a mené une attaque coordonnée directement contre notre emprise, après avoir fait exploser un véhicule suicide contre un check-point malien. Durant huit heures, nous avons repoussé les vagues d'attaque des terroristes, qui cherchaient à venir s'imbriquer avec nos positions afin de déclencher leurs ceintures d'explosifs remplies de billes d'acier. J'ai pu voir leur détermination et leur folie meurtrière, certains sont venus se sacrifier à cinq mètres du premier de nos véhicules !
De plus, le 30 mars et le 1er avril 2013, une trentaine de terroristes ont attaqué la caserne malienne de la ville afin de fixer les soldats qui s'y trouvaient, tout en s'infiltrant simultanément dans l'hôtel du gouverneur, revenu quelques semaines auparavant, afin de l'assassiner. Durant deux jours, nous avons donc participé à la réduction de cet ennemi infiltré dans la médina de Tombouctou, aux côtés des militaires maliens. Encore une fois, l'ennemi était acharné, ne reculant jamais.
Pour notre part, aucun insurgé ne s'est rendu, et nous avons à plusieurs reprises retrouvé sur leurs postes de combat des fioles de produits dopants, qu'ils consommaient afin d'annihiler toute peur.

[4] Al-Qaïda au Maghreb islamique est une organisation islamiste armée d'origine algérienne. Avant le 25 janvier 2007, elle était connue sous le nom de Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC). Son affiliation au réseau Al-Qaïda aurait obtenu l'approbation d'Oussama Ben Laden. Si les racines du groupe se trouvent en Algérie, sa zone d'opération actuelle correspond à la région du Sahel, qui borde au sud le désert du Sahara, dans ses parties mauritanienne, malienne et nigérienne.

[5] Le Mouvement pour l'unicité et le djihad en Afrique de l'Ouest est un groupe armé djihadiste salafiste issu d'une scission d'Al-Qaida au Maghreb islamique (AQMI) en 2011. Son but est d'étendre l'insurrection islamiste du Maghreb en Afrique de l'Ouest.

Q6 : AVEZ-VOUS EU PEUR ?

LTN Stéphane : Plusieurs fois. Mais la pire fut lors d'un déplacement dans la vallée d'Ametettaï. Il me fallait rallier la position de commandos parachutistes qui devaient me désigner un objectif à détruire. Au cours d'un franchissement délicat, je sortais le buste de ma tourelle pour guider mon pilote. Tout à coup, une balle éclata juste devant moi. Mon tireur voyant l'impact dans son épiscope hurla : « *Je crois qu'on nous tire dessus Mon lieutenant.* » Je m'étais déjà laissé tomber dans la tourelle en une fraction de seconde… En réalité, l'adrénaline prenant le dessus, je n'eus pas vraiment peur sur le moment, mais plutôt en y resongeant peu de temps après. Je pense qu'un mélange de fatigue et de concentration atténua toute autre forme de sensation.

LTN Arnaud : À question évidente, réponse évidente. Oui, bien sûr ! Je pense que le plus dur n'est pas le combat en lui-même, lors duquel toutes nos facultés sont décuplées par l'adrénaline et pleinement concentrées sur notre arme, ce qui se passe autour, les ordres à donner, les propositions à faire, les soldats à encourager, etc., mais bien après, lorsqu'on y repense et que l'on déroule l'action à froid : à chaque instant, on réalise que ce n'est pas passé loin.
Une image m'a marqué : une rafale de balles traçantes ennemies est passée sous le châssis du véhicule alors que j'étais assis à l'arrière, les pieds ballottant dans le vide. À ce moment, on ne pense même pas au pire !
Une autre peur a été lors de la première patrouille en ville après cette nuit de combat : tout devient suspect, et il faut lutter contre sa psychose interne afin de rester alerte et garder la tête froide.

Q7 : QUELLES SENSATIONS AVEZ-VOUS ÉPROUVÉES AU COMBAT ?

LTN Stéphane : Pour ma part, les accrochages, même s'ils purent durer plusieurs heures, me parurent aussi rapides que violents. Certes, nous ne dormions pas beaucoup, mais l'adrénaline et la volonté d'accomplir notre mission nous maintenaient éveillés. Avec le recul, je me dis que toutes les décisions que j'ai eu à prendre, les actions que j'ai eu à mener le furent de manière relativement instinctive, voire robotique. C'était certainement dû à la formation reçue à l'École de cavalerie de Saumur, et que j'ai complétée au 1er RIMa. Cette formation est basée sur la compréhension puis la répétition d'actes, de réactions à des cas non conformes et de mises en condition diverses.

▼ Tourelle à 3 heures, l'équipage de cet AMX-10RCR scrute l'horizon à la recherche de présence ennemie, tandis qu'au second plan, le reste des véhicules de ce SGTIA progresse en zone désertique.
© Ecole de cavalerie

Elle fait en sorte que la « mémoire musculaire » prenne le relais sur la mémoire cérébrale lorsque celle-ci est affectée par la fatigue et le manque de lucidité. Mes sensations furent donc limitées durant les phases de combat.

LTN Arnaud : En toute franchise, et comme le dit Stéphane, on n'a pas le temps de ressentir quoi que ce soit sur le moment ! Je garde uniquement en mémoire trois choses : j'ai eu la chance de pouvoir compter sur des subordonnés d'une qualité rare et qui avaient pour la plupart d'entre eux l'expérience du combat, que ce soit en Côte d'Ivoire ou en Afghanistan. Le réseau radio était calme et serein ; les comptes-rendus précis : dans la tourmente, tout était clair !

De plus, c'est à ce moment que tout ce qu'on apprend en formation prend pleinement son sens, quel que soit l'échelon : la rapidité dans les raisonnements, la rigueur dans l'exécution… Les répétitions à l'entraînement paient, nous ne faisons qu'appliquer à une situation particulière des procédés généraux appris précédemment.

La troisième chose que je retiens de cette expérience est l'importance de la confiance entre le chef et son subordonné : il faut savoir manier « la nécessaire audace » et « l'indispensable prudence » afin d'obtenir une efficacité optimale, mais sans confiance réciproque, tout cela vole en éclats et devient impossible.

Q8 : À QUOI RESSEMBLAIT VOTRE QUOTIDIEN EN DEHORS DES COMBATS ?

LTN Stéphane : La journée type commençait par un réveil vers 6h00. Le dos endolori par la dureté du sol, j'effectuais souvent une séance d'assouplissements puis je me rasais. À 8h00, l'escadron se rassemblait, et les ordres étaient donnés pour la journée : entretien des matériels, des véhicules, des armes, etc.

▲ Surveillance et contrôle de zone pour ce VBL et cet AMX-10RCR postés sur un point haut. Une fois encore, on ne peut qu'être sous le charme des paysages maliens ! Reste que les conditions de vie des soldats français engagés au Mali ont été difficiles, avec des températures pouvant atteindre les 50°C !
© Ecole de cavalerie

La journée de travail était interrompue par le déjeuner et une sieste jusqu'à 14h00. En réalité, la chaleur accablante ne permettait pas de dormir. La sieste relevait donc davantage de la séance de lecture de magazines et de livres que du sommeil profond et réparateur. Le dîner pris vers 20h00, la soirée se poursuivait par quelques parties de belote, le créneau d'appel téléphonique une fois par semaine et l'écriture de lettres destinées à la famille et aux amis.

LTN Arnaud : Nous avions un rythme qui différait chaque jour en fonction de notre mission quotidienne et du lieu où nous nous trouvions. En résumé, nous fonctionnions sur des semaines de quatre jours : en effet, le peloton prenait la garde 24h sur trois postes distincts afin de participer à la défense de l'aéroport. Les 24h suivantes étaient consacrées aux patrouilles en ville, de jour comme de nuit. La journée d'après, nous étions d'alerte, c'est-à-dire que nous devions être en mesure d'intervenir dans des délais très courts : nous en profitions également pour « nous réparer » et entretenir les véhicules et les matériels. Le quatrième jour, nous étions également d'alerte, mais en deuxième rideau, ce qui nous permettait de nous reposer réellement.

Cela était sans compter avec les opérations que nous avons menées dans notre zone d'action, allant d'une journée à sept jours, afin de marquer la présence française dans les régions reculées, de collecter du renseignement et de détruire les groupes terroristes que nous pouvions rencontrer.

Les conditions de vie étaient très dures : la chaleur était accablante ; le poids des équipements et le sable ont aussi fatigué les organismes. Ainsi, les nuits étaient courtes, car il faisait chaud jusqu'à 23h00, et dès 6h00, il faisait déjà près de 30°C. À cause de la chaleur, beaucoup parmi nous avaient du mal à manger. Nous buvions énormément, entre 8 et 10 litres d'eau par jour.

Les soirées de « repos » tournaient autour de parties

endiablées de tarot ou de belote, les appels téléphoniques aux familles, les discussions culinaires ou les achats de glace en grande quantité que nous ferions à notre retour !

Q9 : QU'EN EST-IL DE VOTRE APRÈS-MALI ?

LTN Stéphane : Après un passage de trois jours dans le sas de décompression de Paphos, à Chypre, le retour en France s'est fait en douceur. Nos compagnes avaient été conseillées sur le comportement à adopter avec nous pour éviter un choc. Nous vivions tellement les uns sur les autres au Mali que j'ai eu besoin d'être seul pendant une petite semaine. Ma compagne fut très compréhensive et patiente. Nous fûmes également soumis à un suivi post-OPEX [6] durant trois mois, qui compose la phase dite de normalisation. Après un mois de permissions très profitables, je fus désigné pour former un peloton à l'instruction. J'achève actuellement mon troisième mois de formation initiale de jeunes recrues. Le vécu rapporté par mes cadres et moi-même du Mali constitue une véritable plus-value pour instruire les engagés volontaires. Nous savons concrètement à quoi nous les préparons et nous connaissons les écueils à éviter. Une fois leur formation achevée, nous monterons en puissance pour un nouveau départ en mission et une nouvelle page d'histoire à écrire pour le 3e escadron et le 1er RIMa.

LTN Arnaud : Après cinq mois de présence, nous avons été relevés par un escadron du 1er régiment étranger de cavalerie. Nous avons passé trois jours à Bamako, avant de nous envoler vers Abidjan… où nous sommes restés trois jours à cause d'un problème technique sur notre avion ! Comme tous les soldats déployés au Mali à ce moment, nous avons rejoint Paphos afin de suivre pendant trois jours un « stage de décompression », alternant temps libre, débriefing collectif et individuel, séance de décontraction musculaire, massage, le tout dans un cadre idyllique… Un retour à une normalité oubliée somme toute.
Le retour à la maison a été surréaliste, et j'ai pleinement réalisé la fin de la mission que cinq jours après notre arrivée en France. Comme Stéphane, ma femme avait suivi la conférence organisée par le régiment, ce qui lui a permis de m'accueillir au mieux. Il est certain que cela est difficile de quitter ses « frères d'armes », car la cohésion est ce qui nous permet à tous de tenir bon. Après deux semaines de permissions, la préparation et le défilé du 14 juillet, qui a été un grand moment de bonheur et d'honneur, j'ai pu profiter du mois d'août en famille.
Aujourd'hui, l'escadron d'aide à l'engagement est tourné vers un contrôle de tir au mois d'avril, ce qui nous permet de refaire de l'instruction et de participer à une nouvelle montée en puissance de l'escadron. Il est certain que nous avons tous énormément mûri lors de cette mission au Mali, et ma façon de commander a également évolué en corrélation avec l'expérience vécue. L'unité restera marquée par cette aventure, de par les blessés que nous avons eus, mais aussi par le fort esprit de corps qui en résulte, en attendant un prochain départ, avec hâte ! ■

[6] Opération extérieure.

▼ Nouvelle illustration de la complémentarité du VBL et de l'AMX-10RCR avec ces deux clichés.
© Ecole de cavalerie

DE BAMAKO À MÉNAKA

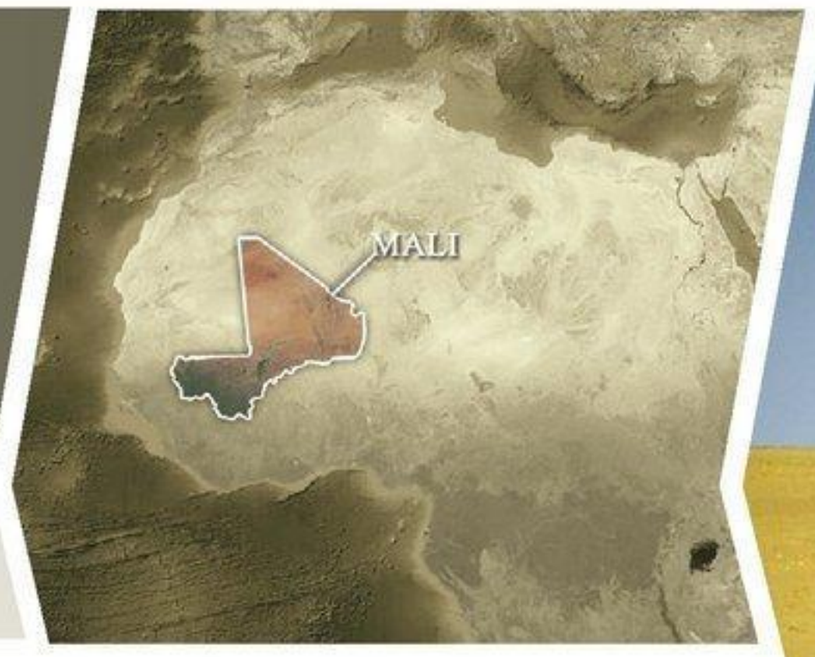
Un matin de janvier 2013 : avant de rejoindre mon régiment, comme tous les jours, je prends connaissance des informations de la nuit à la télévision ; les journalistes commentent abondamment la demande officielle que le président malien vient d'adresser à la France afin de l'aider à repousser les groupes terroristes qui menacent la ville de Mopti.

Je m'imagine déjà partir au Mali en urgence pour aller prêter main-forte à nos camarades africains. En arrivant à l'escadron, je salue mon capitaine commandant d'unité en lui demandant, sur le ton de la plaisanterie, si nous devons conditionner le matériel pour partir en Afrique. Sa réponse me ramène au présent : l'escadron est en pleine préparation de son contrôle opérationnel.

Le 10 janvier, la France annonce sa décision d'intervenir au Mali. Le lendemain, les premières frappes françaises stoppent les véhicules des djihadistes à Konna. Loin du sahel, ici, en France, je m'applique à mettre à jour le calque de la carte de la région pour préparer le déploiement des patrouilles sur les terres verglacées de la région d'Haguenau. Entre-temps, le capitaine est convoqué par le chef de corps : finalement, notre départ pour l'Afrique semble de plus en plus probable ! Le Mali serait ma première porte d'entrée sur le continent africain, et je suis très excité à l'idée de découvrir cette région, dans laquelle le désert fait loi. À midi, l'information est confirmée : l'exercice est « en croix [1] » ; nous devons nous préparer à partir en 48 heures ! Tout s'accélère brutalement. Je suis cependant un peu frustré, car le poste pour lequel je suis désigné se trouverait au PC du bataillon de recherche multi-capteurs, qui serait déployé au Sénégal !

Le régiment met tout en œuvre pour tenir les délais de mise sur pied du détachement, composé de deux patrouilles de recherche profonde. Pour cela, il faut organiser les perceptions de l'armement, des transmissions, du matériel optique et optronique et bien évidemment de nos montures : le véhicule blindé long léger (VB2L). Il faut aller vite, mais surtout ne rien oublier. En parallèle, il faut se rendre au centre médical pour se faire vacciner et recevoir les médicaments qui nous protégeront du paludisme. Enfin, nous consacrons quelques heures à peaufiner nos connaissances quant aux caractéristiques du théâtre malien et à l'instruction sur certains matériels spécifiques.

Le mercredi 16 janvier, le capitaine m'annonce que le détachement sera renforcé d'une troisième patrouille, dont je prendrai la tête. Ce revirement me comble. Le rêve se réalise enfin ! Que demander de mieux pour cette dernière année de lieutenant ? Mon réflexe est d'appeler ma femme pour lui annoncer la nouvelle. Elle décide immédiatement de prendre le premier train pour parcourir les 800 kilomètres qui nous séparent afin de passer quelques instants avec moi avant mon départ. Et tandis que nous nous promenons dans les rues de Strasbourg, ce 19 janvier, je reçois un appel : rendez-vous le lendemain, à 13h00, pour rejoindre en bus l'aéroport de Paris. Le décollage de notre avion est annoncé pour le 21, à 8h00. Comme toujours avant un départ opérationnel, je suis pris d'un sentiment mitigé : la fierté d'être déployé au Mali et la tristesse de laisser mon épouse seule, pour une durée pouvant aller jusqu'à six mois.



Par le capitaine Catallo

Après six heures de vol, nous atterrissons à Bamako. À la sortie de l'avion, les 33°C de l'air ambiant me réchauffent le visage. Le contraste des températures est saisissant, puisque nous avions quitté l'Alsace avec une pluie givrante et des températures négatives…

Bamako

Dès la première semaine à Bamako, le ton de l'opération est donné : rusticité, chaleur et rations de combat. Alors que nous pensions, dès la descente de l'avion, monter dans nos engins blindés pour partir à la recherche de l'ennemi, il nous faut installer notre campement. Compte tenu de notre bonne préparation physique, l'acclimatation de nos corps à la chaleur et la sécheresse se fait naturellement. Nous organisons des séances d'instruction sur l'armement, en attendant l'arrivée de notre fret et de nos munitions. C'est alors que nous prenons vraiment conscience que nous sommes dans une opération d'envergure, dont les références temporelles nous sont inconnues. Nous ne serons autorisés à jouer notre partition que quand tous les éléments seront en place.

Afin de renseigner au plus vite le PC de l'opération, quelques moyens de substitution sont mis à notre disposition [2], et ce sont déjà les premières reconnaissances dans Bamako, où nous collectons des informations sur la situation dans le nord du pays. Dès le 25 janvier 2013, la force « Serval » dispose ainsi de premières données. À notre contact, les populations manifestent spontanément de la joie et de la reconnaissance. L'allégresse des populations nous submerge. Bien sûr, nous ressentons une très grande fierté à ainsi représenter la France, mais nous sentons également grandir le poids des responsabilités que nous avons désormais vis-à-vis de ces gens.

Le 2 février, nous recevons notre premier ordre préparatoire pour une mission le lendemain matin, dès 4h00. Nous parons les VB2L, réalisons les tests de transmissions, garnissons les chargeurs. La concentration est maximale. Le détachement ne fait plus qu'un : nous sommes prêts !

Mopti

La route jusqu'à Mopti, située au confluent du Niger et de son affluent, le Bani, est très accidentée et poussiéreuse. La latérite marque définitivement le tissu de nos treillis de la couleur rouge, si caractéristique de la terre africaine. Nous réalisons une première halte à proximité d'un baobab, autour duquel nous jetons immédiatement un dispositif sur 360° pour assurer la sûreté du groupe. Puis la progression reprend. Arrivés à destination, nous prenons appui sur une petite construction disposant de deux pièces insalubres, qui nous serviront de chambres pendant quatre jours.

Le lendemain, nous menons nos premières reconnaissances dans Mopti. Objectif ? Collecter du renseignement. Dès l'entrée des VB2L dans la ville, les gens se ruent vers nous pour manifester leur joie : ils chantent, dansent, applaudissent et veulent nous toucher. Je suis alors pris d'un sentiment d'insécurité ; je sais qu'il ne faut pas rester longtemps, en tout cas, pas dans cette configuration-là, car il importe que je puisse conserver ma liberté d'action. Après avoir pris rapidement le sentiment d'ambiance auprès du responsable de la société locale de transport, nous changeons de position pour sortir de cette situation qui me semble de plus en plus inconfortable au plan de la sécurité. Les gens d'ici affirment n'avoir jamais vu de djihadistes. Sur le moment, je pensais qu'ils me cachaient la vérité. Je compris plus tard que les terroristes n'avaient jamais pénétré dans la ville. Toutefois, je ne suis pas satisfait. Je continue donc à chercher d'autres sources d'information en me rendant à la gendarmerie. Malheureusement, les factionnaires sont plus intéressés par le match de football à la télé que par la situation. Mais je ne désespère pas !

▼ Le capitaine Catallo (alors lieutenant) lors de l'opération « Serval ». L'officier nous livre ici un récit passionnant, mettant en lumière le cœur de métier des hussards de Chamborant ! © 2e RH

[1] Ce qui signifie, en langage militaire, que l'exercice est annulé.

[2] Des véhicules légers tout-terrain P4, quelques munitions et des gilets pare-balles.

Demandant à un jeune gendarme de me conduire à la brigade fluviale [3], je profite du déplacement pour bavarder avec lui. Et de façon tout à fait anodine, il me confie qu'un vieil homme d'un petit village au nord-est a été frappé par des djihadistes auxquels il refusait le gîte et le couvert. Ça y est ! J'ai mes premières informations, même si elles datent d'une semaine.

Konna

Le lendemain, nous constituons avec plusieurs patrouilles un groupe de recherche profonde en direction de Konna : c'est dans cette ville qu'ont eu lieu les premiers bombardements de l'aviation française. Je suis pris d'une vive émotion à la vue du panneau d'entrée d'agglomération. Juste derrière cette pancarte, les traces d'un violent affrontement sont visibles : carcasses de véhicules blindés, impacts de balles dans les maisons, munitions non explosées sur le bord des routes. Même si j'ai déjà vu cela lors de mes précédentes OPEX [4], ces marques-là sont encore fraîches. Au fur et à mesure de notre progression vers Gao, les informations collectées auprès des habitants se font de plus en plus précises, et nous sentons que nous nous rapprochons de cet ennemi que nous traquons.

Au 5 février, j'ai d'ailleurs le sentiment que la localité de Douentza [5] constitue la limite entre la région sécurisée et le début de la zone d'insécurité. Dans ce genre de situation, un véhicule blindé, discret et rapide, tel que le VB2L, est un atout et un gage de survie. Des renseignements nous parviennent sur des mines posées par les groupes armés djihadistes à une centaine de kilomètres de Gao. Quelques véhicules de la police malienne sont détruits. Voici qui me rappelle des dangers déjà rencontrés en Afghanistan…

▼ Les VB2L du 2e Hussards lancés dans une traque sans répit de l'adversaire djihadiste ! Outre des actions de coercition, le régiment est spécialisé dans le recueil d'informations et de renseignements au profit des états-majors, que ce soit en interrogeant des sources civiles, ou au moyen de patrouilles blindées de recherche profonde dans le dispositif ennemi. Dans ce dernier cas, le VB2L est parfaitement adapté à ce type de mission. © 2e RH

Gao

Le 8, nous prenons la route pour Gao. Alors que nous roulons à plus de 90 km/h, le masque balistique sur les yeux et le chèche flottant dans les airs, je reçois un appel téléphonique d'une source rencontrée la veille à Mopti. Elle me fait part d'une information selon laquelle une vingtaine de véhicules djihadistes seraient actuellement en train de franchir le fleuve Niger, au niveau de Gourma-Rahous. J'avais déjà repéré cette ville lors de mes différentes études de cartes. Ceci me permet de comprendre ce que me dit ma source ; je prends alors immédiatement mon combiné pour en rendre compte au chef de détachement, qui se situe dans un véhicule de l'avant blindé (VAB) situé en tête de colonne. Ce dernier fait stopper la colonne pour transmettre par satellite l'information d'intérêt immédiat à la brigade « Serval ».

Gao est atteinte le jour même. Nous sommes immédiatement frappés par les slogans prônant la charia et l'État islamique peints sur des panneaux ou des murs. Une pancarte nous souhaite même la « bienvenue dans l'État islamique de Gao », en français et en arabe. Ceci me semble être un avertissement, voire une menace. À l'arrivée sur l'aéroport, nous sommes accueillis par un détachement précurseur qui avait rejoint en avion quelques jours plus tôt. Les conditions de logement sont encore plus spartiates qu'à Bamako, puisque nous ne disposons d'aucun abri, hormis le blindage de nos VB2L ! Le lendemain matin, j'apprends que les hélicoptères du GAM [6], constitué par des unités de l'ALAT, ont détruit deux pick-up à Gourma-Rahous, l'endroit indiqué dans mon compte-rendu. Quelle satisfaction d'avoir transmis un renseignement aussi rapidement exploité !

Le 10 février 2013, une patrouille est engagée dans Gao. Il s'agit de définir les lieux de rendez-vous pour les futurs entretiens avec les sources que nous devrons sélectionner puis recruter. En fin de matinée, la patrouille se retrouve à proximité du commissariat de la ville, où des djihadistes se sont retranchés. Une fusillade éclate entre les forces maliennes et le groupe ennemi. Malgré le danger, la patrouille reste à proximité des échanges de

[3] Les djihadistes utilisant le fleuve Niger comme axe de transport, la brigade fluviale représentait logiquement une excellente source de renseignements.

[4] Opérations extérieures.

[5] Une petite ville située sur la route principale reliant Konna à Gao.

[6] Groupe aéromobile.

tirs pour renseigner au plus près. En début d'après-midi, la brigade « Serval » prend connaissance de menaces proférées par les groupes djihadistes à l'encontre de journalistes occidentaux présents dans Gao. Parmi ces derniers figurent une majorité de ressortissants français. La brigade décide alors d'envoyer la *Quick Reaction Force (QRF)* [7] pour extraire ces journalistes, dont certains sont venus se réfugier auprès de notre patrouille. Problème : la *QRF* ne connaît ni la ville ni la position de notre patrouille ; aussi, le chef de détachement décide-t-il de m'envoyer à sa rencontre pour la guider au plus près des journalistes.

À ce moment-là, le stress monte brutalement ! L'urgence se fait sentir ! L'erreur est inenvisageable ! Il faut faire vite, mais bien ! Toutefois, comme le veut la loi de Murphy – « *Quand les choses vont mal, ça ne peut seulement qu'empirer* » –, le GPS n'arrive pas à accrocher les satellites. Impossible donc d'utiliser la cartographie de notre terminal Maestro [8] pour suivre le déplacement du véhicule. C'est alors que je me suis souvenu du conseil des anciens : « *L'informatique, c'est bien quand cela fonctionne ! C'est pour cela qu'il faut toujours savoir travailler en mode dégradé avec une carte papier.* » Certes, sauf que les cartes papiers, nous n'avons pas encore eu le temps de les percevoir ! Tant pis, il va falloir faire sans. Je me débrouille comme je peux en faisant défiler manuellement la carte sur l'écran du Maestro, comptant au fur et à mesure et très scrupuleusement les ronds-points. Il faut aussi regarder dehors et être en mesure d'utiliser l'arme de bord. J'ai donc une main sur le Maestro et l'autre sur la poignée pistolet de la mitrailleuse ANF1. Arrivé à un croisement, le GPS capte enfin les satellites et envoie la position du véhicule dans le Maestro. Le symbole de mon VB2L apparaît alors au centre de la carte, indiquant ainsi que le système fonctionne à nouveau. Quel soulagement ! Mais la mission n'est pas terminée, et lorsque nous arrivons à proximité de la place de la charia, où étaient appliquées publiquement les sentences islamiques, nous apercevons au sol quelques cadavres couchés sous leurs motos. Je fais alors une halte pour prendre contact avec la patrouille qui se trouve à proximité de la fusillade pour avoir les derniers éléments afin de guider au mieux la *QRF*. Nous arrivons près du commissariat ; nous avançons au pas, à proximité d'un carrefour où sont postés des militaires maliens. Ils me font signe de ne pas continuer plus loin, car des tireurs sont embusqués en hauteur, dans les fenêtres du commissariat. Je fais reculer mes véhicules et je vois plusieurs journalistes franchir le carrefour vers la gauche, en direction de la position de l'autre patrouille. Je les dénombre et je rends compte au chef de la *QRF*, tout en lui conseillant de faire demi-tour et de prendre une rue parallèle. Il préfère néanmoins passer en tête avec son VAB et faire débarquer son groupe d'infanterie. Le chef de section se colle contre le VB2L de mon adjoint pour se protéger et progresser à couvert. Je place alors mes deux engins de chaque côté de la rue pour appuyer le groupe. Le VAB traverse le carrefour, mais aussitôt le croisement franchi, le voici pris à partie à cinq mètres de distance. La mitrailleuse calibre 50 du VAB riposte en direction d'une fenêtre, du côté gauche de la rue. Ayant repéré d'où viennent les tirs, je décide d'appuyer le VAB avec mon arme de bord qui n'a qu'un calibre de 7,62 mm. Malheureusement, l'épaisseur des murs arrête tout type de munition. Même une roquette ATC4S [9] n'y fait rien. La section d'infanterie devra en tirer deux pour calmer les ardeurs des djihadistes. En plus de cela, il faut commander l'équipage à la voix, gérer le réseau radio pour communiquer avec la *QRF* et le réseau radio haut pour rendre compte à notre chef de détachement. Et je comprends, à ce moment-là, que la section *QRF* n'a pas la liaison radio avec le centre opérationnel de la brigade. Je suis donc le seul à pouvoir informer la brigade de ce qui se passe dans les rues du commissariat. J'entends alors l'autre patrouille faire un compte-rendu à la radio indiquant que tous les journalistes sont regroupés sur sa position. Je transmets l'information au chef de la *QRF*. Après avoir sécurisé le carrefour, l'ensemble du convoi rejoint la position de la patouille pour récupérer les journalistes et rentrer à l'aéroport.

▲ Dans certains secteurs, le terrain se fait moins « roulant » et beaucoup plus « cassant » pour les mécaniques. Il n'en demeure pas moins que les VB2L feront montre d'une fiabilité plus que satisfaisante.
© 2e RH

[7] Force de réaction rapide. Unité de réserve tenue en état d'alerte afin d'être capable d'intervenir au profit de forces amies dans les plus brefs délais.

[8] Ordinateur portable militaire doté d'une coque renforcée de type *Ballistic Armor*.

[9] Lance-roquettes antichar de 84 mm à usage unique.

Ma première préoccupation est alors de savoir s'il y a des blessés dans mon équipage et dans la section de *QRF*. Fort heureusement, seule une cheville tordue sera recensée. En treize ans de carrière militaire, je venais de connaître mon premier *TIC* [10] par tirs directs.

« Seek and Destroy »

Par la suite, les missions de reconnaissance s'enchaînent au rythme d'une semaine sur deux. Le but est de traquer les djihadistes et trouver leurs repères pour permettre à la brigade de les détruire. C'est pour cela qu'à chaque fois que nous partons sur les pistes sablonneuses à toute allure, une chanson me vient en tête : « Seek and Destroy » du groupe Metallica. Un rythme rapide, des paroles guerrières qui collaient tout à fait à nos actions dans la brousse et le désert !

Parmi les missions qui m'ont marqué, figure en bonne place celle en direction de Gourma-Rahous, *via* Bourem. Il s'agissait de localiser et de surveiller une barque métallique dont se servait un chef de *Katibat* pour faire traverser les pick-up coincés dans le Gourma (partie au sud du fleuve Niger) vers le Haoussa (partie au nord du fleuve Niger). Lorsque nous arrivons à Bourem, je suis saisi par la beauté des lieux et impressionné par la largeur du Niger à cet endroit-là. D'autant plus que nous sommes au niveau du 17e parallèle Nord, autrement dit, aux portes du Sahara. Le Sahara ! Ce désert dont j'ai si souvent entendu parler dans les livres de géographie, dans des chansons ou encore des films. Ce désert mythique, il est là, sous les roues de mon VB2L ! Au fur et à mesure que nous montons vers le nord du Mali, la couleur du sable change. Il est rouge à Bamako, orange vers Douenza, jaune à Gao et celui du Sahara est blanc. Nous partons en reconnaissance vers l'aéroport de Bourem, à deux patrouilles. École du désert oblige, je profite de l'espace immense pour progresser selon les différentes formations enseignées en écoles. Tout d'abord en ligne, puis en triangle base en avant, triangle base en arrière et enfin en échelon refusé [11]. Quel plaisir ! L'aéroport n'est pas facile à trouver, car il n'y a ni tour de contrôle, ni piste goudronnée ; tout juste une piste de sable bordée de roches, avec en son centre le mot Bourem écrit à l'aide de pierres. Cette piste doit être bien visible depuis le ciel, mais elle l'est nettement moins depuis le sol ! Et dire que c'est ici qu'ont atterri les innombrables vols illégaux « d'Air cocaïne [12] » ! J'imagine les pick-up venir récupérer les kilos de cocaïne au pied des avions et repartir à toute vitesse, dans toutes les directions.

La troisième patrouille conduite par le capitaine nous rejoint, et nous nous portons en direction de la barque métallique. Chemin faisant, je constate avec plaisir que le VB2L est bien adapté au terrain, passant toutes les dunes de sable, aussi chaud soit-il [13]. Au bout d'un moment, mon œil s'habitue à repérer les parties de sable à éviter en fonction de la couleur du sol. Ceci me permet d'indiquer à mon pilote quel chemin privilégier. Mais il n'y a pas que le sable qui est chaud : la carrosserie du VB2L est tout aussi brûlante. Mieux vaut ne pas oublier ses gants et baisser les manches de son treillis ! Une fois arrivés sur la barque, il nous faut la détruire ; c'est là que la mitrailleuse calibre 50 de mon deuxième VB2L entre en jeu : la barque ne résistera pas longtemps aux munitions perforantes, explosives et incendiaires.

Almoustarat

Le 10 mars, après avoir guidé une section du génie sur un site de départ de roquettes, nous partons en direction d'Almoustarat, le fief des trafiquants arabes. Cette partie du Mali est totalement hors contrôle du gouvernement national. Les dirigeants de la zone sont faciles à identifier : ils sont habillés en longue djellaba blanche, avec des lunettes Ray-Ban de type aviateur et un téléphone satellitaire à la main. Tous conduisent des pick-up flambant neufs. Sur la route de cette plaque tournante du commerce illégal, nous reconnaissons les pistes qui partent perpendiculairement en direction des montagnes dans le but de trouver des pick-up armés. Et comme le disait le chef du bureau Renseignement (B2) de la brigade « Serval » : « *Quand on cherche, on trouve !* » Le véhicule de mon adjoint aperçoit une colonne de sable

◀ Les VB2L de Chamborant en action !

◣ Page de gauche : L'opération « Serval » constitue un cas d'école du combat interarmes, où la coopération entre les différentes armes aura été un élément essentiel. Ici, une Gazelle survolant une colonne du 2e Hussards en progression sur une piste. C'est ainsi qu'exploitant des renseignements fournis par les hussards de Chamborant, des hélicoptères de l'ALAT ont pu neutraliser des cibles ennemies ; inversement, dans certains secteurs, ce sont les Gazelles et les Tigres qui ont protégé les colonnes blindées en mouvement, en menant des opérations de reconnaissance ou en flanc-gardant les véhicules.

Photos sur ces pages : © 2e RH

au loin. Il s'agit d'un pick-up qui roule à grande vitesse. Nous partons à sa rencontre. Mais voyant que nous venons dans sa direction, le véhicule change brusquement de cap, en prenant un virage très serré à 90°. Je m'entends encore crier à mon pilote de mettre plein gaz. Les deux VB2L sont à pleine vitesse, au maximum des capacités du pilote et du véhicule. Le VB2L chasse, glisse, mais nous gagnons du terrain sur le pick-up, qui semble, lui aussi, en difficulté. Durant la course-poursuite, le passager jette une Kalachnikov par la fenêtre du véhicule. Le pick-up se retrouve coincé par le sable meuble et finit sa course contre un arbre. Les occupants s'enfuient dans les montagnes en laissant les clés sur le contact, un pistolet automatique Beretta 92, un téléphone Nokia/GPS, un passeport avec des billets en euros et un coran de poche dans la boîte à gants. Il s'agit bien de djihadistes ! À l'arrière, se trouvent des kilos de nourriture et un fût de 200 litres rempli d'eau. Nous comprenons alors qu'il s'agissait d'un véhicule de ravitaillement. Nous partons à la poursuite des hommes à pied, mais ces derniers, profitant de leurs parfaites connaissances des montagnes, parviennent à nous échapper en se dissimulant dans des cavités rocheuses. Je suis une nouvelle fois impressionné par les capacités du VB2L – et celles de mon jeune pilote ! – qui est à même de franchir ces pentes rocheuses aux arêtes saillantes et à l'aspect lunaire. Le véhicule des djihadistes est récupéré, et nous rentrons à Gao avec notre prise de guerre. La joie et l'euphorie gagnent l'ensemble du détachement !

Ménaka

Fin mars 2013, nous partons en mission en direction de Ménaka. Cette ville, proche de la frontière du Niger, était, jusqu'à récemment, le fief du MNLA [14]. Sur la route, nous approchons du village d'In-Deliman, un bourg connu pour être le lieu de rendez-vous des trafiquants arabes et des djihadistes, ceux-ci venant s'y réapprovisionner en carburant et en nourriture le jour de marché. Or, à In-Deliman, le jour du marché est le mercredi. Et bien sûr, ce jour-là, nous étions précisément un mercredi !
Nous arrivons discrètement, grâce au petit gabarit de nos engins, et nous surprenons tout le monde ! La place du marché est noire de monde, d'animaux, de véhicules et de motos. Une fois à proximité de la foule, il y a un petit temps d'hésitation durant lequel chacun s'observe. Puis, au bout d'une à deux minutes, des centaines de motos pétaradent et partent dans toutes les directions. Impossible pour nous de les poursuivre. Restent les pick-up qui n'ont pas osé bouger, et que le capitaine décide d'inspecter. En voyant que nous contrôlons les 4x4, deux d'entre eux partent à toute vitesse en direction du nord de la ville. Le capitaine les prend en chasse, et j'entends des tirs de mitrailleuse. Malheureusement, les conducteurs des pick-up sont chanceux ; ils s'esquivent en s'enfonçant dans les petites rues de la ville. Nous interrogeons quelques personnes suspectes aux djellabas de différentes couleurs et aux lunettes de soleil Ray-Ban. Probablement des trafiquants faisant du commerce avec les djihadistes, mais aucune preuve ne pouvant être retenue à leur encontre et leur nombre étant trop important, nous décidons de poursuivre notre route vers Ménaka, contraints de contenir notre frustration.

Le prince du désert

Les missions se succèdent, et nous sommes amenés à travailler quasiment jusqu'aux confins de la zone d'opérations. En moins de quatre mois, nos VB2L ont parcouru plus de 7 000 kilomètres.
Si l'état du réseau routier malien est une épreuve pour les véhicules, il l'est tout autant pour leurs passagers. Ceci est tout particulièrement vrai pour la route de Ménaka, qui pourrait se résumer à 300 kilomètres de vibrations générées par des vaguelettes de sable recouvrant la route en terre ! Au niveau humain, seule une bonne musculature permet de maintenir tant bien que mal sa colonne vertébrale soumise au « marteau-pilon » des chocs et des vibrations. L'entraînement physique et sportif prend ici tout son sens !
Au terme de cette mission et au-delà du cadre et du contenu de cette superbe expérience, nous avons fait connaissance avec « un prince du désert » : le VB2L. Ce véhicule blindé, rapide, discret, capable de franchir des obstacles importants, constitue un atout indéniable pour une patrouille en recherche du renseignement.
Par ailleurs, la combinaison des moyens et des procédés de recherche humaine, mis en œuvre avec l'esprit hussards, nous a permis de répondre au moment opportun aux besoins de la brigade « Serval » par la fourniture de renseignements de qualité.
La relative liberté d'action de notre détachement a rendu plus efficaces la traque des djihadistes et leur neutralisation par les unités d'infanterie ou de cavalerie, puisque nous étions toujours en avance de phase des opérations pour observer, désigner ou marquer l'ennemi. ■

[10] *Troop in contact*. Combat au contact de l'ennemi.

[11] Les véhicules sont décalés les uns par rapport aux autres, formant ainsi une ligne oblique. Cette formation de combat est très ancienne, puisque ses origines remontent aux phalanges macédoniennes !

[12] Depuis l'orée des années 2000, le nord du Mali était devenu une plaque tournante du trafic de cocaïne en provenance d'Amérique latine et à destination de l'Europe, *via* le Maroc, la Libye ou le Tchad. Les mouvements djihadistes assuraient la protection des convois de drogue à travers le Sahara, en échange de confortables rétributions (10 % de la valeur des convois) qui leur permettaient de financer leurs opérations.

[13] En effet, plus le sable est chaud, plus il est meuble, ce qui augmente les probabilités d'enlisement.

[14] Le Mouvement national de libération de l'Azawad est une organisation politique et militaire touarègue active dans le Nord-Mali. Ses objectifs sont l'autodétermination et l'indépendance du territoire de l'Azawad, qui est une zone couvrant les régions de Tombouctou, Kidal et Gao.

AVEC LES « COQS »[1]

au cœur de la vallée de l'Amettatai !

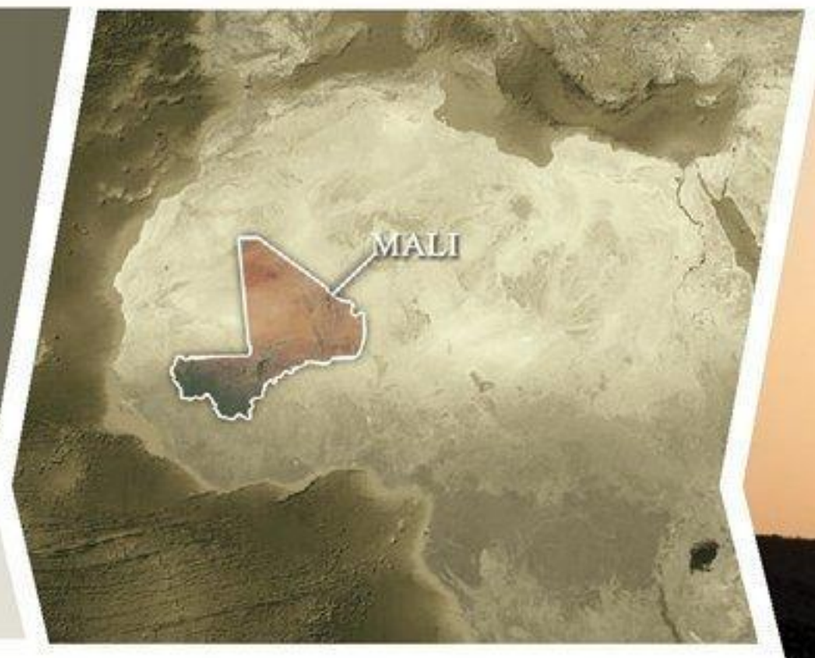
26 février 2013. Les marsouins du 3e escadron du RICM sont depuis plus de trois semaines au Mali, qu'ils ont rejoint par voie routière depuis Dakar, après un acheminement maritime sur le BPC [2] *Dixmude*.

Il est 5h00 du matin lorsque le sous-groupement « Rouge », indicatif que l'unité porte depuis qu'elle a été intégrée au groupement tactique interarmes n° 3 [3], quitte la Transsaharienne et débouche dans l'oued. Le sous-groupement tactique interarmes (SGTIA) Rouge [4] est composé :

- de 2 pelotons AMX-10RC (Rouge 10 et Rouge 40),
- du peloton de logistique (Rouge Charlie),
- d'une section d'infanterie du 2e régiment d'infanterie de marine (Bleu 2),
- d'une section de combat du 6e régiment du génie (Rouge 50),
- d'un officier de coordination des feux et d'un *Joint Terminal Attack Controler* [5] venant tous les deux du 11e régiment d'artillerie de marine (respectivement Rouge Foxtrot et Rouge Juliette).

Ce sous-groupement agit dans le secteur Sud du GTIA, alors que la 1re compagnie du 2e régiment d'infanterie de marine (Bleu) se charge des hauteurs Nord.

Après une infiltration difficile parmi des vallées rocailleuses et la mise en place de Rouge 40 en couverture face au sud-est, le sous-groupement poursuit sa progression vers l'entrée du « verrou »,



Texte collectif

qui correspond à un resserrement de la vallée bordé de plusieurs rangées de lignes de crêtes orientées nord-sud.
À 10h00, la couverture détecte un terroriste qui renseigne sur notre dispositif. Hors d'atteinte à l'arme légère, il est détruit à l'obus explosif. Une moto et un pick-up camouflés sont également décelés et neutralisés à la mitrailleuse 7,62 mm.
Vers 12h00, le SGTIA arrive à l'entrée du « verrou ». La vallée, d'une largeur de 200 m et constituée d'un oued particulièrement couvert d'arbustes, est bordée par des lignes de crêtes. La crête située au sud fait 50 m de hauteur et se compose de plusieurs petits cols. Courant février, un escadron du 1er régiment d'infanterie de marine y a été pris à partie. Un commando parachutiste a perdu la vie dans les combats. Le SGTIA reçoit l'ordre de s'emparer de la ligne de crête Sud.
À 13h45, après un briefing réalisé à l'arrière du véhicule blindé du capitaine commandant d'unité, Bleu 2 commence son ascension, renforcé par un groupe du génie et appuyé par son groupe ERYX [6] et le peloton AMX-10RC de Rouge 10.
À 14h00, pratiquement arrivée au sommet, la section est prise à partie depuis le versant Est de la ligne de crête, à l'arme automatique puis au RPG-7 [7]. La section riposte de ses armes et lance des grenades de l'autre côté de la crête pour tenter de neutraliser l'adversaire.
À partir de la crête située au nord de l'oued, la compagnie d'infanterie Bleu et son peloton AMX-10RC font réaliser des tirs à l'obus explosif sur des terroristes repérés depuis le versant Est de la crête tenue par Bleu 2.
Les véhicules blindés de Bleu 2, aux ordres du sous-officier adjoint, effectuent un bond à proximité de l'entrée de la vallée, réalisent des tirs à l'arme de bord en direction d'une cabane et essuient des tirs de RPG-7.
Sur la crête, un homme est blessé à la tête. Les véhicules, sur ordre, rompent le contact afin d'appuyer le désengagement de la section, qui emporte avec elle un blessé et un marsouin choqué.
Le peloton de Rouge 10 reçoit l'ordre d'appuyer l'évacuation des blessés et se déploie à l'entrée de la vallée avec ses chars AMX-10RC, dont la sûreté rapprochée est assurée par les véhicules blindés légers (VBL).

[1] Surnom des marsouins du 3e escadron du RICM.

[2] Les bâtiments de projection et de commandement (BPC) de la Marine nationale sont des navires qui combinent, sur une plate-forme unique, les fonctions de porte-hélicoptères, d'hôpital, de transport de troupes, de mise en œuvre de moyens d'assaut amphibie et de commandement.

[3] Un groupement tactique interarmes (GTIA) est un rassemblement coordonné autour d'un régiment noyau des différentes Armes de l'armée de Terre française (Infanterie, Artillerie, Cavalerie, Génie), permettant de conjuguer des savoir-faire et des missions multiples pour atteindre un objectif tactique défini.

[4] Un sous-groupement tactique interarmes (SGTIA) est une unité de base de mise en œuvre du combat interarmes. Aux ordres d'un chef unique, il est constitué à partir d'une unité organique infanterie ou cavalerie blindée et peut intégrer des éléments d'appui et de soutien. Formé au sein d'un GTIA, à partir de ses unités, il est destiné à manœuvrer de façon autonome pour une durée déterminée.

[5] Le *Joint Terminal Attack Controler* permet l'utilisation d'avions d'attaque au sol ou d'hélicoptères d'attaque pour appuyer des troupes proches de l'ennemi. Ce type d'opération nécessite à la fois un usage précis de la puissance de feu, un délai de réaction rapide et une bonne synchronisation avec les unités au sol.

[6] Équipé de missile antichar.

[7] Lance-roquettes antichar.

◤ Page de gauche : La menace permanente des IED a conduit les soldats français a prendre de multiples précautions. Ici, des sapeurs du 6e régiment de Génie en ouverture d'itinéraire au profit des cavaliers du RICM.
© A. Roiné - ECPA-D / EMA - 2013ECPA006A053 039

▶ Chars AMX-10RCR de l'adjudant C postés sur des points hauts en appui. Les engins sont prêts à faire feu pour épauler leurs camarades progressant dans les vallées de l'Adrar des Ifoghas. Bien évidemment, les positions sont choisies pour offrir les meilleures capacités d'observation, mais aussi pour permettre aux engins de s'appuyer mutuellement. Au Mali comme ailleurs, le vieil adage militaire « le terrain commande » est une réalité !
Droits Réservés via RICM

▲ Le paysage offre de multiples possibilités d'embuscade à des adversaires résolus. L'apport tactique du char au sein d'un SGTIA prend alors tout son sens, notamment grâce aux systèmes d'observation et de détection embarqués, sans oublier les compétences des équipages formés aux techniques d'observation : « du plus lointain au plus près, du plus général au plus particulier. »

▶ On notera le terrain si particulier de l'Adrar des Ifoghas qui mettra les mécaniques à rude épreuve !

Photos : © A. Roiné - ECPA-D / EMA

Rapidement, des départs de coups sont détectés à partir d'une cabane. Deux obus explosifs sont tirés sur l'objectif, qui commence à prendre feu. De nouveaux tirs d'armes automatiques sont repérés par les véhicules blindés légers en provenance de la végétation qui couvre l'oued. Les tirs de roquettes reprennent. Une grenade à fusil antipersonnel et anti-véhicule APAV40 est tirée sur la zone des départs de coups.

L'un des AMX-10RC de Rouge 10 appuie la rupture de contact du chef de peloton et réalise deux tirs à l'obus explosif sur les objectifs repérés. Deux bombes de 250 kg, guidées par le JTAC du SGTIA, tombent sur le thalweg situé à l'est de la crête et neutralisent les terroristes dissimulés.

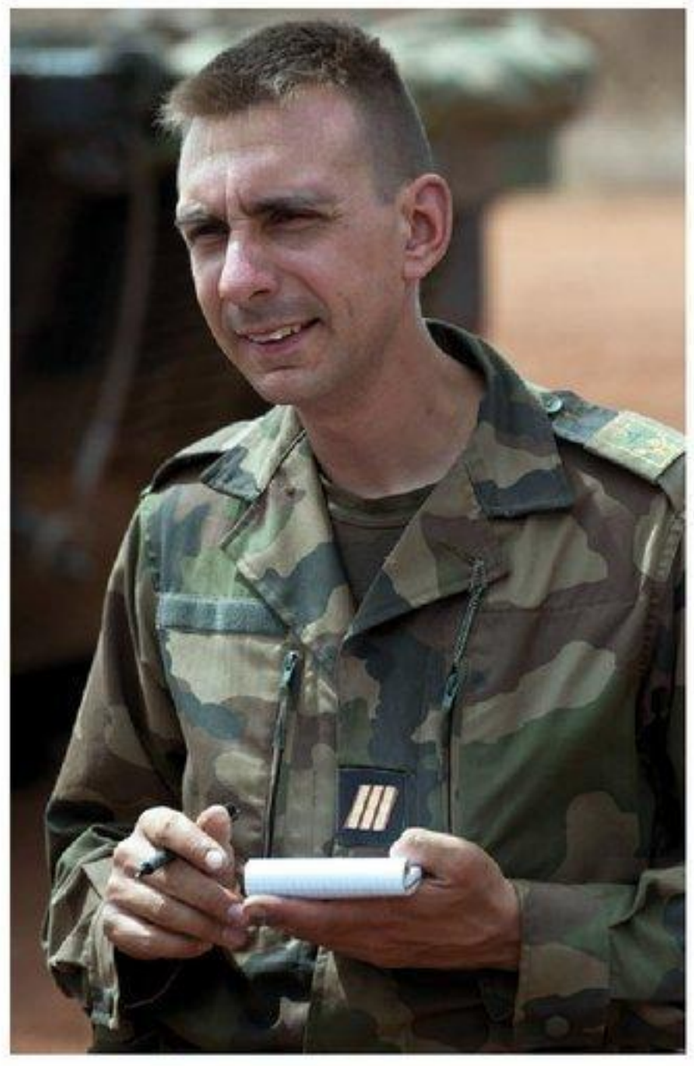
Sur ordre, le peloton de Rouge 10, au complet, réalise un bond en arrière de 200 m afin de se prémunir des tireurs RPG-7.

Il est 15h00, après une rupture de contact, la section d'infanterie de Bleu 2 s'est rétablie au pied de la ligne de crête. Elle rembarque dans ses véhicules et s'installe sur une ligne de rochers, face au mouvement de terrain. Les blessés sont évacués en véhicule blindé jusqu'au médecin du SGTIA, situé 500 m en arrière, qui après les avoir pris en charge fait immédiatement mouvement vers la structure médicale.

Le groupe ERYX de Bleu 2, en appui, tire un missile sur l'un des postes de combat situés au sommet de la ligne de crête. L'ennemi, accrocheur et mobile, poursuit son infiltration dans l'oued, invisible dans la végétation. Le risque d'imbrication augmente. La section du génie reçoit l'ordre de couvrir le SGTIA face au nord et est immédiatement prise à partie.

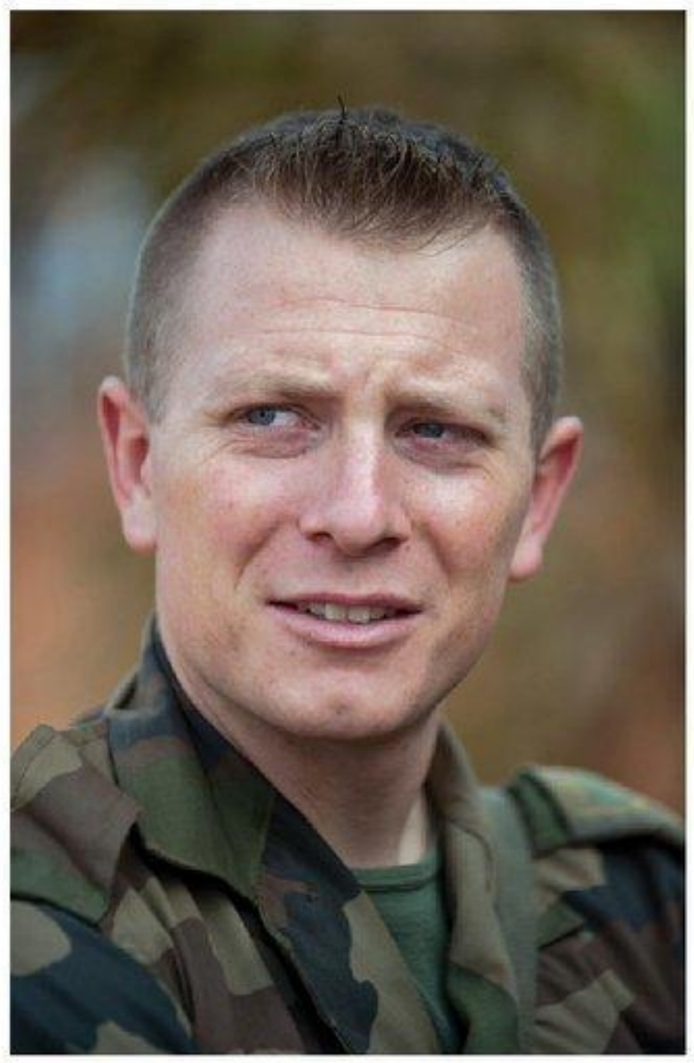
▲ Les sapeurs du 6e régiment de Génie réaliseront un travail formidable dans des conditions difficiles, allant parfois jusqu'à « déminer sous les roues des chars » !
© A. Roiné - ECPA-D / EMA

▼ Le Peloton du lieutenant A en progression, avec, toujours, le tandem AMX-10RCR et VBL.
© A. Roiné - ECPA-D / EMA



▲ Le sergent-chef D, « patron » du 1er peloton, « Rouge 10 ».
© A. Karaghezian - ECPA-D

▼ Le sergent B, subordonné n°1 du 1er peloton. - © A. Karaghezian - ECPA-D



Elle riposte à la 12,7 mm à partir de ses véhicules blindés.
À 16h00, le SGTIA reçoit l'ordre de reprendre la ligne de crête. Il va pouvoir bénéficier des renforts du peloton AMX-10RC de Rouge 20, jusqu'alors chargé d'assurer la sûreté rapprochée du poste de commandement du GTIA.
Il est 16h30, Rouge Foxtrot annonce le départ des coups d'obus fumigènes des CAESAR [8] chargés de masquer la progression de Bleu 2, qui a reçu pour mission de reprendre la crête.
Les AMX-10RC de Rouge 10 réalisent deux tirs de neutralisation sur les postes de combat situés sur le sommet de la ligne de crête.
Les véhicules blindés déposent au pied du mouvement de terrain les groupes d'infanterie, qui gravissent la pente en appui mutuel, puis nettoient par sécurité le versant Est de la colline à la grenade. La partie Nord de l'objectif est conquise sans encombre.
Bleu 2 est de nouveau pris à partie à 17h30, à partir d'une ligne de crête située à l'est de sa position.
La section du génie, en couverture face au nord, est elle aussi engagée.
Riposte immédiate du SGTIA. Armement individuel, mitrailleuses de 12,7 mm, obus explosifs et bombe d'avion de 250 kg (GBU) pleuvent sur l'adversaire !
La situation ennemie, plus calme, va désormais permettre au SGTIA d'occuper la partie Sud de la ligne de crête. Deux groupes de la section du génie gravissent la pente et s'emparent de la zone. Le SGTIA est maintenant maître du terrain. Les pelotons blindés s'y adossent afin d'adopter un dispositif de vigilance à 360°, formation qui deviendra désormais familière les nuits suivantes.
La nuit sera courte, avec une relève réalisée sur la crête en vue de la mission du lendemain, une nouvelle prise à partie à 2h00 du matin, et la journée suivante sera aussi chargée en émotions lorsque le véhicule du commandant d'unité sautera sur une mine… ■

[8] Camion équipé d'un système d'artillerie de 155 mm.

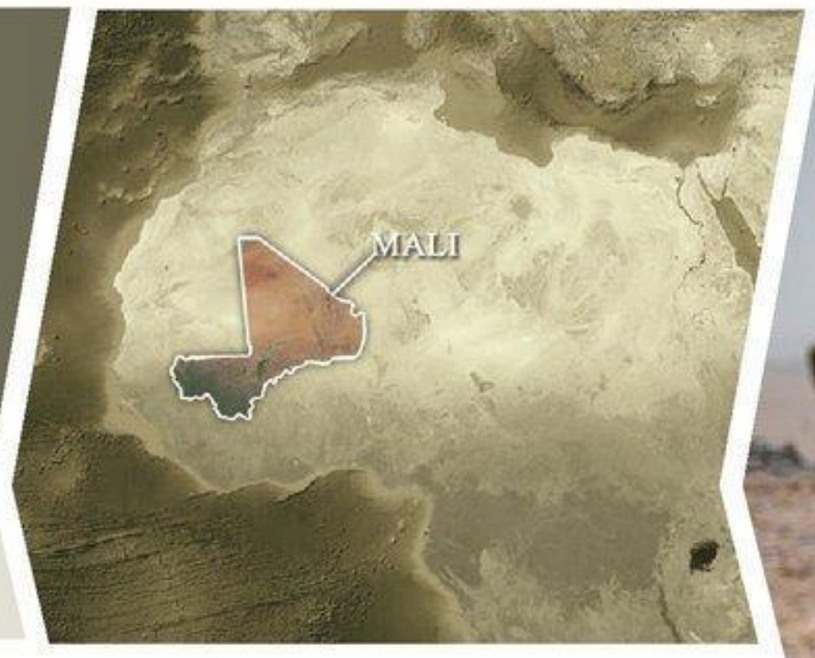
LE 1er ESCADRON DU « ROYAL-ÉTRANGER »

dans les Ifoghas

DÉPLOYÉ EN AUTONOME SUR LE POINT D'APPUI DE TESSALIT EN TANT QU'ESCADRON BLINDÉ AU SEIN DU GROUPEMENT TACTIQUE « DÉSERT », LE 1er ESCADRON A EFFECTUÉ PENDANT PLUS DE QUATRE MOIS UNE MISSION DE COMBAT EXIGEANTE AUX CONFINS DU SAHARA, RENOUANT AINSI AVEC LA TRADITION DE SES ANCIENS. LE SOUS-GROUPEMENT BLINDÉ « DÉSERT » ÉTAIT COMPOSÉ DE TROIS PELOTONS BLINDÉS SUR AMX-10RCR, D'UNE SECTION D'INFANTERIE, D'UNE SECTION DU GÉNIE RENFORCÉE D'UNE ÉQUIPE EOD [1], D'UNE SECTION DE MORTIERS DE 120 MM, D'UN OBSERVATEUR D'ARTILLERIE ET D'UN TC1 [2]. UN PELOTON ÉTAIT DÉTACHÉ SUR GAO PENDANT TOUT LE MANDAT.

Un déploiement rapide !

Le 7 mai 2013, sous un soleil de plomb, équipés d'un lourd barda, les légionnaires du 1er escadron sont aérotransportés en six heures de vol sur leur nouvelle zone d'action. Il s'agit de la base avancée de Tessalit, située à 1 300 km au nord-est de la capitale malienne, à la frontière de l'Algérie et du Sahara, au cœur de l'Adrar des Ifoghas. Constitué de petites montagnes caillouteuses aux rochers gris et tranchants, ce massif est un véritable obstacle naturel pour les hommes et les véhicules. Pour les groupes armés djihadistes, l'Adrar des Ifoghas représente depuis quelques années un repaire quasi inexpugnable, un sanctuaire. Ce massif montagneux désertique et hostile sera la zone d'action principale de l'escadron pendant quatre mois.
Face à un terrain si rude et à un ennemi qui se dérobe, l'escadron n'aurait pu atteindre les objectifs qui lui ont été assignés sans une préparation opérationnelle très poussée. Les légionnaires sont prêts. Pour eux, c'est l'aboutissement de plusieurs mois d'entrainement centré sur l'aguerrissement, la manœuvre blindée et le tir canon.



Texte collectif

Défendre Tessalit, contrôler la zone…

Après avoir relevé les quatre pelotons du RICM [3], les légionnaires prennent rapidement en compte la défense du camp, en armant les deux postes avancés situés à l'extérieur de la base. Depuis ces positions, les possibilités de vues et de tirs n'ont de limites que l'horizon et la portée des armes. Le paysage y est insolite, car désertique. Ce décor n'est bouleversé que par les mirages des réverbérations ardentes des quelque 55°C à l'ombre et la « transsaharienne », unique piste empruntée jadis par les nomades à dos de dromadaires et dorénavant parcourue par les 4x4 qui sillonnent la région.

Les autres pelotons assurent la QRF [4] blindée ou mènent des patrouilles quotidiennes dans la zone d'action afin de rassurer les populations, de marquer la présence française et de recueillir du renseignement pour monter les futures opérations dans l'Adrar des Ifoghas. Il faut aussi protéger la piste d'aviation, véritable cordon ombilical de Tessalit : sans elle, impossible de tenir dans la durée. Aussi, les légionnaires surveillent-ils très attentivement chaque poser d'aéronef apportant de précieuses cargaisons pour la base.

Et détruire la logistique ennemie !

Pendant son mandat, l'escadron effectue plusieurs opérations au cœur de l'Adrar dans le but de porter un coup décisif à la logistique ennemie. Ces actions permettent la mise au jour de nombreuses caches de munitions et d'armement, ainsi que la découverte d'explosif artisanal en quantité très importante. Saisissant chaque opportunité, les légionnaires cavaliers vont également capturer plusieurs djihadistes lors de missions de contrôle de zone au sud de Tessalit.

Au cours de ces différentes opérations, les AMX-10RCR donnent leur pleine mesure. Conjuguant puissance de feu et mobilité, alliées à la capacité de renseignement des VBL, ils sont déterminants dans nos succès. Leur très grande mobilité permet de couvrir et de contrôler un espace considérable en peu de temps.

Dans les phases de raid blindé et de contrôle de la périphérie de l'Adrar des Ifoghas, ils apportent puissance et vitesse. Lors des reconnaissances, ils sont un élément clé de l'appui et des ouvertures d'itinéraire. À l'occasion des franchissements d'oued, ils constituent une aide précieuse à la mobilité en tractant des VAB ensablés. Enfin, dans les phases de saisie d'objectifs, ils apportent un appui canon dans des zones inaccessibles aux VAB, permettant ainsi à la troupe débarquée d'être toujours appuyée au plus près. Le travail de renseignement des escouades, l'aide de nos guides et l'excellent contact des légionnaires avec la population locale font ensuite la différence pour rechercher toute présence ennemie.

[1] *Explosive Ordnance Disposal* ou NEDEX pour : neutralisation, enlèvement et destruction d'explosifs.

[2] Train de combat N° 1. C'est l'élément de soutien logistique qui est au plus près du sous-groupement.

[3] Régiment d'infanterie et de chars de marine.

[4] *Quick Reaction Force,* ou force de réaction rapide. C'est le peloton placé en réserve et capable d'intervenir sans préavis au profit d'une unité amie en difficulté.

Épilogue

Après plus de quatre mois de reconnaissance au cœur de l'Adrar des Ifoghas, le bilan réalisé par le sous-groupement blindé « Désert » est excellent. Son action a considérablement affaibli la logistique de l'ennemi et sa capacité à combattre. L'escadron a également renforcé la cohésion et la combativité de ses légionnaires lors de cette mission passionnante et éprouvante, qui rappelle à tous que l'esprit de corps est décisif pour mener à bien ce type d'opération ! ■

▼ Poste d'observation armé par les légionnaires-cavaliers du 1er REC dans le secteur de Tessalit.

Photos sur ces pages : Droits Réservés via 1er REC

PATROUILLE DE LONGUE DURÉE DANS LE SUD DE DJIBOUTI

Depuis l'indépendance de Djibouti dans les années 1970, la France entretient des accords de défense avec ce pays ami, s'engageant à combattre aux côtés des Forces armées djiboutiennes (FAD) pour la protection des frontières et de la population.

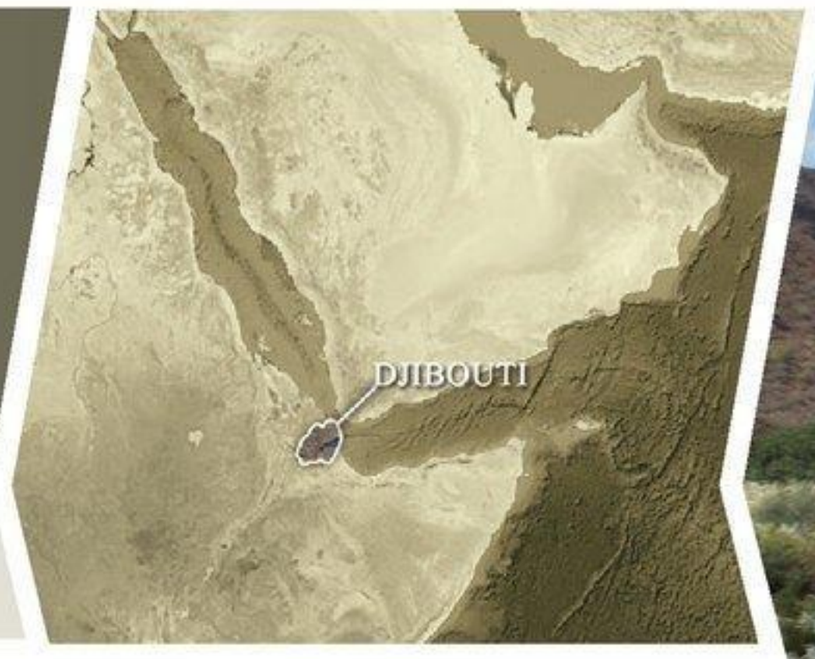
Le volume d'une force interarmées de 2 000 hommes stationne ainsi sur le territoire et se tient prête à intervenir au profit du pays, voire de la sous-région. Le 5e régiment interarmes d'outre-mer commande la composante terrestre et s'articule autour d'une compagnie d'infanterie, d'un escadron « roues-canon », d'une compagnie d'appui et d'une batterie sol-air. Depuis le 3 novembre 2013, et pour une durée de quatre mois, l'escadron « Lyautey » du 4e régiment de chasseurs arme ainsi l'unité « roues-canon », sur AMX-10RCR, des forces prépositionnées à Djibouti.

Dans le contexte de paix actuel, l'escadron bénéfice avant tout de moyens particulièrement favorables pour poursuivre son entraînement. L'environnement interarmes, voire interarmées, et un pays au terrain unique offrent de multiples possibilités de s'aguerrir pour un éventuel engagement en zone désertique. Pour une unité de montagne telle que le 4e régiment de chasseurs, l'occasion est belle de pouvoir affronter un environnement hostile et d'ainsi cultiver quelques valeurs de montagnards qui lui sont chères !

La mission

L'aboutissement de cet entraînement se concrétise au travers de missions appelées patrouilles de longue durée (PLD). Afin de préparer un éventuel engagement armé, les unités terrestres veillent à entretenir une parfaite connaissance du pays, de sa population, de ses villages et de la praticabilité de ses itinéraires. Les PLD sont menées conjointement avec les forces armées djiboutiennes. Il s'agit, pour le volume d'un peloton, d'être engagé dans des zones reculées afin de s'immerger dans une région et d'y collecter de riches informations. Entretenant une totale réversibilité, les unités de cavalerie apprécient particulièrement ce type de missions. En adoptant une articulation légère, l'occasion est unique de prouver leurs savoir-faire dans le domaine de la reconnaissance et du recueil d'informations.

Fin décembre, le 1er peloton de l'escadron s'engage ainsi dans le sud de Djibouti, dans la région de Guistir, aux frontières de la Somalie et de l'Éthiopie. Travaillant de concert avec une section de l'Armée djiboutienne, les patrouilles légères du peloton sillonnent une région non reconnue depuis de nombreuses années. Afin de se réapproprier le terrain, le peloton se fixe de reconnaître d'anciens itinéraires et d'établir une liaison entre différents villages et points particuliers importants.



Par le Lieutenant Legros

Les procédés mis en œuvre

◀ ACMAT VLRA sanitaire survolé par un hélicoptère PUMA de l'ALAT en mission de ravitaillement.

▼ Arrivée de la colonne du 4e Chasseurs au fortin de Guistir. Située dans le sud-est du territoire de Djibouti, cette emprise militaire est à quelques kilomètres de la frontière avec la Somalie.

Toutes photos : 4e RCh

La mobilité // Appliquant le schéma d'un contrôle de secteur, le peloton rayonne à partir d'une base désert, lieu du bivouac, et renoue avec l'un des fondements de son Arme, à savoir la mobilité. Entraînées à la conduite de véhicules en terrain difficile, les patrouilles s'engagent sur des pistes ou des oueds oubliés. Le procédé est simple et efficace. Il s'agit de progresser en patrouille mixte avec des véhicules tout-terrain de type P4, VLRA et Land Rover. Leur rusticité, associée au savoir-faire des pilotes, offre la capacité de franchir les tracés sableux et rocailleux du pays. Les itinéraires, parfois bloqués par une végétation naissante ou une crue violente, obligent les chasseurs à faire œuvre de polyvalence. Devenant sapeurs d'un jour, ils nivellent les points bloquants et contournent les obstacles afin de faire passer les véhicules de reconnaissance et de poursuivre la mission. Les relevés GPS et le marquage à la peinture viendront alimenter par la suite les bases de données recensant les axes praticables du pays.

Le recueil d'informations // Au-delà de la recherche d'itinéraire, les patrouilles mettent à profit les kilomètres parcourus pour recueillir du renseignement sur l'état des infrastructures, l'organisation des villages et de la région, ou encore le moral et les activités de la population. Partie intégrante du métier de cavalier léger, il s'agit pour tous d'aiguiser son sens de la curiosité, d'observer et d'écouter. L'immersion exigée dans ce type de mission participe pleinement à la formation des cadres et des chasseurs. La compréhension du milieu par l'immersion, autant que son appropriation par l'aguerrissement, constitue un prérequis essentiel avant un potentiel engagement armé. Pour cet aspect de recueil d'informations, la collaboration avec les FAD s'avère essentielle. Ces dernières facilitent grandement la prise de contact avec les autorités civiles et les chefs de poste locaux.

La surveillance // Profitant d'un temps de présence et de manœuvre dans une région frontalière avec la Somalie et l'Éthiopie, les FAD s'appliquent à surveiller et à renseigner sur les points de passage de la frontière et les éventuels itinéraires d'infiltration vers le nord. En appui, le peloton accompagne évidemment les éléments djiboutiens sur cette mission. Fort de leur expérience en montagne, les « Cavaliers des cimes » n'hésitent pas à descendre de leur monture pour s'engager à pied. Ainsi, des détachements mixtes s'installent sur des points hauts d'observation et s'appliquent, durant chaque nuit, à renseigner sur les lieux de passage transfrontaliers et les oueds menant vers le nord.

La coordination interarmes ou interarmées // L'isolement du détachement et la rusticité du terrain imposent de pouvoir bénéficier d'appuis interarmes. En effet, afin de ne pas s'engager à l'aveugle, chaque déplacement est précédé d'une reconnaissance 3D [1]. Qu'il s'agisse de Mirage 2000 ou de Gazelle, ces appuis s'avèrent essentiels pour optimiser la recherche d'itinéraire et la collecte d'informations. Le détachement bénéfice ainsi du renfort d'un NFO [2], dont la mission, en dialogue avec le chef de peloton, est de coordonner l'action des éléments 3D. Consciente de sa force, mais également de ses limites, la Cavalerie blindée veille à éduquer ses cadres à la bonne gestion et intégration de ce type d'appuis. Désormais, sur la plupart des théâtres, les escadrons et les pelotons rencontrent de nombreuses occasions d'approfondir leur connaissance interarmes, et Djibouti ne fait pas exception, bien au contraire !

[1] Reconnaissance aérienne conduite par des avions ou bien des hélicoptères.

[2] *Naval Flight Officer* : officier issu de l'aéronavale et spécialisé dans le guidage des aéronefs depuis le sol.

Conclusion

Même dans un pays en paix, les occasions sont multiples de pouvoir mettre en œuvre les savoir-faire des cavaliers légers. Fort de sa réversibilité, un escadron « roues-canon » dispose des moyens et des connaissances pour mener des patrouilles dans la profondeur, en autonomie et dans la durée. Sa maîtrise du déplacement motorisé et son goût pour la prise d'initiative lui offrent une capacité unique pour le rayonnement dans de vastes espaces et le recueil d'informations recherchées. La PLD menée en décembre 2013 constitue un cas école des procédés maîtrisés par un peloton. Dans la recherche de l'équilibre entre les effets recherchés et les moyens engagés, il est probable que celui offert par une unité de cavalerie renforcée d'appuis soit un gage de qualité. ■

LE 12e CUIRS
AU CŒUR DE LA CRISE IVOIRIENNE

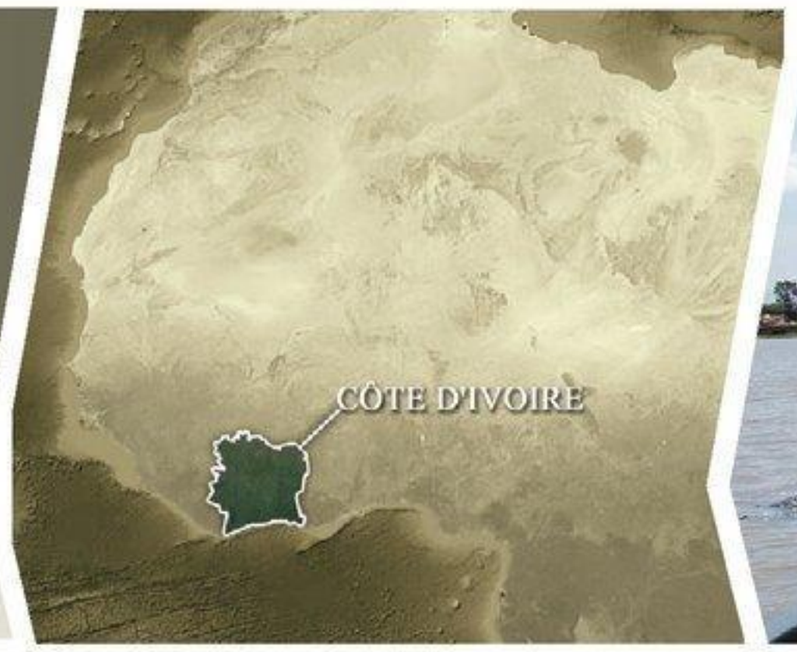
D'OCTOBRE 2010 À AVRIL 2011, LE 12e RÉGIMENT DE CUIRASSIERS EST DÉSIGNÉ POUR ARMER LE BATAILLON LICORNE OU « BATLIC ». CE BATAILLON EST UN GROUPEMENT TACTIQUE INTERARMES CONSTITUÉ D'UN ESCADRON BLINDÉ DU 12e CUIRS SUR ERC-90 SAGAIE, D'UNE COMPAGNIE D'INFANTERIE [1] DU 16e BATAILLON DE CHASSEURS SUR VAB, D'UNE SECTION DU 13e RÉGIMENT DU GÉNIE ET D'UNE COMPAGNIE DE COMMANDEMENT ET DE LOGISTIQUE. STATIONNÉ DANS LE CAMP DE PORT BOUËT, À ABIDJAN, « BATLIC » A POUR MISSION DE DÉFENDRE LES EMPRISES MILITAIRES FRANÇAISES DANS LA CAPITALE IVOIRIENNE ET DE METTRE EN ŒUVRE LES PLANS DE LA FORCE « LICORNE », CE QUE LES CIRCONSTANCES VONT NOUS AMENER À FAIRE EN SOUTIEN DE L'ONUCI [2]...

Une lente dégradation de la situation politique et sécuritaire

En arrivant sur le théâtre, le 3 octobre 2010, l'état-major du 12e régiment de cuirassiers trouve une situation en voie de règlement, du moins en apparence. Les Ivoiriens espèrent que les élections présidentielles, attendues depuis 2005, amèneront enfin la paix et que la longue crise politique que traverse le pays sera bientôt soldée. Malheureusement, dans les faits, il ne faudra que quelques jours pour comprendre que rien ou presque n'a changé en Côte d'Ivoire depuis les événements de 2002 [3].

Alors que les institutions internationales et africaines reconnaissent la victoire d'Alassane Ouattara aux élections de 2010, Laurent Gbagbo refuse de quitter le pouvoir. Le coup de force institutionnel réalisé par ce dernier, le 3 décembre, interrompt le processus de sortie de crise initié par les accords politiques de Ouagadougou.

Au 30 janvier 2011, après soixante jours de crise, sept médiations internationales, quatre sommets africains, trois trains de sanctions économiques et plusieurs menaces d'interventions militaires de la CEDEAO [4], Laurent Gbagbo est toujours en place.



Par le colonel Hintzy et le lieutenant-colonel Anthonioz

[1] Ultérieurement, une seconde compagnie d'infanterie « Juliet » viendra renforcer le bataillon. Il s'agit de la 2e compagnie du 3e RIMa, relevée ultérieurement par la 3e compagnie du 13e bataillon de chasseurs alpins.

[2] L'Opération des Nations Unies en Côte d'Ivoire (ONUCI) est la Force des Nations Unies en Côte d'Ivoire.

[3] La crise politico-militaire ivoirienne commence le 19 septembre 2002. Un début de solution se profile le 24 janvier 2003 avec la signature de l'accord de Linas-Marcoussis. Cependant, une brusque crispation en novembre 2004 remet en cause toutes les avancées obtenues. Une promesse de règlement final se dessine enfin avec la signature de l'accord politique de Ouagadougou le 4 mars 2007, avant d'être remis en cause à l'occasion de l'élection présidentielle ivoirienne de 2010.

[4] La Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest est une organisation intergouvernementale ouest-africaine créée en 1975. Elle compte quinze États membres, dont la Côte d'Ivoire.

[5] Forces de défense et de sécurité de Côte d'Ivoire.

[6] Ministre de la Jeunesse, de la Formation professionnelle et de l'Emploi du gouvernement Gbagbo, dont il est l'un des fervents partisans.

[7] Les Forces républicaines de Côte d'Ivoire sont un regroupement des « Forces nouvelles » et des ralliés des Forces de défense et de sécurité de Côte d'Ivoire, créé le 17 mars 2011 par Alassane Ouattara

Un tournant a lieu à partir du 15 février 2011, à l'annonce de la fermeture des banques privées dans la capitale, ce qui entraîne des manifestations et des affrontements violents entre les partisans des deux camps. Une lente et inexorable dégradation sécuritaire s'ensuit. Les combats de guérilla urbaine deviennent réguliers dans les quartiers septentrionaux d'Abidjan. À ce moment-là, des milliers d'habitants fuient la zone.

Le 3 mars, journée de la marche des femmes, sept manifestantes sont abattues par des miliciens et des hommes des FDSCI [5] à la mitrailleuse lourde. Le 10, l'Union africaine demande la mise en œuvre d'un plan de transition pour permettre le départ de Laurent Gbagbo. Cette date marque une véritable victoire diplomatique pour Alassane Ouattara et une étape supplémentaire et décisive de l'isolement de Gbagbo.

Le samedi 26 mars, Charles Blé Goudé [6] parvient à rassembler 80 000 patriotes sur la place de la République, à Abidjan, pour un concert et des prières de soutien à Gbagbo. Mais, dès le lendemain, des combats dans le nord du pays entraînent la fuite des forces de Laurent Gbagbo. Les FRCI [7] convergent alors vers Abidjan sans vraiment rencontrer de résistance.

◀ Opérateur-radio du bataillon « Licorne » appartenant au 12e Cuirs.

▼ Dès leur arrivée en Côte d'Ivoire les hommes de « Dauphin Cavalerie » comprennent que la situation est loin d'être en voie de règlement. Peu après, les événements se précipiteront !

Toutes photos : Droits Réservés via 12e Cuirs.

Abidjan, théâtre principal de l'action

La capitale ivoirienne est toujours restée la zone d'action privilégiée du bataillon « Licorne ». Celui-ci y affiche une présence dissuasive, tout en évitant d'être instrumentalisé par l'une des deux parties.

Pour le bataillon, la principale menace a longtemps été l'attroupement de masses populaires manipulées, violentes et constituées de « patriotes aux mains nues » possiblement armés, ayant une ferme intention d'agression sur une patrouille, un convoi ou une emprise militaire française, ou bien alors poussant à la faute l'unité au contact dans son usage de la force afin d'en tirer un bénéfice médiatique immédiat et ravageur pour la légitimité de la « Licorne ».

Durant les combats menés à Abidjan, à partir du 31 mars, la menace a évolué vers des pillards armés profitant du chaos. La seconde menace la plus dangereuse est constituée de résistances toujours fortes des réduits pro-Gbagbo, localisées dans la caserne de gendarmerie commando de Koumassi, la caserne des gardes républicains de Treichville, la caserne de gendarmerie d'Agban, et bien sûr aux abords de la résidence de Gbagbo dans Cocody et de la Présidence sur le Plateau.

Ces secteurs de résistance s'appuient sur les réseaux urbains pour y faire manœuvrer très librement des petits groupes de combattants légèrement armés qui attaquent toutes les cibles d'opportunité.

La bataille d'Abidjan

Le jeudi 31 mars, les combats dans Abidjan commencent avec l'arrivée des FRCI pro-Ouattara sur la capitale. Après une chevauchée rapide dans le pays, l'offensive butte sur une résistance beaucoup plus ferme en ville. Dans les quartiers, des escarmouches et des pillages commencent à menacer la sécurité de la population et des ressortissants. La situation sécuritaire se dégrade. Pour le bataillon, l'opération d'évacuation des ressortissants d'Abidjan vers le camp de Port Bouët commence…
Rapidement, le bataillon « Licorne » est engagé dans des actions plus fermes. Dans la nuit du 2 au 3 avril, il s'empare en souplesse et par surprise de l'aéroport Félix Houphouët Bouany. L'attaque est conduite au milieu de la nuit avec deux sous-groupements tactiques, l'un à dominante infanterie en couverture et le second à dominante blindé pour s'emparer de la piste. Cette opération brutale et rapide – le premier dispositif sommaire de protection est jeté en 30 minutes, en une heure l'aéroport est contrôlé dans sa totalité – permet d'enclencher l'arrivée des renforts pré-positionnés en Afrique, fournis par le 6e bataillon d'infanterie de marine de Libreville et le groupement terre « d'Épervier », soit deux états-majors tactiques et trois compagnies d'infanterie.
Dans la nuit du 4 au 5 avril, en application de la résolution n° 1975 des Nations unies, en appui et à la suite des frappes des deux Mil Mi-24 « Hind » de l'ONUCI sur les BM21 [8] de Laurent Gbagbo, les hélicoptères de la force Licorne conduisent des attaques sur des objectifs qui menacent la population, repérés au nord des ponts. Le 5 avril dans l'après-midi, le « Batlic » se déploie dans ce secteur pour participer à la sécurisation des ressortissants les plus menacés. Le lendemain matin, les prises à partie sont multiples et obligent les unités à s'installer en protection dans l'ambassade de France et la résidence des Palmes.
Au matin du 7, le bataillon se déploie une nouvelle fois au nord des ponts. Cependant, dans les jours qui suivent, les fidèles de Gbagbo ne rendent pas les armes et maintiennent des îlots de résistance.
Le 9 avril, afin de protéger les infrastructures portuaires qui permettent de ravitailler la ville d'Abidjan, le « Batlic » s'empare du port d'Abidjan, avec un sous-groupement blindé menant l'action principale et en coordination avec les maigres forces de gendarmerie ivoirienne qui acceptent de coopérer. Ce sous-groupement sera relevé en fin d'après-midi par une des compagnies d'infanterie pour assurer la sécurisation du port.
Le 10 avril dans l'après-midi, alors que les renforts déployés depuis Libreville et N'Djaména ont pris en compte la sécurité des emprises françaises, le bataillon « Licorne » reçoit l'ordre de planifier une mission en soutien de l'ONUCI pour neutraliser des nouveaux moyens lourds déployés par les forces de Gbagbo.
Dans la nuit du 10 au 11, des frappes ciblées sont renouvelées, en appui de l'action de l'ONUCI. Celles-ci affaiblissent les forces de Gbagbo, qui demeurent malgré tout bien retranchées en ville.
Le 11 avril, à partir de 5h00, le bataillon, qui inclut alors deux sections de l'ONUCI, se déploie sur sa base d'assaut au sud des ponts et se prépare à mener son raid blindé en zone urbaine pour s'emparer du boulevard de France et en contrôler les abords.

▲ Reconnaissance lagunaire pour les cavaliers d'Olivet ! Grâce à une formation polyvalente, les hommes du 12e Cuirs sont capables de remplir de nombreuses missions, plus variées les unes que les autres.

Toutes photos sur ces pages : Droits Réservés via 12e Cuirs.

◥ et ▶ À Abidjan, les événements s'emballent, ce qui conduit les hommes de la force « Licorne » à intervenir à de multiples reprises et sur différentes points clefs de la capitale.

Appuyé par deux hélicoptères Puma, l'ordre de progression est donné vers 9h00, après un branle-bas de combat dans les tourelles et les engins blindés.
Le bataillon, constitué de deux sous-groupements en premier échelon et d'un sous-groupement en deuxième échelon, renforcé de deux sections du bataillon togolais de l'ONUCI, mène un raid blindé d'une quinzaine de kilomètres de profondeur en zone urbaine. En fin de matinée, les FRCI ont commencé leur progression en direction de la résidence de Laurent Gbagbo. Le bataillon « Licorne » se repositionne alors devant la résidence de France [9] pour assurer sa protection pendant l'offensive des FRCI. Peu après 12h00, l'ex-président ivoirien se rend. Une partie du bataillon reste déployée dans le quartier de Cocody jusqu'au lendemain matin, avant d'être relevée par deux sections de l'ONUCI.
Pendant cette opération, le bataillon aura, entre autres, tiré des obus d'ERC-90, détruit deux BMP-2 ainsi que plusieurs pick-up et postes de combat.

Épilogue

Cette action de force ne doit pas faire oublier qu'entre le 31 mars et le 11 avril 2011, plus de 5 000 ressortissants ont été accueillis par la force « Licorne » sur le camp de Port Bouët, dont 3 900 ont été évacués par le bataillon « Licorne ». De fait, une seule priorité aura prévalu pendant toute la mission : la sécurité de nos ressortissants. Une citation à l'ordre de l'Armée viendra magnifiquement récompenser l'action du régiment. ■

[8] Camion porteur de tubes lance-roquettes de conception russe et installé dans le camp d'Akouédo.

[9] La résidence de France se trouve juste à côté de celle de Laurent Gbagbo.

SUR LES TRACES DE LECLERC DANS LE TIBESTI

À la tête de l'escadron blindé de la force « Épervier »

L'UNE DES PLUS ANCIENNES OPEX À LAQUELLE PARTICIPE LA CAVALERIE EST CELLE QUI CONSISTE À APPORTER AUX AUTORITÉS TCHADIENNES L'APPUI DE LA FRANCE, ET QUI S'EST CONCRÉTISÉE AU FIL DES ANS PAR DIVERSES MISSIONS, LA DERNIÈRE EN DATE PORTANT LE NOM D'« EPERVIER ».

C'est dans ce contexte, qu'à la tête du 3e escadron du 1er régiment de spahis, j'ai cantonné à Ndjamena de juin à octobre 2013 pour une mission enrichissante, aussi bien sur le plan humain que professionnel. Je partais pour le Tchad en imaginant un séjour routinier, ce qui n'est pas de nature à réjouir un homme d'action, ce d'autant moins que l'escadron avait, au cours des douze mois ayant précédé son départ, été désigné pour d'autres missions sur des théâtres plus exposés.

Après l'Afghanistan et le Mali…

C'est ainsi que je m'étais tout d'abord préparé à mener mes hommes au combat en Afghanistan, au sein d'un groupement formé par le 1er régiment de tirailleurs, dans le district de Surobi [1] que je connaissais bien pour y avoir déjà servi au sein d'une équipe de liaison et d'appui intégrée à un bataillon de l'armée nationale afghane. Las ! le retrait des forces françaises du théâtre afghan vint rapidement mettre un terme à l'espérance d'une nouvelle expérience en terre pachtoune.

En janvier 2013, tandis que l'escadron, désigné pour un départ au Tchad, s'entraînait à Mailly-le-Camp par un mois de janvier glacial, sous d'autres cieux, la poudre parlait à nouveau : « Serval » venait en effet d'être déclenchée au Mali, et la cavalerie y tenait toute sa place, multipliant les raids blindés sur des milliers de kilomètres face à un ennemi sinon accrocheur, au moins déterminé et réactif. Tandis que la moitié de l'Afrique bruissait du grondement des colonnes blindées qui, parties de Dakar, Abidjan… et Ndjamena, fonçaient vers Gao, Tombouctou et Kidal, mes spahis et moi disputions farouchement à un ennemi d'entraînement la suprématie sur la côte de l'Oranger et le village de l'Ormet [2]…

Ce fut en marge de ces combats simulés que mon chef de corps m'ordonna de préparer l'escadron à assurer la prochaine relève des troupes en action au Mali. La déception de notre faux départ pour l'Afghanistan devint un

[1] District limitrophe de ceux de Kaboul (à l'ouest) et de Kapisa (au nord), théâtre le 18 août 2008 d'une sanglante embuscade au cours de laquelle 10 soldats français avaient été tués, dans la vallée d'Uzbeen.

[2] Il est ici fait référence au grand camp d'entraînement administré par le CENTAC.

[3] La Seleka, aussi orthographiée Séléka, est une coalition constituée en août 2012 de partis politiques et de forces rebelles centrafricains.

Par le capitaine Clément

lointain souvenir, et les sourires illuminèrent les visages des spahis, à qui la cruelle morsure du froid, tout à coup, était redevenue supportable !
Mais, finalement, moins de six mois plus tard, le 1er juin 2013, nous atterrissions… au Tchad ! Notre espoir d'une mission au Mali n'avait pas passé le printemps, sans que jamais ne soit ébranlée notre détermination à servir, quels que soient le théâtre et la mission.

Dans l'œil du cyclone

Sitôt débarqué dans la chaleur écrasante de Ndjamena, je compris que les quatre mois que l'escadron allait y passer ne seraient pas aussi monotones que j'avais pu le craindre. Outre les opérations au Mali, qui pouvaient à tout instant nécessiter l'envoi de renforts que nous serions parmi les plus à même de fournir, la dégradation de la situation sécuritaire en République Centrafricaine allait nous tenir en haleine, au rythme de l'avancée des milices Seleka [3] vers la capitale, Bangui, dont nous comprenions bien que la survie, tôt au tard, allait de nouveau dépendre de la capacité de la France à y renforcer spectaculairement et rapidement le dispositif de l'opération « Boali ».
De plus, sous les influences conjuguées de la détermination française à lutter contre les groupes armés djihadistes dans tout le Sahel et de la relative stabilité du Tchad lui-même, la force « Épervier » s'apprêtait à réorienter son action vers le nord du pays, dans les confins quasi lunaires du pays des indomptables Toubous, où convergent les frontières tchadienne, nigérienne et libyenne, et où les trafics en tous genres ont toujours été florissants. Enfin, des prises d'otages récurrentes d'occidentaux au Niger et au Cameroun, à l'Ouest, ainsi qu'un regain de tension et d'importants déplacements de population de l'autre côté de la frontière soudanaise, à l'Est, achevaient de planter le décor d'un Tchad momentanément apaisé mais cerné de voisins tous en proie, à des degrés divers, à une instabilité de mauvais augure.

Premiers tours de roues

Avant toute chose, il nous fallut mettre à profit les dernières semaines de la saison sèche pour nous préparer à notre nouvel environnement. Un mandat « Épervier » offre en effet l'opportunité, en plus de permettre la pratique du métier de cavalier dans des milieux variés, et notamment désertiques, de s'entraîner à l'emploi combiné des forces terrestres et aériennes. Avec six chasseurs polyvalents Rafale, un avion ravitailleur KC-135FR, deux avions de transport tactique ou d'assaut (Casa C295 et C-130 Hercules) et quatre hélicoptères de manœuvre Puma, la base aérienne 172, qui abrite en outre depuis peu le JFAC AFCO (*Joint Forces Air Component Command* de l'Afrique centrale et de l'Ouest) [4], est de toutes les bases françaises d'Afrique celle qui recèle la plus grande diversité de moyens aériens.
Après une brève prise en main de nos nouvelles montures (ERC-90 Sagaie et véhicules tactiques ACMAT VLRA [5]), l'évidence nous apparut, cruelle : le déploiement de l'escadron blindé « Épervier » au Mali aux premiers jours de l'opération « Serval », six mois plus tôt, ne serait pas sans conséquences sur notre mandat. Les véhicules, hors d'âge pour la plupart, avaient malgré leur robustesse beaucoup souffert de cette projection, et les efforts redoublés de nos camarades mécaniciens n'avaient pas encore permis de tous les remettre en état. C'est donc en gérant au mieux les ressources plus que jamais précieuses de notre parc automobile que nous menâmes, de front et à marche forcée, les indispensables reconnaissances de la plate-forme aéroportuaire et les premières sorties visant à permettre l'acclimatation des hommes et l'acquisition des savoir-faire spécifiques, aussi bien en termes de pilotage sur piste, de transmissions et de topographie en milieu désertique que de coordination sol-air, incontournable en cas de blessé nécessitant une prise en charge médicale rapide, ou de besoin urgent de ravitaillement par voie aérienne, ainsi que de vie en campagne.

Direction : la cathédrale de Strasbourg ! Point à atteindre : Faya-Largeau

Vers la fin juin, tandis que mes spahis s'aguerrissaient grâce à la vie en milieu désertique et parachevaient l'acquisition des techniques spécifiques qu'il faut savoir y mettre en œuvre, la pluie arriva. Les pistes autour de la capitale, et tous nos terrains de jeu favoris, à Farcha comme à Massaguet, devinrent vite impraticables. Puis la végétation poussa d'un coup, transformant la prairie désolée en un luxuriant marécage fatal à la moindre velléité d'aventure hors des routes. Il était temps de mettre cap au nord et de quitter le pays utile – mais pluvieux – pour pousser nos reconnaissances jusqu'aux marches septentrionales du territoire tchadien. La mission majeure du mandat avait désormais un nom : ce serait l'opération « Guelta » [6].

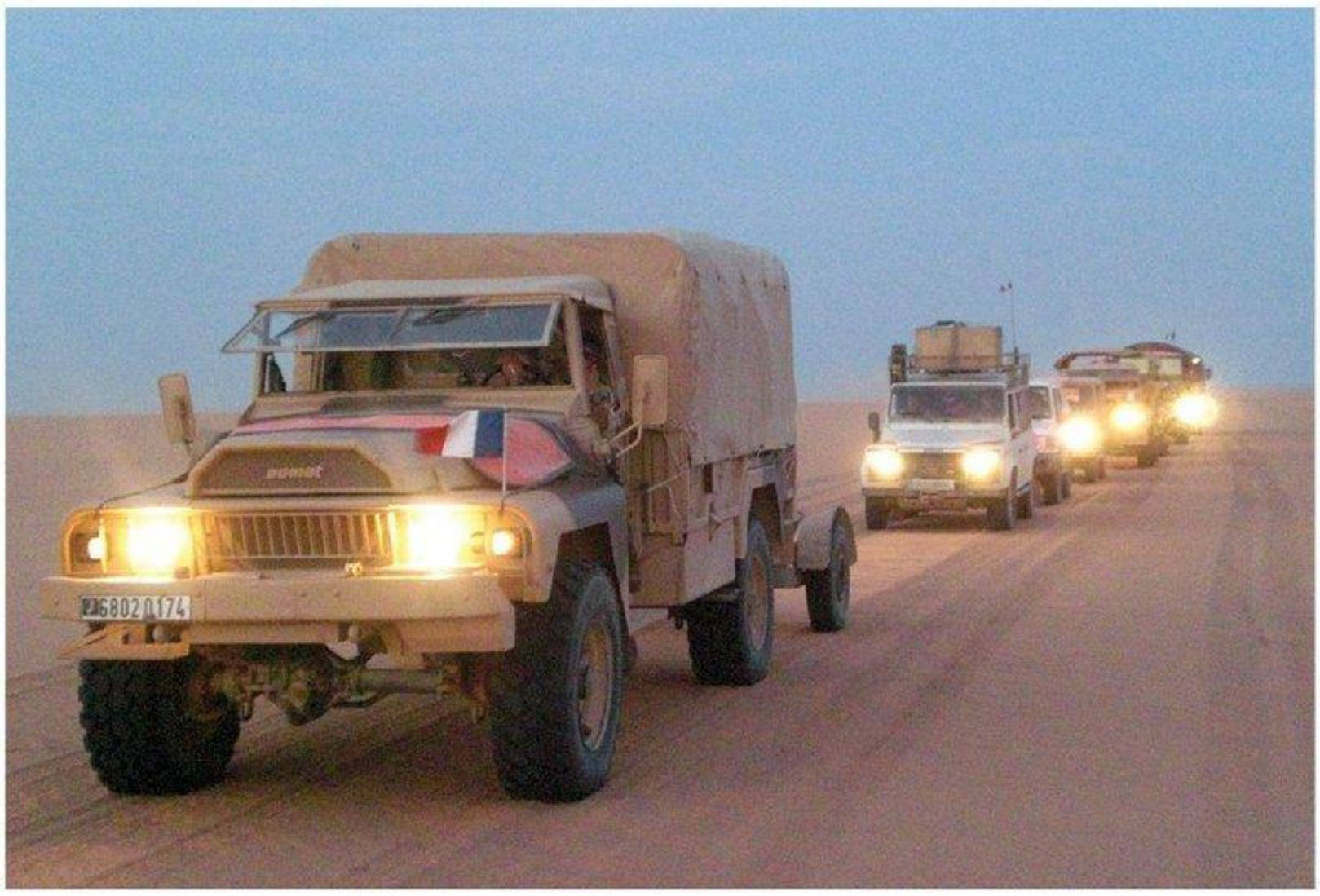
[3] Réparti sur les sites de Lyon-Mont-Verdun et la capitale tchadienne, le JFAC AFCO permet la coordination et la conduite optimales des opérations aériennes, notamment au profit de l'opération « Serval ».

[5] Véhicule léger de reconnaissance et d'appui.

[6] Une guelta est une dépression où l'eau s'est accumulée. La guelta appartient à l'ensemble des zones humides des milieux désertiques, comme le chott, la daya et la sebkha.

Les spahis, qui allient traditions, modernité et rusticité.

Toutes photos sur ces pages, et les deux suivantes : Droits Réservés via 1er Spahis



Aux petites heures de la matinée, le 18 juillet, s'ébranla au camp Kosseï la colonne de 56 véhicules dont on m'avait confié le commandement. Ma mission : reconnaître l'itinéraire jusqu'à l'oasis de Faya-Largeau, mille kilomètres au nord, puis, après y avoir fait la jonction avec une colonne d'artilleurs de marine venus d'Abéché et m'y être ravitaillé en vivres, eau, carburants et ingrédients, poursuivre cap au nord-ouest jusqu'à Zouar, que je devais avoir atteint au plus tard le 30 pour y préparer l'accueil de la compagnie de tirailleurs. Renforcée de mon adjoint et d'un de mes pelotons, cette dernière mènerait avec les moyens que j'aurais acheminés, et avec l'indispensable appui d'une section de sapeurs parachutistes arrivée par avion de métropole, diverses missions de reconnaissance, d'investigation, de surveillance et d'assistance.

Dès le deuxième jour de route, au milieu du Bahr El Gazal, une première tempête de sable survint, suivie d'un orage apocalyptique. La colonne se trouva stoppée dans un oued ; le ton était donné. Ceux qui s'étaient imaginé une croisière en seraient pour leurs frais ! Lorsque le déluge cessa, les camions étant aussi profondément enlisés qu'on peut l'être, les hommes creusèrent frénétiquement pendant cinq heures pour les dégager. J'avais scindé ma colonne en deux détachements ; le second, aux ordres d'un capitaine de tirailleurs, avait su garder les pieds au sec… Mais était cerné par les eaux ! Il dut attendre la décrue pendant une journée, et ne nous rattrapa que le lendemain.

Au deuxième jour de route, dans la région de Koro-Toro, les derniers arbres disparurent du paysage, et le sable commença à s'affiner… Le lendemain, nous abordâmes l'erg du Djourab, succession de dunes dans laquelle nous ne pûmes gagner, tant bien que mal, plus de quarante kilomètres par jour. La progression était si difficile que les caravanes de dromadaires doublées le matin nous rattrapaient le soir… Spahis et tirailleurs apprirent à bondir comme des diables de leurs véhicules dès que ceux-ci semblaient sur le point de s'ensabler, et creusèrent à n'en plus pouvoir, des heures durant, par des températures dépassant allègrement les 50 degrés. Mais chaque soir et chaque matin, récompense de leurs efforts, la nature sublime leur offrait le spectacle inoubliable d'aubes et de crépuscules d'une beauté à couper le souffle.

Le 25, enfin, fourbus mais soulagés, nous sortîmes des dunes en direction de la palmeraie de Faya, où nous arrivâmes le 27. Sable orange, murs blanchis, palmiers-dattiers ; le fortin français n'avait pas changé en un siècle, et nous le trouvâmes tel qu'il avait accueilli le général Leclerc sur la route qui le menait en Libye, à Koufra. Les hommes entr'apercevaient la perspective d'un repos bienvenu, mais il fallait avant toute chose remettre en condition les matériels déjà bien éprouvés. Pour la première fois depuis le départ, nous pouvions déguster des boissons à moins de 30 degrés ! Ajoutée à ce luxe, une simple douche de campagne paracheva notre bonheur.

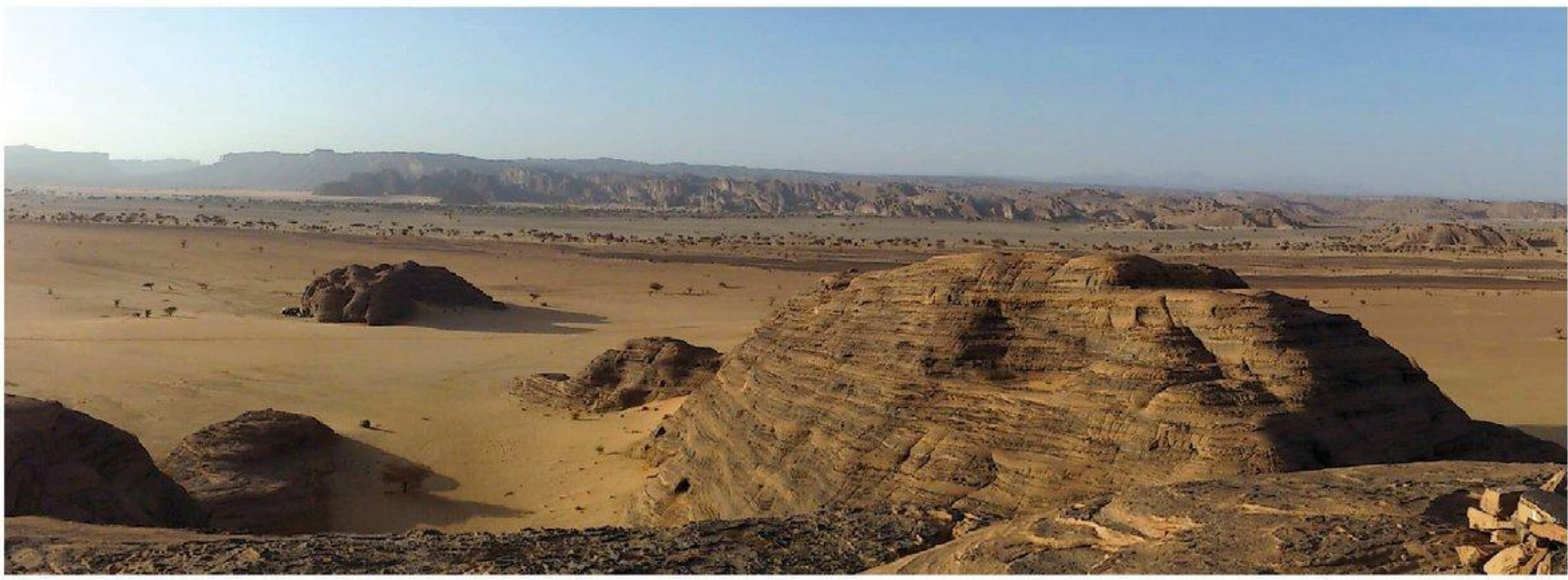
▲ Colonne du 3e escadron du 1er Spahis dans le désert tchadien. En tête, un ACMAT VLRA parfaitement adapté à ce type de terrain.

◥ Lors de leur OPEX au Tchad, les spahis vont conduire des reconnaissances sur plusieurs axes. Les paysages sont grandioses, mais les conditions de vie sont difficiles, avec, notamment, des températures dépassant les 50°C, sans oublier une faune parfois inamicale…

◢ Le fanion du 3e escadron au sommet d'une dépression rocheuse. C'est sur ce terrain, qu'à l'orée de l'année 1941, Leclerc entraîna ses hommes vers le grand sud libyen, en direction de l'oasis italienne de Koufra qui fut conquise par les Français libres.

La route vers l'inconnu

Le lendemain, 28 juillet, la colonne, augmentée de la section de bigors [7] venue d'Abéché, reprit sa marche vers Zouar, 400 kilomètres au nord-ouest. En chemin, improbable au milieu du désert, un carrefour de pistes nommé…



« rond-point Charles De Gaulle » ! Les véhicules souffrent, et les pannes se succèdent, forçant nos mécaniciens à multiplier les exploits et à sacrifier leurs nuits. Par des températures toujours plus élevées, nous progressons désormais au milieu de vestiges de combats entre Tchadiens et Libyens : carcasses noircies de chars T-55 et autres blindés de fabrication soviétique jalonnent la piste, par ailleurs bordée de pléthore de munitions non explosées.

Le 30, nous atteignons la ville de Zouarke. Pour continuer vers notre but, nous fonçons droit sur la muraille rocheuse du massif du Tibesti, dans laquelle, au dernier instant, une faille apparaît ; nous nous engouffrons alors dans le canyon de Zouar, dédale de roches creusé par une rivière asséchée, les vents et le sable. À partir de ce point, plus question de quitter la piste : les bords en sont minés. Nous comptons les carcasses de chars et de blindés par dizaines ; les combats qui eurent lieu ici furent sans aucun doute acharnés.

À la sortie du canyon, nous touchons au but : le village de Zouar, où trône fièrement le fortin tenu par le capitaine Massu jusqu'à son départ dans la colonne Leclerc. L'Histoire n'est jamais très loin. Avec leurs moyens dérisoires, comment ces hommes ont-ils parcouru de telles distances et résisté à la soif et à la chaleur ? Dans un modeste cimetière s'alignent 33 tombes anonymes, ainsi que celles du sergent Couaillard, mort à l'ennemi en 1914, et d'un adjudant d'aviation tombé en Libye en 1942. La première activité du détachement sera de désensabler ce cimetière et de nettoyer les tombes de nos anciens. Au bout de combien de temps les familles ont-elles appris la nouvelle ? Ce jour-là, la liaison satellitaire avec Ndjamena m'apporte un message transmis par mon adjoint : en plein désert, j'ai la joie immense d'apprendre à l'un de mes spahis la naissance de sa fille, là-bas, en France !

En attendant la relève

Le 2 août, l'avion qui devait acheminer les tirailleurs, spahis et sapeurs-parachutistes chargés de la deuxième partie de la mission étant cloué au sol par une avarie, nous lançons sans attendre les premières reconnaissances en pays Toubou. D'abord près de de notre camp, puis vers Wour, Bardaï (anciens postes français), et les pistes menant à la Libye et au Niger, qui livrent les unes après les autres leurs secrets à nos regards attentifs. Mais l'absence des sapeurs finit par entraver notre action, et il faut bientôt, l'avion ne décollant toujours pas, nous trouver d'autres occupations…

On met alors sur pied un détachement d'instruction opérationnelle au profit de nos camarades tchadiens, que nous initions à nos techniques de tir et de sauvetage au combat. Dans ce qui commence à ressembler à un repos forcé, les hommes s'occupent, inébranlables : entre deux séances de sport ou d'instruction, on joue aux cartes ; une bibliothèque improvisée ouvre ses portes. Parfois, les journées ne sont rythmées que par les relèves de la garde, quand les tempêtes de sable et les orages nous condamnent à l'inactivité. Scorpions et araignées-couteaux agrémentent notre séjour, jouant à cache-cache dans nos brodequins, tentant infatigablement des incursions sur nos lits de camp…

Retour au camp Kosseï

De retards en annulations, l'avion de la relève ne décolla finalement jamais. Nous étions partis pour deux semaines de piste, et nous étions déjà le 10 août, quand la décision fut prise d'écourter la mission et de retourner à Faya, au grand soulagement de tous ; le temps, sur la route, passe toujours plus vite !

Le 13 août, de retour à l'oasis, et le camp de base à nouveau monté, nous accueillions enfin les premiers éléments des détachements chargés de ramener les véhicules encore roulants à Ndjamena et Abéché. Un de mes pelotons, parti de la capitale à bord d'un avion devant faire escale à Abéché avant de rallier Faya, connut à son tour une fortune des sables : s'étant posé à Abéché, l'avion, victime d'une nouvelle avarie, dut rentrer à Ndjamena par route directe… Le peloton naufragé allait attendre cinq jours avant de s'envoler à nouveau vers Faya !

Le 21 août, mes derniers spahis décolèrent enfin vers la capitale, après 35 jours de désert. Amaigris, bronzés, heureux et fiers de leur aventure, et d'avoir toujours su « faire face [8] ! » ■

[7] Appellation traditionnelle des artilleurs des troupes de marine.

[8] « Faire face » est la devise du 1er régiment de spahis et du 3e escadron.

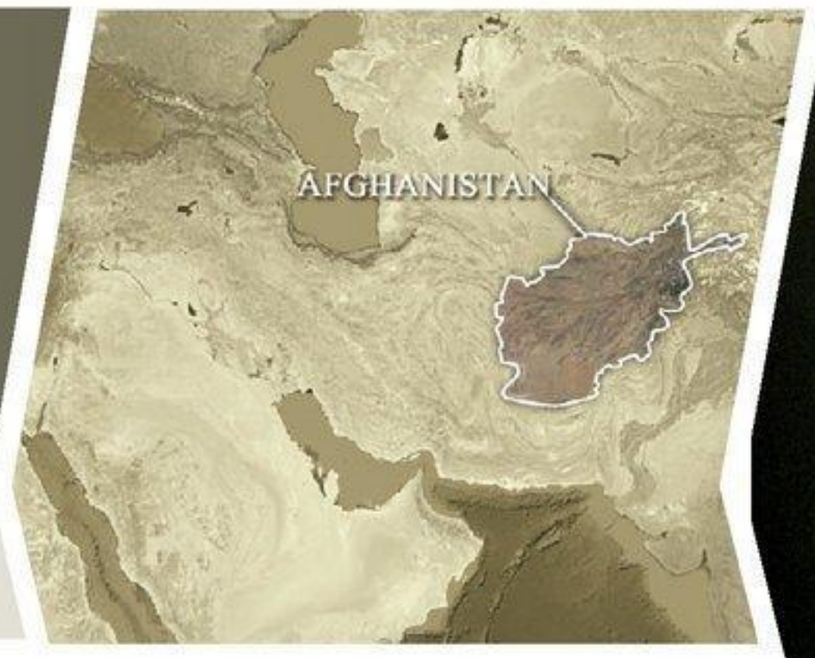
LES CAVALIERS DES CIMES EN AFGHANISTAN

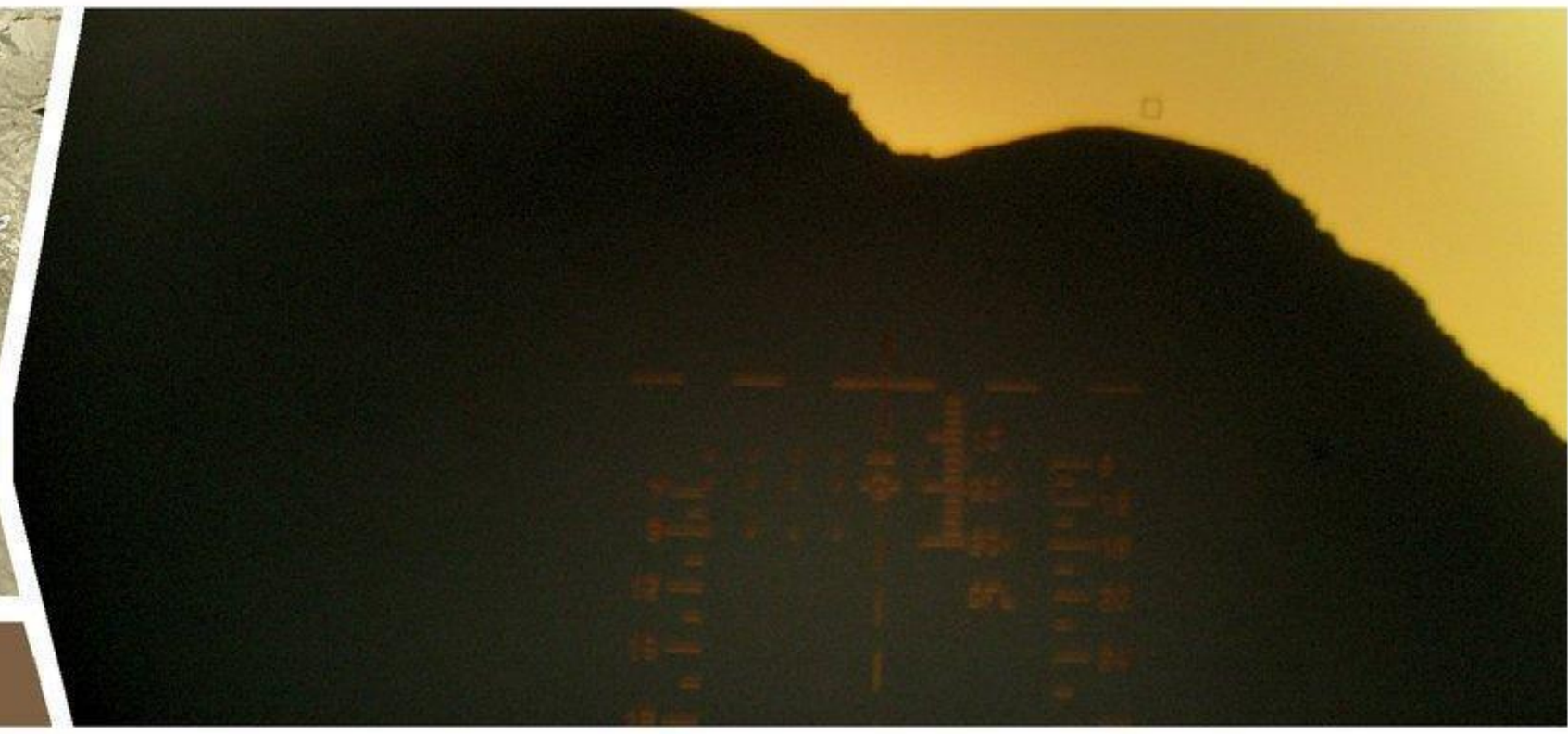
LIEUTENANT EN DEUXIÈME ANNÉE AU 4e CHASSEURS DE GAP, OÙ J'OCCUPAIS LA FONCTION DE CHEF DE PELOTON SUR ERC-90 SAGAIE, JE FUS DÉSIGNÉ, EN MAI 2009, POUR PARTIR SIX MOIS PLUS TARD EN AFGHANISTAN, À LA TÊTE D'UN AUTRE PELOTON SUR AMX-10RCR.

Il s'agissait donc pour moi, comme pour mes subordonnés, d'acquérir de nouvelles compétences techniques, mais aussi et surtout d'apprendre à se connaître et à travailler ensemble, avant d'être insérés au sein d'un sous-groupement tactique interarmes à dominante infanterie issu de la 4e compagnie du 13e bataillon de chasseurs alpins de Chambéry.
La préparation opérationnelle fut très dense : elle commença par l'obtention des qualifications techniques individuelles, avant de se poursuivre par une phase durant laquelle nous reçûmes des instructions spécifiques (secourisme de combat, lutte contre les engins explosifs improvisés, connaissances culturelles et prise en compte des problématiques et des risques particuliers à cette mission) ; elle s'acheva par un exercice baptisé « Jalabad », dans la région de Briançon. Cette manœuvre constituait la validation des acquis avant la projection.

Au royaume de l'insolence…

Le peloton rejoignit la base de Tagab, en Kapisa [1], au cours de la deuxième quinzaine du mois de novembre 2009.
La traditionnelle passation de consignes, effectuée au début du mandat, constitua un moment-clef pour la suite de la mission. Réalisé face au terrain, ce briefing permettait d'appréhender plus particulièrement le contexte. Tout fut passé en revue : la géographie, l'ennemi et ses modes d'action, ainsi que la tactique élaborée par nos prédécesseurs pour contrer ces derniers, etc. Cela me fit prendre pleinement conscience que le combat blindé tel que nous l'avions appris en France dans des zones plutôt ouvertes et face à un ennemi mécanisé devait être adapté à cette zone si particulière. En effet, le terrain cloisonné et très compartimenté, l'ennemi invisible car fondu dans la population allaient nous contraindre à adapter nos schémas génériques. C'est ainsi que la relève s'étala sur une semaine, avec notamment quelques missions conjointes dans la vallée de Tagab, mais aussi d'Alasay, afin que nous puissions prendre en compte ce qui allait constituer pour les mois à venir notre zone d'action.





Par le capitaine Job

La relève se passa sans incidents, ce qui nous permit de prendre nos marques sereinement, car, malgré le travail réalisé en métropole, il nous restait encore à acquérir bien des automatismes et des réflexes ; les premières missions permirent donc à chacun de s'approprier la zone, fantassins comme cavaliers.

… et des IED !

Dès le début du mois de décembre, les premiers IED [2] furent découverts, et les premiers contacts avec l'ennemi eurent lieu. Les insurgés étaient donc bien présents et nous testaient… déjà ! Nous restions calmes, nous observions, mais nous n'avions pas encore l'œil suffisamment aguerri pour engager les premiers coups de canon. De retour à la base, chacun exprimait ses impressions, mais personne ne semblait avoir peur.

À la mi-décembre 2009, se déroula une opération majeure dans la vallée de Tagab. Deux groupements tactiques interarmes étaient engagés à l'entrée de la vallée de Bedraou, zone où l'activité insurgée était réputée importante. La mission devait durer trois jours. Une partie du peloton fut engagée et reçut la mission d'appuyer les fantassins qui réalisaient des reconnaissances. Dès le premier soir, nous subissions des tirs de mortier. Nous cherchions à débusquer la zone de départ des tirs afin de riposter, mais rien n'y faisait. La matinée du deuxième jour commença comme la fin de la précédente : nous étions pris pour cible. Nous changeâmes de position mais nous restions stoïques. Il fallut attendre le début de soirée pour qu'un réel échange de coups de feu ait lieu entre d'un côté les insurgés et de l'autre les fantassins, appuyés par l'Armée afghane qui fit tonner le canon de son char T-55, alors que le peloton changeait de position. Enfin, la troisième journée fut calme, et le désengagement se passa dans les meilleures conditions.

Au fil de ces expériences, un certain sentiment d'impuissance se faisait sentir parmi nous. Ce n'était que temporaire, car, le 27 décembre 2009, le peloton ouvrit le feu pour la première fois. Après une prise à partie par les insurgés au lance-roquettes, l'équipage engagé sur la mission riposta et tira deux obus. Ce jour-là, les fantassins prirent conscience de l'utilité du peloton et adoptèrent définitivement cet élément qui pouvait leur paraître peu utile jusque-là. En effet, depuis son arrivée, le peloton observait efficacement, renseignait précisément mais ne pouvait pas encore être reconnu à sa juste valeur.

◀ Photo-souvenir pour ces chasseurs du « 4 », posant sur un AMX-10RCR. Le régiment, spécialisé dans le combat en montagne, multipliera les séjours en terre afghane.
© G. Mangin - SIRPA Terre - CDS4724

[1] Région située à environ 60 kilomètres au nord-est de Kaboul.

[2] Engins explosifs improvisés.

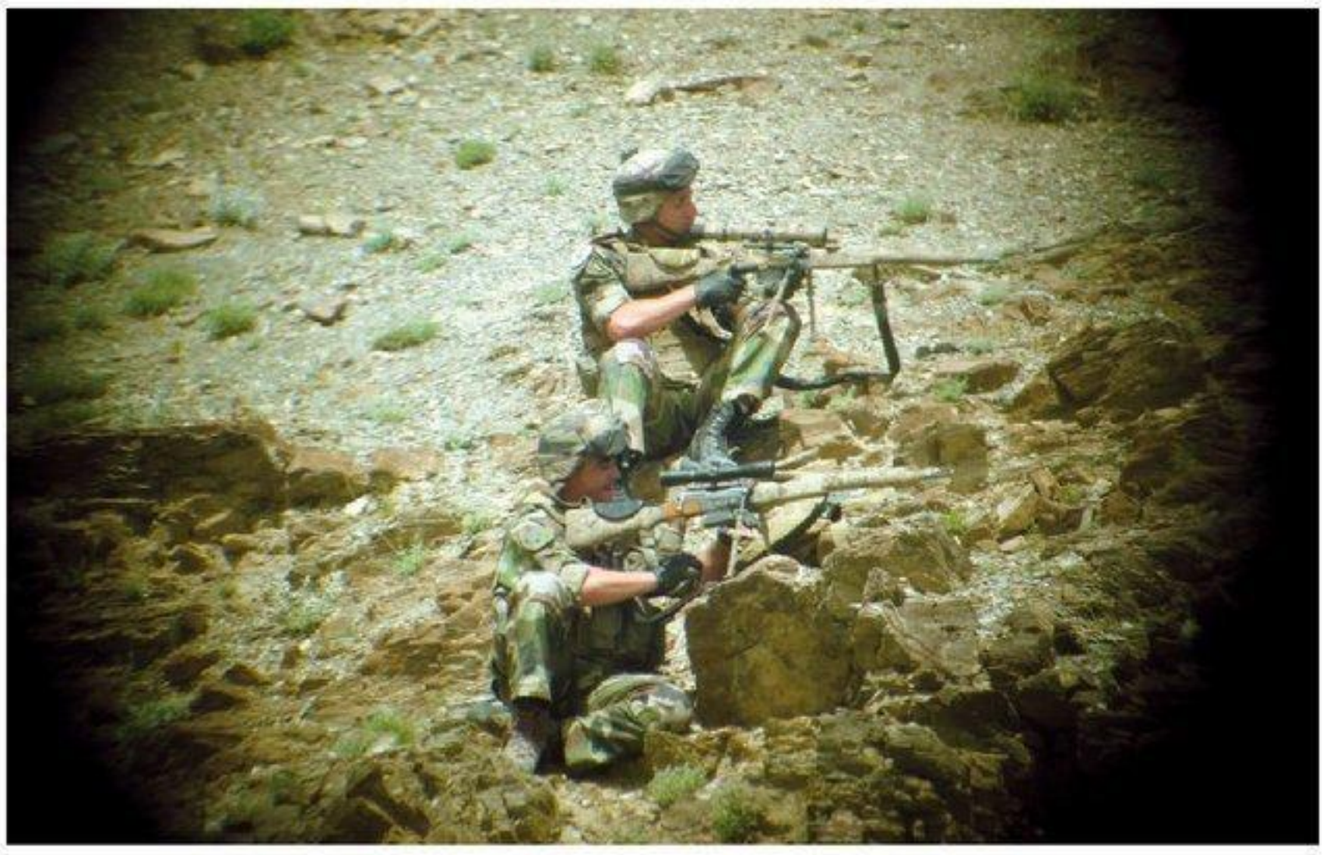
Sauf mention contraire, toutes photos sur ces pages et les deux suivantes : Droits Réservés via 4e RCh.

▼ « Cavalier des cimes » surveillant les mouvements ennemis.

Ce jour là, il avait été capable de neutraliser rapidement et efficacement un ennemi. Le mois de décembre s'acheva quelques jours plus tard, la zone commençait à nous être familière, et nous rentrions dans le vif du sujet !

Le mois de janvier 2010 fut dense. Le nombre de missions était important et l'activité insurgée soutenue. Ces derniers recherchaient en permanence le contact avec nous. C'est ainsi que le peloton engagea le feu à quatre reprises sur des ennemis décelés. Ces missions permirent également de mettre en œuvre des savoir-faire particuliers appris en France mais que l'on ne peut que rarement appliquer, comme le marquage d'un objectif par un tir fumigène ou encore la mise en place d'un tir masquant pour permettre aux fantassins de se désengager.

Début janvier, lors d'une patrouille à l'entrée de la vallée de Bedraou, les sections, appuyées par des éléments blindés, se déplaçaient aux abords d'un village. Elles semblaient être surveillées par des insurgés tout au long de leur progression. Après analyse des comptes rendus, le capitaine décida de stopper sa marche et de rentrer à la base. Ce fut à ce moment précis qu'une violente attaque éclata ! Une coordination sans faille entre ceux qui étaient au contact de l'ennemi et nous fut nécessaire pour permettre un désengagement optimal grâce à des tirs de neutralisation et d'aveuglement.



▲ Équipe de tireurs de précision armés du fusil FR-F2 (7,62 mm OTAN). Les tireurs d'élite de l'Armée française, qui engagent à 800 mètres et au-delà sont quant à eux équipés de PGM Hécate II calibre 12,7 mm.

Environ deux semaines plus tard, lors d'une mission de reconnaissance dans la vallée d'Alasay, ce fut encore une fois l'aide précieuse fournie par les AMX-10RCR et VAB-T20/13 [3] qui permit de détecter des attitudes suspectes.

Dans chaque cas, l'ennemi semblait vouloir se rapprocher au plus près afin d'essayer de s'affranchir de nos tirs. Pour autant, ce mois de janvier fut, semble-t-il, très difficile pour l'insurrection, qui aurait accusé de sérieuses pertes. Cet ennemi qui était en perpétuelle évolution ne resta pas sur sa faim, et c'est ainsi que s'ouvrit un mois de février plus difficile encore, notamment sur le plan moral.

Face à face avec les insurgés, notre ouverture du feu n'était qu'une riposte à une agression ennemie. Nous connaissions les modes d'action de l'ennemi, et l'armement dont il disposait ne nous était pas inconnu non plus. Mais c'était sans compter sur sa faculté d'adaptation. N'arrivant pas à ses fins par le combat direct, l'insurrection essaya alors tout autre chose. En effet, pendant un mois, pas moins de neuf attaques indirectes à l'aide d'obus de mortier et de roquettes furent recensées sur la base. Les insurgés nous menaçaient donc aussi dans ce qui constituait pour nous une zone sécurisée. De jour comme de nuit, nous étions sous pression. Les sirènes retentissaient à toute heure du jour et de la nuit. Le nombre de missions ne fléchissait pas pour autant, mais les accrochages furent bien moins nombreux.

La suite du mandat constitua un véritable tournant, tant sur le plan opérationnel que sur celui de l'insurrection. Ceci fut dû à une pause opérationnelle ainsi qu'à des conditions météorologiques défavorables qui nous contraignaient dans nos missions, car les hélicoptères ne pouvaient voler et ainsi évacuer des potentiels blessés. Parallèlement, nous assistions à une augmentation très nette du nombre d'engins explosifs improvisés installés sur de multiples positions de tir amies. L'insurrection, après avoir essayé le combat direct durant les premiers mois, passa au combat indirect, avec des tirs de mortier et en piégeant les parties de terrain qui nous étaient favorables. Ainsi, chaque sortie était source de stress, et la fatigue commençait à se faire sentir, sans oublier les températures qui atteignaient les 45 °C dans les engins dès le milieu de la matinée !

[3] Véhicule de l'avant blindé armé d'un canon mitrailleur de 20 mm.

▼ AMX-10RCR en observation. L'apport des chars médians en Afghanistan a été très appréciable, puisque non seulement les engins étaient capables d'offrir un appui-feu précis et rapide au profit des fantassins, mais qu'en plus, ils contribuaient à l'observation des mouvements ennemis.

Les mois d'avril et de mai furent plus difficiles encore. C'est ainsi qu'à la mi-avril, lors d'une patrouille dans la vallée de Tagab, une zone connue comme difficile car l'insurrection y était très active, après une mise en place sans accrochage sur une position très favorable aux blindés, mais qui était visible de l'ennemi, retentit une détonation dont le bruit nous était familier. Il s'agissait vraisemblablement d'un tir de mortier. Il s'avéra que la position sur laquelle nous nous trouvions en était la cible. L'obus tomba à moins de 50 mètres. Dans la foulée, le coup suivant retentissait déjà. Nous avions compris que l'ennemi avait réglé son tir sur nous et qu'il allait donc poursuivre afin de nous atteindre. L'heure n'était plus à l'euphorie mais à la préservation de chacun ! Après quelques secondes qui parurent être des heures, nous fîmes mouvement vers un lieu moins exposé.

Le deuxième évènement se déroula fin avril. Un équipage blindé participant à une mission de protection d'un itinéraire fut victime, lors du désengagement, de ce que nous redoutions tous. Lors de son passage, l'ennemi fit exploser un IED. Cette phase de désengagement constituait toujours une étape très délicate. En effet, à ce moment, plus aucun élément armé nous appuyait, la vigilance n'était plus maximale, nous devenions donc beaucoup plus vulnérables en quittant nos positions. Au total, une grande peur pour tous, mais seul l'engin fut touché, sans pour autant être immobilisé. Il n'aurait pas fallu grand-chose de plus pour que l'ennemi arrive à ses fins…

Il restait encore presque un mois et demi avant la fin du mandat. Durant cette période, nous devions assurer des missions de patrouille et de reconnaissance durant lesquelles, à chaque instant, tout pouvait basculer. En outre, malgré des prises à partie intenses, nous ne devions engager le combat que si nous étions sûrs que notre action n'allait pas occasionner des dégâts collatéraux et fratricides. Là résidait la difficulté du chef au combat. Ainsi, le mois de mai fut le plus violent de ce séjour en Afghanistan. Nous sortions en mission tous les deux à trois jours, par des températures pouvant atteindre les 50 à 60 °C à l'intérieur des engins blindés. L'insurrection cherchait à nous accrocher en permanence. Malgré la fatigue, le moindre geste suspect nous alertait : nous savions quoi chercher et où chercher. Les équipages se connaissaient bien, la complémentarité était quasi

parfaite, nous nous comprenions instantanément. Les dangers étaient pris en compte par le chef beaucoup plus rapidement. Nous appliquions les mêmes procédures, les mêmes mesures de coordination avec les éléments amis et surtout nous étions plus efficaces. Chacun savait ce qu'il avait à faire, ce que l'autre pouvait faire pour lui et réciproquement. La rigueur était de mise. Au final, à la fin du mois de mai 2010, le nombre d'engagements dépassait la moyenne des mois précédents.
Lorsque la relève arriva fin mai, nous pouvions lui transmettre les consignes. Le mandat s'acheva comme il avait commencé, le regard de nos successeurs devait être approximativement celui que nous devions avoir lorsque nous étions arrivés en novembre 2009.

Retour au calme

La date de retour, fixée à la mi-juin, arriva enfin. Après une escale à Chypre, tout le peloton rentra sans encombre en métropole. Ce séjour à Chypre constituait un moment clef pour un retour que tout le monde souhaitait le moins déroutant possible. Après avoir vécu dans la violence pendant des mois, il fallait que chacun retrouve le calme et la sérénité, avec le monde mais aussi avec lui-même. Sujet délicat, car les diverses expériences vécues par les uns et par les autres ont toujours un impact plus ou moins important sur les esprits. Ainsi, la tranquillité à laquelle nous aspirions tous nous était devenue étrangère. Nous nous étions habitués à la violence, il nous fallait désormais nous réadapter au calme. Au final, il nous aura fallu des mois pour retrouver ce calme ; des mois durant lesquels le moindre bruit sec nous mettait en alerte : la vigilance accrue que nous avions développée pour nous protéger se faisait encore sentir.
Cette opération fut donc une expérience hors du commun pour celui qui s'intéresse à l'humain. Elle me confortait aussi dans l'idée qu'une préparation opérationnelle de qualité, au cours de laquelle les fondamentaux du métier de militaire sont répétés afin de devenir des réflexes, constitue la clef de la réussite.
Ainsi s'acheva ma troisième et dernière année de chef de peloton, année dense mais aussi gratifiante, car ce qu'un jeune chef rêve de vivre un jour venait de m'être offert ! ■

▶ VAB -T20/13. Le canon mitrailleur de 20 mm CN-MIT20F2 à double alimentation qui équipe cet engin tire des obus perforants et des obus explosifs. Cet armement peut effectuer du tir au coup par coup ou par rafales, contre des cibles « molles » (fantassins), des blindés légers ou encore des aéronefs volant à basse altitude. Destinés à l'appui-feu et au contre-sniping, ces VAB apporteront un appui appréciable aux fantassins déployés en Afghanistan.

▼ AMX-10RCR « afghanisé » avec notamment un système de brouillage anti-IED.

LES TANKISTES AU COMBAT !

Opex en Afghanistan

Le 30 avril 2012, les soldats du 501e RCC sont assis dans l'avion qui les emmène en Afghanistan. Déployés au sein du GTIA « Acier », ils songent à ce qui les attend. Ils ont en tête les procédures étudiées pendant la préparation opérationnelle, les images vues pendant les amphis régimentaires ou publiées sur internet. Ils ont des doutes, des peurs, mais sont très fiers de partir exercer le cœur de métier en opération, après la phase de préparation en métropole.

Pour ceux qui sont venus trouver le dépaysement, l'objectif est atteint ! Paysage lunaire et poussiéreux d'un côté, végétation épaisse et murs en torchis de l'autre, on ne cherche pas longtemps où va se cacher l'ennemi. Les logements sur la *FOB* [1] Tagab sont spartiates : chambre rectangulaire de 5 mètres sur 5, un lit superposé et deux armoires à partager à deux. C'est toujours mieux que les pionniers de Tagab, arrivés en 2008, et qui, eux, étaient logés en tente ! Nous découvrons la terrasse encastrée entre deux *Bastion Walls* [2], les agrès de musculation faits maison, le baby-foot. Nous allons partager cet espace à vingt pendant six mois.

[1] *Forward Operational Base* ou base opérationnelle avancée.

[2] Murs de protection remplis de terre.

[3] L'officier prenant le commandement, laissé par le « descendant ».

Très vite, nous entrons dans le vif du sujet, avec la perception des équipements et des AMX-10RCR dotés récemment d'un surblindage pour faire face aux menaces grandissantes. Le chef de peloton « montant » [3] entame sa première mission à l'extérieur avec son homologue « descendant »… et connaît sa première prise à partie, les insurgés ayant décidé de faire un cadeau d'adieu au peloton du 4e régiment de chasseurs que nous relevons !

La relève effectuée, le GTIA « Acier » devient seul maître à bord et commence à s'aventurer hors de la *FOB*. Les tankistes mettent tout de suite en œuvre leur savoir-faire : le combat embarqué. Le peloton blindé, du fait de sa mobilité, de sa puissance de feu et de la protection accrue de ses engins, est évidemment aux premières loges. Appui des patrouilles, des convois de l'Armée afghane ou encore des convois logistiques de ravitaillement de la *FOB*, sorties diurnes ou nocturnes en réaction à des menaces, les occasions ne manquent pas ! Le peloton est efficace. Il utilise ses caméras thermiques DIVT 16 « Castor » pour débusquer l'ennemi dans la zone verte et met en application la méthodologie de l'observation apprise

Par le lieutenant Garrigues

sur char Leclerc : du plus près au plus loin, du général au particulier.
Bien qu'alourdi par deux tonnes de blindage supplémentaire, l'AMX-10RCR « afghanisé » demeure un engin très efficace en tout-terrain. Il permet de gagner des positions d'appui assez rapidement, sa suspension hydraulique autorisant une installation à flanc de colline en compensant le dévers. Au tir, il se révèle très précis, même pour des équipages habitués à la technologie du Leclerc, notre matériel majeur en France. Les pilotes, tireurs et chefs d'engin ont reçu une formation technique neuf mois avant le départ et ont pu approfondir leurs connaissances lors des camps de préparation.
Pour cette mission, le format du peloton a été revu. L'élément d'investigation est articulé en deux VAB armés d'un canon de 20 mm ; combinés aux trois AMX-10RCR et leurs canons de 105 mm, la puissance de feu du peloton est un atout considérable pour les chefs. Le « 10RCR » est également dissuasif : il nous arrive ainsi de sortir à l'improviste pour désorienter les insurgés ou installer un sentiment d'insécurité dans leur camp. Ils savent que nous pouvons les détecter et les frapper à plus de 1 500 mètres.
Toutefois, la situation sur place est tendue : les insurgés contrôlent partiellement la zone verte ; l'Armée nationale afghane est bien présente sur les axes principaux et dans la vallée d'Allasay, mais elle subit régulièrement de lourdes pertes lors de ses déplacements ou ses missions. Dans le premier mois, nous connaissons quatre attaques de *FOB*, dont deux très violentes ; les installations sur les positions d'appui sont périlleuses, les convois attaqués sur les quatre derniers kilomètres de leur itinéraire. Notre commandement réagit, nos règles d'ouverture du feu sont assouplies, et les missions sont plus poussées, plus osées. Nous nous aventurons au pont de Tagab, éloigné de quelques kilomètres seulement mais hors de portée jusque-là. Nous poussons jusqu'à l'entrée de la vallée d'Allasay. Pour ce type de mission, le tandem AMX-10RCR VBCI [4] est le plus robuste. Les résultats sont positifs, la population reprend confiance en nous.
Entre début août et fin septembre, nous neutralisons une vingtaine d'insurgés. Nous privilégions l'obus explosif de 105 mm pour son effet de zone. Ce type de munition est très efficace, même contre des combattants abrités derrière un muret.

▲ Cette capture d'une séquence vidéo montre le départ d'un obus de 105 mm tiré quelques fractions de second plus tôt par un AMX-10RCR.

Toutes photos sur ces pages : Droits Réservés via 501e RCC

La mitrailleuse coaxiale de 7,62 mm s'avère un instrument très utile pour riposter précisément contre des combattants armés de mitrailleuses légères, d'autant plus que le réapprovisionnement de l'arme se fait à l'abri, dans le blindé, contrairement à la mitrailleuse de 12,7 mm téléopérée ou le canon de 20 mm sur VAB [5].
Les insurgés encaissent les coups et s'affaiblissent. Ils choisissent alors la voie des attaques indirectes en posant de nombreux IED [6]. L'un d'entre eux met hors de combat l'équipage du chef de peloton le 17 août 2012. Les quatre occupants ne doivent leur salut qu'au surblindage installé quelques mois auparavant. Légèrement blessés, ils seront de retour et reprendront le combat une semaine plus tard. Ce danger nous oblige à revoir nos procédures, en combinant les équipages des blindés et les équipes du génie. La vérification de l'absence d'IED sur les zones d'installation est systématique mais dangereuse, les sapeurs étant obligés d'être débarqués pour ce type de mission. L'articulation la plus souvent utilisée est celle du détachement interarmes combinant un peloton blindé avec un groupe du génie, un groupe de l'infanterie, un groupe d'observateurs d'artillerie et un guide pour l'appui aérien, et parfois, un groupe guerre électronique permettant l'interception et le brouillage des communications.
Pour les hommes du peloton blindé de Tagab, la mission aura duré 7 mois et demi. Ils ont mené 74 actions de combat. Le combat embarqué a été déterminant dans cette phase délicate précédant le retrait de la province de Kapisa. La proximité, les coups durs, l'éloignement avec les familles ont créé une fraternité hors du commun. Du chef de peloton au plus jeune soldat, chacun connaissait l'autre par cœur et savait reconnaître en un coup d'œil une baisse de moral ou l'annonce d'une mauvaise nouvelle. Les distractions étaient rares, mais l'inventivité des uns, la débrouillardise des autres et l'expérience des plus anciens ont transformé la plupart du temps un simple repas de cohésion en festin, un tournoi de poker en affrontement épique ou encore un défi sportif lancé à une autre section en réédition des jeux olympiques. Dans ces situations, le rôle de chef de peloton est crucial. Il faut être tout à la fois un chef exigeant, un confident, un banquier, mais aussi un conseiller pour la vie de famille… À expérience exceptionnelle, souvenirs inoubliables ! ■

[4] Véhicule blindé de combat de l'Infanterie

[5] Véhicule de l'avant blindé

[6] *Impovised Explosive Device* : engin explosif improvisé, sorte de mine artisanale.

◤ Surveillance de la « zone verte » depuis les abords de la FOB française.

« Gulf Falcon »

Des chasseurs dans le désert !

Golfe arabo-persique : en plein cœur du désert du Qatar, le camp Al Qalayel est en ébullition. À pied d'œuvre, un groupement tactique interarmes (GTIA) [1] en ordre de combat, articulé en trois sous-groupements tactiques interarmes (SGTIA) [2] ; nous sommes le 13 février 2013, la phase d'engagement de l'exercice « Gulf Falcon » vient de débuter !

Le 1er régiment de chasseurs participe, du 7 février au 15 mars 2013, à l'exercice pour lequel sont mobilisés 1 300 militaires français. Le 1er escadron, aux ordres du capitaine Puga, renforcé par des spécialistes de la maintenance, représente la composante blindée – chars de combat insérés au sein du GTIA du RMT [3]. Ce sous-groupement tactique interarmes est constitué de quatre pelotons de chars Leclerc et d'un peloton de commandement et de logistique.

Entraînement en milieu désertique, coopération à l'international, plongée enrichissante dans l'interarmes, parcours de tirs coordonnés, le programme de cet exercice binational avec l'Armée qatarienne est dense et représente à lui seul un véritable exercice de projection de forces, puisque l'ensemble des matériels proviennent de métropole, à l'exception d'une compagnie d'infanterie venant des Émirats arabes unis.

Pour l'heure, les véhicules et le matériel embarqués sur l'*Ark Forwarder* parti de Toulon dès le mois de janvier patientent dans le port de Doha. Trois nuits vont être nécessaires pour acheminer en convoi exceptionnel les seize chars Leclerc et les treize véhicules blindés légers de Doha vers le camp de base situé à une centaine de kilomètres à l'intérieur des terres.

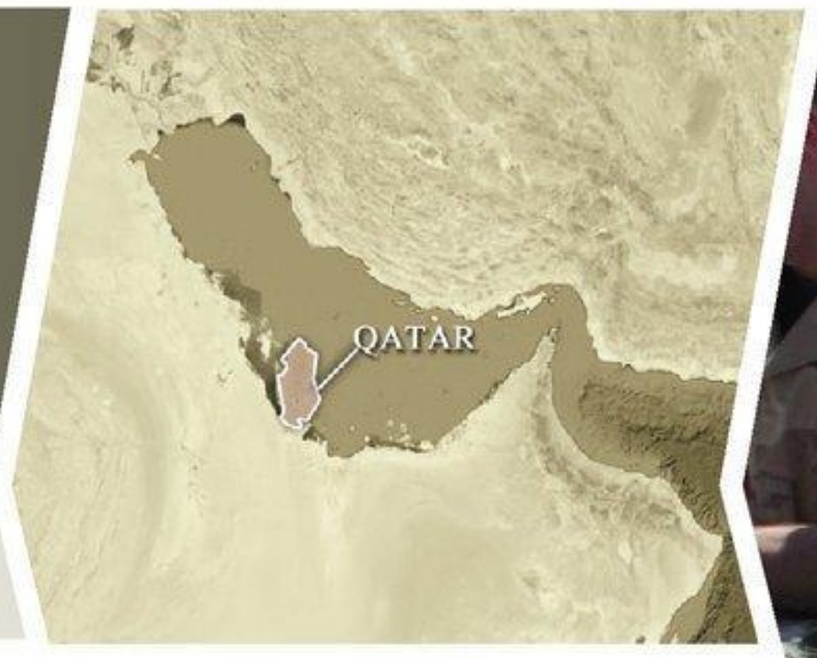
La reconnaissance du terrain occupe les chasseurs de Conti Cavalerie dès les premiers jours. Le professionnalisme de nos maintenanciers et l'expertise technique des militaires qatariens représentent un appui précieux pour les équipages. Le terrain dévoile sans attendre tout son potentiel mais aussi sa spécificité. La zone désertique consacrée à l'exercice, deux fois plus grande que le camp de Mailly en Champagne, offre une immense étendue aux cavaliers. Les exercices de roulage permettent de mettre en pratique la navigation en milieu désertique et ses contraintes : l'utilisation de la NEB [4] par les équipages procure un avantage indéniable en

[1] Groupement tactique interarmes (GTIA) désigne l'unité, du volume d'un bataillon, armée par un régiment d'infanterie ou de cavalerie et enrichie d'éléments de soutien et d'appui appartenant en général à la division d'origine du bataillon.

[2] Sous-groupement tactique interarmes (SGTIA) : Unité autonome de base de mise en œuvre du combat interarmes du niveau compagnie ou escadron.

[3] Le régiment de marche du Tchad de Meyenheim, fort d'environ 1 000 personnels, a pour mission principale le combat débarqué à partir du véhicule blindé de combat de l'infanterie (VBCI).

[4] NEB : numérisation de l'espace de bataille. Système informatique permettant de diffuser et de traiter, en temps réel, les informations nécessaires aux différents échelons de commandement sur le champ de bataille.



Par le capitaine Puga

accélérant la circulation de l'information. La topographie dans le désert demande un temps d'adaptation. Les seuls repères valables sont les courbes de niveau et les mouvements de terrain rocailleux, car ils sont stables dans le temps, contrairement aux dunes. Si l'emploi du GPS est indispensable, il reste complémentaire des capacités propres au Leclerc.

Manque de repères, dépressions pouvant aller jusqu'à quatre mètres, barres rocheuses infranchissables, pierres camouflées dans un paysage aux couleurs uniformes, les pilotes ne relâcheront jamais leur attention. Le ton est donné : le désert du Qatar est exigeant, les hommes qui le pratiquent devront l'être tout autant.

Le GTIA est prêt pour la première séquence de 48 heures d'exercice. Reconnaître, attaquer, barrer, freiner sont les missions le plus fréquemment confiées aux trois sous-groupements tactiques interarmes. Offensive et contre-offensive, relève sur position, chaque homme, chaque spécialité d'arme prouve toute sa place dans la dynamique d'ensemble.

Les AMX-10RC [5] et les Piranha [6] de l'armée de Terre qatarienne opèrent sur le terrain, aux côtés des chars Leclerc du 1er escadron. Les matériels, pourtant soumis à de fortes contraintes techniques, ne déçoivent pas. Le professionnalisme des maintenanciers et des équipages permet de compter sur une disponibilité technique opérationnelle optimale durant toute l'opération. Spécialistes tourelles et châssis veillent jour et nuit sur le matériel déployé. Le contrat est honoré : malgré la rudesse du terrain, les Leclerc montrent tout leur potentiel d'adaptabilité et de rusticité grâce à leur mobilité et à leur rapidité. Le désert est un milieu particulièrement adapté à l'emploi du char. Les élongations et la profondeur de vue dues à un terrain relativement plat et dunaire permettent un emploi optimal du Leclerc et de son escouade. Les équipages, et plus particulièrement les chefs de peloton, peuvent largement augmenter les distances entre les engins – jusqu'à 800 voire 900 mètres – afin de tirer le maximum des capacités offertes par le terrain. Le couple formé par le Leclerc et le VBCI donne sa pleine mesure dans le désert. L'utilisation du char sur ce terrain est d'ailleurs tout à fait logique, le Leclerc disposant de possibilités de tir et d'observation maximales, sa vitesse pouvant être employée pleinement. C'est particulièrement le cas lors des missions de reconnaissance offensive ou de raids blindés.

D'un point de vue plus technique, les contraintes climatiques imposent de nécessaires adaptations : les bâches thermiques Barracuda [7] ont ainsi été très efficaces face à des températures régulièrement supérieures à 40°C.

[5] L'Armée qatarienne possède 12 chars AMX-10RC.

[6] Le Piranha est un véhicule de combat d'infanterie léger produit par le constructeur suisse Mowag, une filiale du groupe General Dynamics.

[7] Filet de camouflage de couleur sable permettant également de protéger l'engin contre les fortes températures.

◤ Page de gauche :
« Gulf Falcon » s'est déroulé du 16 février au 7 mars 2013, dans le cadre de la collaboration bilatérale entre la France et le Qatar. Ici, un Leclerc du 1er Chasseurs quittant son parc de stationnement pour rejoindre son terrain d'exercice, en plein désert.
© S. Poette - SIRPA Terre - 2013TLIL005 001 053

◀ Embarquement des matériels du 1er Chasseurs sur le navire Ro-Ro *Ark Forwarder* à destination du Qatar. L'exercice « Gulf Falcon » a ainsi démontré la capacité française à projeter des matériels lourds outre-mer, notamment des chars Leclerc.
© E. Mocquillon - Marine Nationale - 2013MTLN006 001 013

▲ et ◣ Tir d'un « XL » de « Conti Cavalerie ». Ci-dessus, le départ du coup, puis, à gauche, l'impact !
© A. Dumoutier - Armée de Terre
2013TPAR021 015 025
2013TPAR021 015 027

▶ Malgré des conditions parfois difficiles, notamment des températures très élevées et des nuages de poussière, les Leclerc ont montré leur fiabilité et leur efficacité dans le désert du Qatar.
Droits Réservés via 1er RCh

Une semaine est consacrée aux tirs canons. Équipages, pelotons et SGTIA procèdent respectivement aux tirs de niveau 7, 6 et 5 (équipages, pelotons et sous-groupement). Au total, 488 obus vont être utilisés, dont 108 obus OFL [8] et 380 BSCC [9]. Le parcours de tirs coordonnés en niveau 5 permet aux quatre pelotons Leclerc, à la section d'infanterie sur VBCI et aux observateurs d'artillerie de travailler les différents modes opératoires tels qu'on peut les pratiquer sur les divers théâtres d'opérations extérieures.

Présent lors de cet exercice, le 2e régiment de dragons apporte son expertise aux unités engagées en matière de procédures de décontamination en cas d'attaque ou de risque nucléaire, bactériologique et chimique sur le personnel et les matériels.
Au sein du GTIA, l'entraînement au combat en milieu désertique ne s'improvise pas. Vagues de chaleur, poussière, sécheresse, amplitude thermique jour-nuit, les équipages soucieux d'efficacité adaptent la tactique au milieu. Les pelotons bivouaquent, travaillent

[8] OFL : obus flèche de 120 mm. Pénétrateur à énergie cinétique qui, comme une balle, ne contient pas d'explosif mais utilise l'énergie cinétique pour pénétrer la cible.

[9] BSCC : boulet simili charge creuse. Munition d'exercice de 120 mm pour char Leclerc.

sans relâche les fondamentaux spécifiques au terrain. Ils découvrent également que le combat en milieu désertique diffère de ce qu'ils ont pu apprendre en France sur certains points particuliers : malgré une observation possible au VCH [10] et au VTI [11] jusqu'à 4 000 m, le tir au-delà de 2 000 m s'avère plus délicat avec l'effet des vagues de chaleur [12], surtout au cours de l'après-midi. En tir peloton ou SGTIA, le nuage de poussière soulevé pendant les coups de départ doit être pris en compte par le chef de peloton, à la fois en termes d'observation mais aussi de discrétion de son dispositif.

La conduite des opérations avec les Qatariens est l'occasion de partager sur les procédures de combat, les spécificités de chacun en matière de perception tactique de la manœuvre et plus spécifiquement pour les chasseurs de Conti Cavalerie de se sensibiliser aux modes de fonctionnement des unités blindées qatariennes.

L'exercice « Gulf Falcon » se clôture avec un « VIP Day », occasion pour les unités françaises et qatariennes de présenter tout le matériel engagé pour l'exercice à travers des démonstrations dynamiques et statiques. Mirage, Rafale, Alpha Jet appuient et sécurisent les mouvements au sol. Chars Leclerc, VBCI, véhicules spécialisés, tous se croisent avec efficacité et cohérence. Les hommes ne ménagent pas leurs efforts, sous le regard du Prince héritier du Qatar, son altesse cheikh Tamim Ben Hamad Al-Thani, en présence du chef d'état-major des armées qatariennes, le général de division Hamad Bin Ali Al-Ateyah, l'amiral Édouard Guillaud, chef d'état-major des armées françaises, le général Emmanuel de Romémont, codirecteur de l'exercice, et des industriels de Défense des sociétés Nexter, EADS et Thales.

Fidèle à sa devise « Osez Gagner », le 1er escadron a fait honneur au 1er régiment de chasseurs. L'exercice « Gulf Falcon », sous l'égide des accords de coopération en matière de défense entre la France et le Qatar, effectifs depuis près de 20 ans, prouve une nouvelle fois toute l'importance de renforcer sans relâche l'interopérabilité entre deux nations amies.

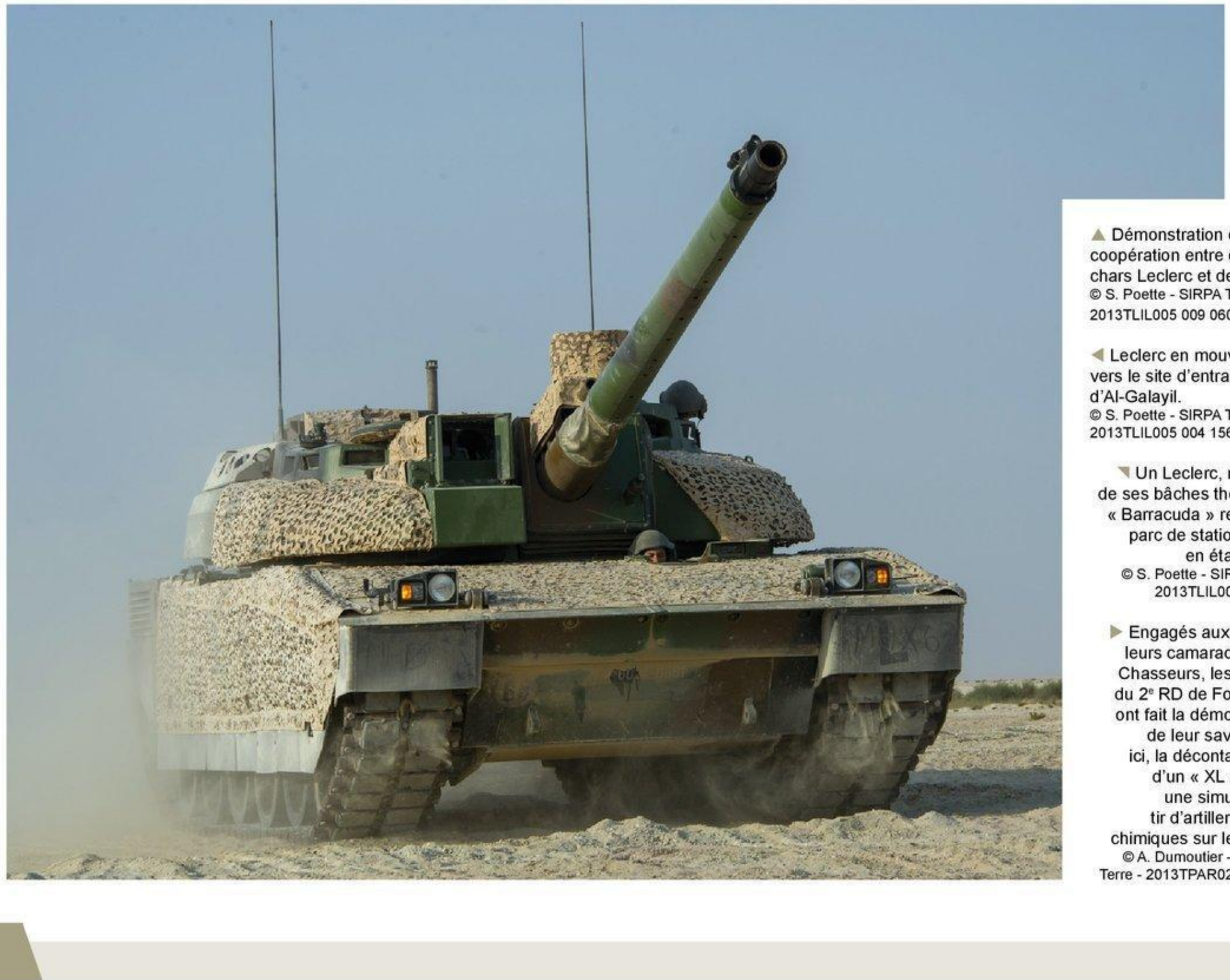
En conclusion, cet exercice aura permis de démontrer si besoin était la parfaite adaptation du Leclerc aux multiples contraintes du désert, tant climatiques que tactiques, le tout dans le cadre d'un véritable exercice de projection à 5 000 km de la France ! Il met également en exergue la pertinence de l'utilisation d'une force blindée chenillée au sein d'un GTIA lors d'une projection de force, à l'heure où la France renforce sa présence militaire dans l'arc de crise sahélien. ■

▲ Le Chef d'État-Major de l'Armée de Terre, le général Bertrand Ract-Madoux, à la rencontre des équipages qataris participant à « Gulf Falcon » aux côtés des cavaliers français.
© S. Poette - SIRPA Terre - 2013TLIL005 009 151

[10] VCH : viseur chef. Optronique destinée au chef de char Leclerc.

[11] VTI : viseur tireur. Optronique et organes de visée destinés au tireur d'un char Leclerc.

[12] On parle ici de l'effet « mirage » qui tend à distordre la représentation de la cible dans les optiques de tir.



▲ Démonstration de la coopération entre des chars Leclerc et des VBCI.
© S. Poette - SIRPA Terre - 2013TLIL005 009 060

◀ Leclerc en mouvement vers le site d'entrainement d'Al-Galayil.
© S. Poette - SIRPA Terre - 2013TLIL005 004 156

◥ Un Leclerc, recouvert de ses bâches thermiques « Barracuda » rejoint son parc de stationnement en étant guidé.
© S. Poette - SIRPA Terre - 2013TLIL005 004 160

▶ Engagés aux côtés de leurs camarades du 1er Chasseurs, les dragons du 2e RD de Fontevraud ont fait la démonstration de leur savoir-faire : ici, la décontamination d'un « XL », suite à une simulation de tir d'artillerie d'obus chimiques sur les unités.
© A. Dumoutier - Armée de Terre - 2013TPAR021 007 002

« Steadfast Jazz 13 »

La prise d'alerte pour la *Nato Response Force* (*NRF*) se fait selon un cycle annuel ; elle permet à l'OTAN de disposer d'un vivier global de capacités projetables dans le monde entier, éventuellement aux ordres d'un commandement stratégique lui-même projetable. Cette alerte couvre tout le spectre des missions contemporaines. Un bataillon nucléaire radiologique biologique et chimique (NRBC) de l'OTAN intègre ce dispositif interallié et interarmées d'alerte.

En 2014, le 2e régiment de dragons de Fontevraud a été désigné pour former l'ossature et fournir le commandement du bataillon NRBC de la *NRF*. Il s'agit d'un outil polyvalent, moderne et projetable qui, de façon originale, est directement subordonné au commandement stratégique et employé comme une composante à part entière du fait de la singularité de la matière traitée.

Ce bataillon regroupe 583 soldats issus de six nations. Condé Dragons a fourni 351 de ces hommes. Sa composition est originale, puisqu'elle comprend : un escadron de commandement et de logistique, un escadron multi-rôle de défense NRBC armé par la France et deux escadrons de défense NRBC armés respectivement par les Républiques tchèque et slovaque, et, enfin, un escadron d'analyse ; ce dernier regroupe des capacités amont de prélèvement terrain fournies par des équipes mixtes EOD (danger explosif) et NRBC, et des capacités aval d'identification et d'analyse établies avec des laboratoires projetables, chacun d'eux spécialisé dans le domaine radiologique, chimique ou biologique. Cette unité élémentaire est multinationale et composée de quatre nations.

Ainsi, tous les métiers de la défense NRBC moderne sont représentés dans cette unité. Le bataillon peut donc reconnaître dans tous les milieux (cloisonnés ou ouverts), décontaminer des surfaces, du personnel blessé ou valide et du matériel majeur ou léger, tout en étant en mesure de rapporter, si besoin, aux autorités la ou les preuves d'agression NRBC, ou à défaut, d'analyser tout agent NRBC prélevé sur la zone d'opération.

Avant la prise d'alerte, la certification d'une unité de la *NRF* s'étend sur un an. Dans un premier temps, chaque nation doit certifier les capacités proposées à l'OTAN. Puis, dans un second temps, l'OTAN certifie les unités multinationales. Tel était l'objectif de la participation du 2e dragons à l'exercice « Steadfast Jazz 13 ».

Par le colonel Caudrillier

Chef de corps du 2e régiment de dragons

▲ Le colonel Caudrillier, chef de corps du 2e Dragons stationné à Fontevraud.
© H.Gillot - Armée de Terre - CDC 2RD(3)

◤ Page de gauche : Prise d'armes avec les différents contingents nationaux mobilisés pour « Steadfast Jazz 13 ».
© G. Da Cruz - CDC 2RD(7)

« Steadfast Jazz 13 », un exercice de projection !

La manœuvre s'est déroulée en Pologne, sur le camp de Drawsko Pomorskie [1]. Circulaire, avec un diamètre de 30 km, ce site est parfait pour l'entraînement interarmes mécanisé. Du lance-roquettes multiple au fusil d'assaut, en passant par l'artillerie et les missiles, tous les tirs y sont possibles, ce que le régiment a d'ailleurs pu constater !

Encore faut-il acheminer tout le personnel et le matériel à 1 600 km de Fontevraud ! Tel a été le défi du bureau maintenance et logistique du régiment. En liaison avec les responsables nationaux du transit, il a été choisi de projeter par trains spéciaux militaires la majeure partie des engins et du matériel lourd, soit 71 véhicules et trois containers. Certains véhicules ont été projetés par voie routière, car hors gabarit de la SNCF. Enfin, le personnel a quant à lui rejoint la Pologne par voie aérienne militaire. Sur place, avec le soutien de l'Économat des Armées, les Polonais ont recréé une *Forward Operational Base* (FOB) conforme aux standards des opérations extérieures. D'ingénieuses tentes associées à des réchauffeurs d'air aux côtés de douches et d'un mess de circonstance, enfermés dans une enceinte protégée et sécurisée, ont fourni un cadre réaliste à ce déploiement.

Comment faire manœuvrer une telle unité ?

Le dimanche 27 octobre 2013, les composantes françaises et multinationales sont à pied d'œuvre ; le bataillon est au complet, l'entraînement peut commencer !

Dès le printemps, selon un arrangement technique avec la Pologne, la France avait commandé auprès d'instituts étatiques spécialisés des échantillons chimiques, radiologiques et biologiques à livrer sur le camp de Drawsko pendant la période d'exercice, ce qui a permis de créer un environnement réaliste pour les unités déployées sur le camp.

[1] Construit en pleine forêt par les forces du pacte de Varsovie, ce camp était situé à une centaine de kilomètres de la frontière (à l'époque est-allemande) et à presque 200 kilomètres de Berlin, ce qui en faisait alors un emplacement idéal pour une réserve opérative lors de la guerre froide…

La connaissance mutuelle des différents contributeurs est un point clé, un préambule indispensable pour manœuvrer ensemble. Le travail en appui réciproque a été incontournable. Dès lors, chaque entité a présenté ses matériels et ses capacités, avant que des exercices communs soient élaborés ; les reconnaissances à pied ou en véhicule ont été « mixées », sans oublier les fondamentaux, comme la décontamination des matériels et des personnels ou encore le travail avec les EOD, les dangers liés aux explosifs pouvant difficilement être séparés de ceux liés aux risques NRBC.

Le camp de Drawsko recèle des trésors cachés pour ceux qui veulent bien en faire un tour exhaustif ; c'est ainsi que des éléments précurseurs ont découvert une zone de bunkers d'une dizaine d'hectares sous la forêt. Cette zone, parsemée d'embossements pour véhicules et de gigantesques tunnels, a accueilli plusieurs « laboratoires clandestins » installés pour la circonstance, et grâce à des artifices, comme des simulateurs de radioactivité, de faux cadavres et des partisans, les « joueurs » ont pu travailler dans des configurations sans cesse renouvelées.

Des autorités de haut rang [2] sont venues assister à ces exercices. Les Dragons de Condé ont su se placer au premier plan des présentations dynamiques, pour faire honneur à leur pays et faire la « une » de nombreux médias télévisuels, radiophoniques ou de la presse écrite… Indéniablement, la défense NRBC attire les médias ! Cette fonction d'ordinaire peu mise en avant par les différentes forces armées a suscité un regain d'intérêt en écho à la problématique des armes chimiques syriennes qui était au centre des enjeux géopolitiques du moment.

Au final, pendant dix jours, le personnel du bataillon NRBC s'est entraîné ensemble. Si les premiers exercices ont été laborieux, les derniers étaient nettement plus conformes aux attentes opérationnelles.

◤ et ▼ Visite du Chef d'état-Major de l'Armée de Terre, le général Ract-Madoux, se faisant présenter le *JOC* ou *Joint Operation Center* déployé dans le cadre de l'exercice « Steadfast Jazz 13 ». Ci-dessous, le colonel Caudriller lors d'un briefing journalier ; la coopération internationale implique un usage permanent de l'anglais.
© H. Gillot - Armée de Terre - CDC 2RD(6) et CDC 2RD(4)

▲ Décontamination d'un véhicule de reconnaissance blindé slovaque Alligator par les dragons français. Par certains aspects, l'Alligator est comparable au VBL français.
© H. Gillot - Armée de Terre

L'anglais reste la langue de travail. Les stations SIR [3] déployées dans toutes les unités élémentaires ont apporté une plus-value certaine en termes de conduite de la manœuvre. Tous les ordres ont transité par ce moyen, permettant ainsi aux chefs, français et étrangers, d'avoir en permanence une situation de référence claire fournie par nos équipes de liaison.

Il faut retenir que pour travailler au niveau multinational : tous les moyens pédagogiques, surtout visuels, doivent être utilisés ; l'emploi de la langue anglaise évite de se perdre dans des détails et des discussions inutiles, obligeant tous les participants à aller à l'essentiel ; l'improvisation est à proscrire !

Bilan

L'exercice « Steadfast Jazz 2013 » a conclu une année riche de préparation pour le 2e régiment de dragons. Travailler au niveau stratégique, au niveau multinational, à l'étranger, avec des toxiques réels et en anglais n'est pas commun pour un régiment de l'armée de Terre ! Condé Dragons a obtenu les félicitations de tous les observateurs français et étrangers. Peu de pays de l'OTAN sont capables de mettre sur pied une telle capacité.

Si un déploiement sur un théâtre d'opérations n'est pas envisagé dans l'immédiat, la *NRF* 2014 est une force crédible, car elle repose sur des fondations solides. Dans son cœur de métier NRBC, mais aussi en logistique, transit et soutien, le régiment a collectivement tiré bénéfice d'un tel exercice.

Au final, excepté la prise de risques, « Steadfast Jazz 2013 » reprenait tous les ingrédients d'une opération contemporaine : projection, rythme de travail, conditions de vie.

En complément des missions récurrentes d'évaluation NRBC sur les théâtres d'opérations, et des missions permanentes de maîtrise sanitaire en opération, les hommes et les femmes du régiment ont, pour l'occasion, perfectionné les savoir-faire collectifs, alors que le régiment travaille habituellement par modules et avec des volumes réduits, en deçà de celui d'un escadron.

Le bataillon multinational ainsi constitué, tirant sa force de sa richesse culturelle et militaire, est désormais prêt à assumer les missions qui lui seront confiées, quel qu'en soit le coût.

À titre personnel, l'aventure vécue est enthousiasmante : être chef de corps d'un bataillon NRBC fort de 583 soldats venus de six nations représente un défi quotidien, ce dans un environnement qui ne s'y prête pas naturellement.

Le 2e régiment de dragons a ainsi fait honneur à son étendard prestigieux. Et, encore une fois, il a respecté sa devise : *da materiam splendescam* ! ■

[2] Trois présidents de la République, deux Premiers ministres, le secrétaire général de l'OTAN et sept ministres de la Défense !

[3] Système d'information régimentaire.

Le 4e escadron au Kosovo

L'escadron, aussi appelé « unité élémentaire », est composé d'une centaine d'hommes placés sous le commandement d'un capitaine, le commandant d'unité. Agissant principalement en « sous-unités » de huit véhicules blindés (peloton) chacune et en autonomie, l'escadron est amené à remplir plusieurs missions de natures différentes.

Investigation

Sur le territoire kosovar, l'escadron a principalement pour mission de collecter des renseignements. Ce travail de recherche est l'un des aspects majeurs du métier et l'une des prérogatives d'un escadron d'éclairage et d'investigation.

Sur le terrain ou auprès des populations locales, le chef de peloton organise son action par rapport aux aptitudes de ses matériels – les véhicules possèdent d'excellentes capacités de franchissement, toutefois une étude du terrain est importante pour éviter notamment les zones à risques – mais aussi en fonction du renseignement recherché.

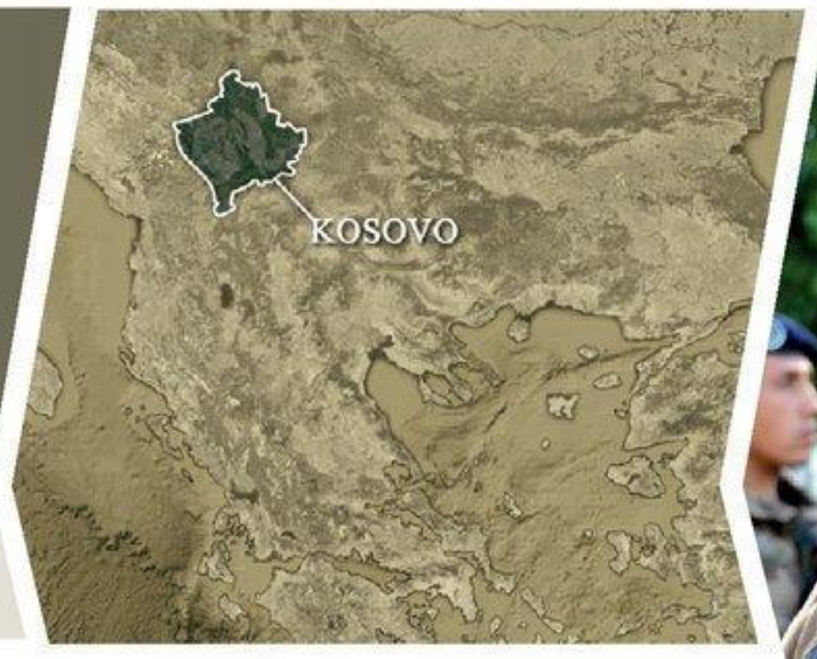
« *Les accords en négociation entre la Serbie et le Kosovo peuvent parfois créer des tensions entre les deux ethnies majoritairement présentes sur le territoire kosovar : les KOA (Kosovar d'origine albanaise) et les KOS (Kosovar d'origine serbe). Notre contact permanent avec ces différentes ethnies nous permet notamment de "mesurer" le niveau de tension et d'accroître notre capacité d'anticipation sur des manifestations ou des actes de revendication isolés* », témoigne un chef de patrouille.

Le peloton, et *a fortiori* l'escadron, dispose d'un tel nombre de véhicules que sa zone d'action couvre plusieurs dizaines de km^2. Ce maillage permet au commandant d'unité d'obtenir, en temps réel *via* le réseau radio qui relie l'ensemble des véhicules, du renseignement « brut » à l'instant « T » afin de contrôler une zone définie.

Contrôle de zone

Le capitaine à la tête de son escadron peut choisir d'utiliser l'ensemble de ses « pions de manœuvre » (quatre pelotons à huit véhicules chacun) pour accomplir telle ou telle mission.

Le contrôle de zone est l'une de ces missions pour lesquelles, très souvent, l'ensemble des moyens est utilisé. En avril 2013, au sud de Mitrovica, l'escadron d'éclairage et d'investigation a été déployé afin de contrôler une zone s'étendant sur un rayon de 10 km autour d'un point central, en l'occurrence le tribunal d'instance de la ville, où d'anciens criminels de guerre allaient être jugés.



Par le capitaine Nopre

Chaque chef de peloton s'est vu responsable d'une zone, et le dispositif adapté s'est étendu autour de ce point central. Le but de cette mission était d'exercer à la fois une force de dissuasion, d'apporter du renseignement sur les activités ou les mouvements de la population et d'anticiper d'éventuels débordements ou incidents.

Sécurisation

Nous venons de le voir, l'escadron dans son ensemble a la possibilité d'accomplir des missions tout en étant relativement dispersé. Cependant, il peut aussi arriver que la mission nécessite de rassembler les moyens en « élément rapide d'intervention » pour agir comme un « coup de poing » aux abords d'un point à défendre ou pour empêcher l'accès à une zone réglementée.
La limite Nord du Kosovo, appelée *ABL* ou *Administrative Border Line*, fait partie de ces points réglementés.
Aux abords de la route qui franchit cette ligne, sur le poste appelé DOG 31, l'escadron est déployé à 50 % (le commandant d'unité avec deux pelotons). La mission sur ce « poste avancé » est d'apporter une aide, par la dissuasion ou par l'intervention, aux agents civils se trouvant sur ce que l'on pourrait qualifier de poste frontière entre la Serbie et le Kosovo. Il s'agit donc ici pour le capitaine de disposer de tous ses moyens au sein d'un dispositif resserré afin de « frapper fort » sur un point donné. Par ailleurs, au-delà de ce cas de figure « extrême » qui pourrait se manifester par un excès de violence, les pelotons peuvent, dans le cadre de la sécurisation du territoire, établir des points de contrôle en réalisant des fouilles (en respectant un certain nombre de règles) sur les véhicules ou sur des individus afin de limiter et de dissuader notamment les trafics d'armes ou de produits illicites. ■

◄ & ▲ Patrouille à pied et en VBL dans le cadre du contrôle de zone. Le but de ces missions est d'exercer à la fois une force de dissuasion, d'apporter du renseignement sur les activités ou les mouvements de la population et d'anticiper d'éventuels débordements ou incidents.

Toutes photos sur ces pages et les deux suivantes : Droits Réservés via 1er RCh

1

2

3

4

1 À bord d'un Blackhawk ! Les chasseurs embarquaient régulièrement des équipes d'observateurs à bord des hélicoptères américains, dans le cadre de missions de surveillance exécutées au profit du bureau renseignement.

2 Relève sur une position française par une compagnie américaine, avec la traditionnelle passation de consignes.

3 Les éclaireurs sont sensibilisés aux techniques de recueil de l'information. L'utilisation de capteurs humains sur le terrain reste le meilleur moyen d'obtenir du renseignement d'ambiance sur l'environnement dans lequel les soldats évoluent, en plus de permettre de gagner les coeurs et les esprits des populations !

4 Debriefing par les autorités de la KFOR après un exercice de contrôle de foules. L'une des missions de la KFOR consiste en effet à intervenir en cas de troubles provoqués par la population.

MATÉRIELS

Les engins de la Cavalerie

INFOGRAPHIES 3D © S.DRAMINSKI / BATAILLES & BLINDÉS 2014

4
MARECHAL LECLERC

VBL

Le Véhicule Blindé Léger

Le véhicule blindé léger (VBL) est un engin principalement utilisé pour des missions de reconnaissance et d'éclairage, mais également employé pour densifier la trame antichar.

Le VBL est aujourd'hui un atout indispensable de la Cavalerie française. Il a été développé à partir des années 1980 par la Société de constructions mécaniques Panhard-Levassor. Il est entré en service dans l'armée de Terre en 1990. Il a été utilisé depuis dans toutes les opérations, en Afrique, au Liban, au Kosovo et en Afghanistan.

Le VBL est un véhicule à roues de capacité amphibie pouvant effectuer de manière autonome des missions de reconnaissance et d'infiltration. À ce titre, il valorise l'environnement du Leclerc et de l'AMX-10RCR comme véhicule de découverte et de liaison. Il est aérotransportable, aérolargable et héliportable.

La machine est conçue pour allier l'agilité d'un VLTT [1] à la protection suffisante d'un équipage de trois hommes contre les armes légères d'infanterie du champ de bataille et le danger NRBC [2]. Il en existe plusieurs versions, dont cinq sont déployées au sein des unités de cavalerie.

VB2L châssis long version commandement

Cette version allongée offre un espace de travail étendu et particulièrement adapté à la conduite des phases de manœuvre au plus près du contact. Équipé de deux postes radio, numérisé, c'est le véhicule de commandement secondaire utilisé au niveau d'un capitaine commandant un sous-groupement tactique interarmes (environ 150 hommes, une trentaine de véhicules tactiques) ou comme véhicule de liaison d'un état-major de niveau régimentaire ou brigade.

VB2L PRB (patrouille de recherche blindée)

Dérivée de la version allongée du VBL, ce véhicule est exclusivement utilisé par les patrouilles de recherche blindée du 2e régiment de hussards. Alliant les qualités de furtivité du VBL à une capacité d'emport améliorée, il leur permet d'infiltrer discrètement et sous blindage les équipes. L'espace intérieur a été optimisé pour embarquer l'ensemble des équipements spécifiques (renseignement, observation tout temps, communication longue distance, etc.) et disposer d'une grande autonomie de mission.

VBL version éclairage

Armée d'une mitrailleuse de 7,62 mm avec 2 000 coups, c'est la version la plus répandue de la gamme. Elle est déployée dans les pelotons Leclerc et AMX-10RCR au sein des groupes d'investigation, véritables yeux de ces unités à dominante feu, mais également dans les unités de reconnaissance et d'intervention.

VBL version tourelleau 12,7

Le tourelleau PL127 est en service sur le VBL dans plusieurs armées. Grâce à son bouclier et ses flancs blindés, il permet de protéger l'opérateur de la mitrailleuse de 12,7 mm. Dans de nombreuses opérations extérieures, la puissance de feu du VBL 12,7 a été un atout précieux.

VBL version antichar

Armé d'un poste de tir MILAN avec une dotation de six missiles, il allie l'agilité à la puissance de feu. Il est principalement déployé dans les unités de reconnaissance et d'intervention de la cavalerie, au sein d'une patrouille antichar articulée en deux véhicules.

[1] VLTT : véhicule léger tout-terrain.

[2] NRBC : nucléaire, radiologique, biologique, chimique.

VB2L PRB
2e régiment de hussards
(Haguenau)

4
60740053
4

6074
0053

4

6074
0053

0

LECLERC

Premier char de combat de 3e génération, le char Leclerc [1] constitue, en lui-même, un système d'armes complet et novateur. Aux traditionnelles capacités de feu, de mobilité et de protection, s'ajoute celle de l'information de commandement grâce à l'informatique de bord et à la transmission de données dont il dispose.
Capable de résister aux agressions les plus sévères des combats modernes et de traiter les cibles les plus durcies, il peut assumer toutes les missions dévolues aux unités des forces blindées quels que soient l'ambiance (nucléaire, bactériologique ou chimique), le type et la forme d'engagement. Il se caractérise par de hautes performances dans les trois domaines que sont la mobilité, la puissance de feu et la protection.

Une mobilité exceptionnelle permettant d'imposer son rythme à l'adversaire

En premier lieu, il met en œuvre une suspension hydropneumatique économisant beaucoup de masse et de volume par rapport aux barres de torsion classiques. La motorisation est fournie par un moteur extrêmement performant et inégalé à ce jour, le V8X-1500 hyperbares à huit cylindres en V turbocompressé de 1 500 cv. Cette combinaison autorise des reprises époustouflantes pour un char, puisqu'il peut accélérer de 0 à 32 km/h en cinq secondes, pour une vitesse maximale de 70 km/h et une vitesse moyenne tout-terrain de 50 km/h. La transmission est du type automatique hydromécanique, avec cinq rapports avant et deux arrière. Les réservoirs ont une capacité de 900 litres. Ils sont utilisés comme éléments de protection du char. Un système de ravitaillement à haute pression permet leur remplissage en deux minutes. Deux bidons supplémentaires de 200 litres, largables en urgence, sont montés à l'arrière de la caisse ; ils ne peuvent être utilisés au combat, car ils limitent le débattement de la tourelle.

Une capacité de tir en marche et de destruction à haute cadence

Grâce à l'emploi d'un chargeur automatique, la tourelle est remarquablement petite, mais la capacité de tir est accrue. À l'arrière de la tourelle se trouve le chargeur automatique à bande embarquant 22 obus. Le chef de char et le tireur bénéficient de dispositifs de commande électrique identiques leur permettant de pointer et de tirer aux armes, et de modifier le mode et l'agrandissement du viseur et du télémètre laser.

[1] Aussi désigné « XL » par

Celui-ci peut opérer selon un mode spécial dit tachéométrique, rendant possible la prédiction de la position future de la cible en fonction de sa vitesse. Les optiques se composent d'un viseur chef panoramique 360° stabilisé, d'un télémètre laser, d'une voie jour et d'une caméra thermique (dans les dernières versions), ainsi que d'un viseur tireur de masque stabilisé, avec caméra thermique, télémètre laser, voie jour et voie vidéo. Le canon embarqué est d'un calibre de 120 mm à âme lisse [2]. Il est chambré pour tirer les munitions standards de l'OTAN. La masse totale du canon est de 1 980 kg.

Une protection accrue grâce à un blindage modulaire polyvalent

Le blindage se compose de caissons modulaires amovibles favorisant le remplacement rapide des éléments endommagés après la bataille. Cette conception permet d'adapter la protection au fur et à mesure des évolutions technologiques ou des menaces. Il est de type actif, c'est-à-dire composé en « mille-feuille », de manière à guider puis à cisailler les projectiles entre deux plaques de blindage afin d'éviter un choc brutal à l'équipage et au matériel. L'acier utilisé pour le blindage est une structure en alliage spécial à très haute dureté. Le char Leclerc est capable de résister de face à un obus flèche de 120 mm ou à une charge creuse tandem. Il supporte jusqu'à 70 % de dégradation.

L'avenir du Leclerc

Au cœur du combat de contact pour les 30 prochaines années, le Leclerc demeure un équipement majeur de l'Armée de Terre, capable d'emporter la décision au cours des phases d'intervention, ou de dissuader l'adversaire au cours de phases de stabilisation. Pour conserver cette capacité, il est indispensable d'intégrer le char dans le système « Scorpion [3] » et de l'adapter au contexte d'emploi actuel des forces. Ces évolutions, s'appuyant sur des technologies récentes et matures, doivent aussi être l'occasion de limiter au maximum les coûts de soutien du char.

La loi de programmation militaire a retenu un périmètre permettant de conduire dans l'immédiat les travaux de maintien de la capacité du Leclerc autour de quatre axes :

- La gestion des obsolescences lourdes, en particulier celle du calculateur de conduite de tir ;
- l'évolution de la numérisation du char par l'intégration du système d'information du combat « Scorpion » et d'un moyen de positionnement par satellite ;
- l'intégration dans le nouveau calculateur de conduite de tir de la possibilité d'employer de nouvelles munitions comme la trimode (fonctionnement impact, retard et airburst),
- la mise à niveau de la protection du char à travers des protections anti-EEI et anti-RPG associées à l'intégration du tourelleau « Scorpion » permettant l'agression sous blindage.

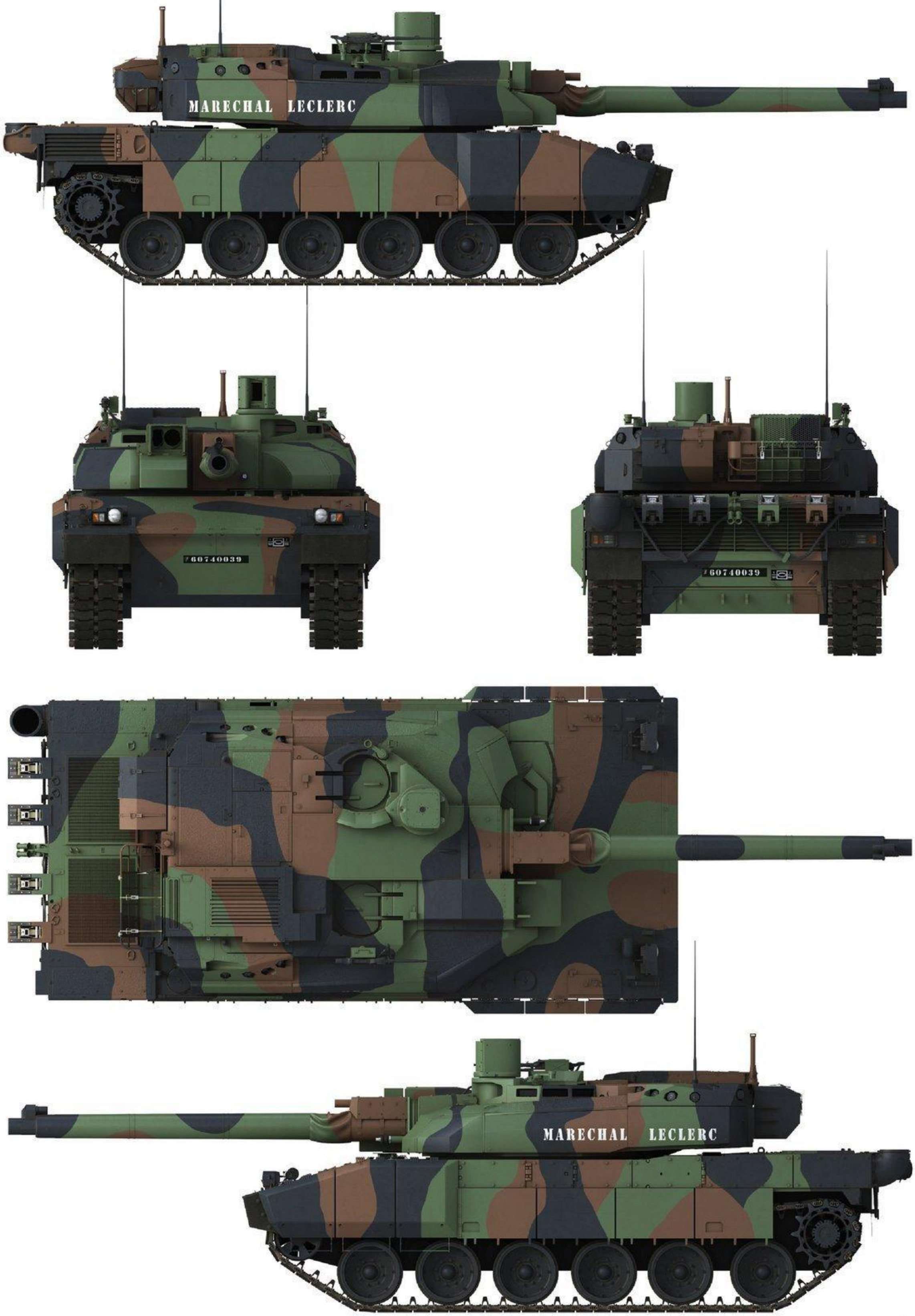
La contractualisation de ces évolutions sera lancée en 2014. Les premières livraisons sont pour leur part attendues à partir de 2020. Enfin, sans attendre ces modifications, le système Leclerc continue d'évoluer avec en 2013 l'adoption et la livraison dans les forces de la munition de 120 mm à effet canalisé (OEFC) plus connue sous le nom de « Canister [4] », ainsi que la rénovation de l'ensemble des simulateurs du char.

[2] Longueur du tube de 52 calibres.

[3] Le programme « Scorpion » a pour objectif de renouveler ou de moderniser les véhicules blindés de combat (transports de troupe protégés, chars légers et chars lourds), datant des années 1980 et 1990, d'améliorer la protection des combattants ainsi que des matériels, et d'accroître l'efficacité des soldats et des systèmes d'armes.

[4] Le « Canister » est destiné à être employé sur des terrains très compartimenté, en particulier en zone urbaine. Employant des billes en carbure de tungstène tirées à haute vélocité à 400 mètres, la munition s'apparente à une cartouche de chevrotine… de 120 mm ! Elle peut être employée contre des véhicules ou bien des personnels ennemis.

Char Leclerc
501e régiment de chars de combat
(Mourmelon)


MARECHAL LECLERC
F60740039
F60740039
F60740039
MARECHAL LECLERC

AMX10-RCR

En 1982, année de sa mise en service, l'AMX10-RC [1] était le blindé à roues le plus puissant de sa catégorie. Il présentait les qualités clés d'un engin de reconnaissance : une silhouette abaissée, une très bonne mobilité tout-terrain, un armement de 105 mm équivalant au calibre standard des chars de combat contemporains dès sa mise en service, un système de conduite de tir perfectionné, une capacité amphibie sans préparation.
Les caractéristiques initiales, pensées dans le but de privilégier la vitesse en opération, les aptitudes amphibies et d'aérotransport ont trouvé leur contrepartie, notamment en termes de légèreté du blindage qu'il s'est agi de compenser au fil de l'évolution des menaces.

Une très bonne mobilité adaptée aux missions de reconnaissance et de sûreté

L'AMX-10RCR [2] est un engin de reconnaissance doué d'une très bonne mobilité sur route et en tout chemin. Sa motorisation est assurée par un moteur Diesel Baudoin développant 280 cv à 3 000 tours/minute. Sa vitesse maximale sur route est de 85 km/h. Avec une capacité totale de 520 litres de carburant, son autonomie est de 800 kilomètres ou 17 heures de combat. Son train de roulement se compose de six roues. La garde au sol est variable selon quatre positions : parc, route, tout-terrain et haute. Ce système de suspension oléopneumatique permet d'une part de corriger l'assiette avant le tir, et d'autre part d'abaisser la silhouette, et donc de gagner en furtivité. L'aptitude initiale au franchissement a été perdue à l'occasion de la rénovation du parc, avec l'ajout de kits de surprotection, ainsi que la suppression des hydrojets et du pare-lame avant.

Une capacité d'agression graduelle pour le combat de rencontre

Dévolu au combat de rencontre face à des blindés légers, l'AMX-10RCR est armé d'un canon de 105 mm de 48 calibres. Sa portée pratique est de 2 000 mètres avec l'obus à charge creuse et de 2 500 mètres avec l'obus-flèche. Contrairement au canon modèle F1 du même calibre équipant les AMX-30, le F2 est spécialement conçu pour être utilisé sur les véhicules à roues de moins de 30 tonnes. En effet, il ne pèse que 720 kg, contre 2 500 kg pour l'AMX-30 : le tube est plus affiné et usiné de rayures peu profondes. Sa conception plus légère conduit donc à employer des munitions spécifiques moins puissantes, à douilles raccourcies.
Par ailleurs, il est armé de deux mitrailleuses ANF1 d'un calibre de 7,62 mm : la première, coaxiale au canon et la seconde sur un pivot devant la trappe du chargeur. La tourelle TK105 est mue hydrauliquement. Tous les AMX-10RCR sont désormais équipés d'un système information terminal (SIT V1) permettant la transmission de données dans le cadre de la numérisation du champ de bataille.

[1] RC pour roues-canon.

[2] RCR : roues-canon revalorisé.

AMX-10RCR
4e régiment de chasseurs
(Gap)

Une protection évolutive au gré des menaces

Les conflits récents et actuels ont mis en évidence le besoin de protection des équipages et de survivabilité des véhicules. Un premier programme de valorisation de la protection balistique a été effectué sur tous les chars, par l'ajout de tôles en acier durci. En outre, le SEPAR [3] a été acquis en urgence opérationnelle au cours de l'engagement en Afghanistan. En plus du brouilleur EEI [4] intégré dès 2008, le système SEPAR comprend plusieurs dispositifs. En premier lieu, une plaque de protection ventrale et des renforts de caisse permettent d'éviter, en cas d'explosion d'un EEI enterré ou placé sous une buse, que le souffle et les projections associées ne pénètrent dans l'habitacle. Un système de plaques de protection latérales vient contrer les effets d'un EEI posé en bord de route. Des aménagements intérieurs, harnais de maintien et repose-pieds, préviennent les membres d'équipage des conséquences de l'onde de choc générée par l'explosion.

[3] Système de protection pour AMX-10RCR. Le mot « Separ » signifie « bouclier » en persan.

[4] Engin explosif improvisé (IED en anglais).

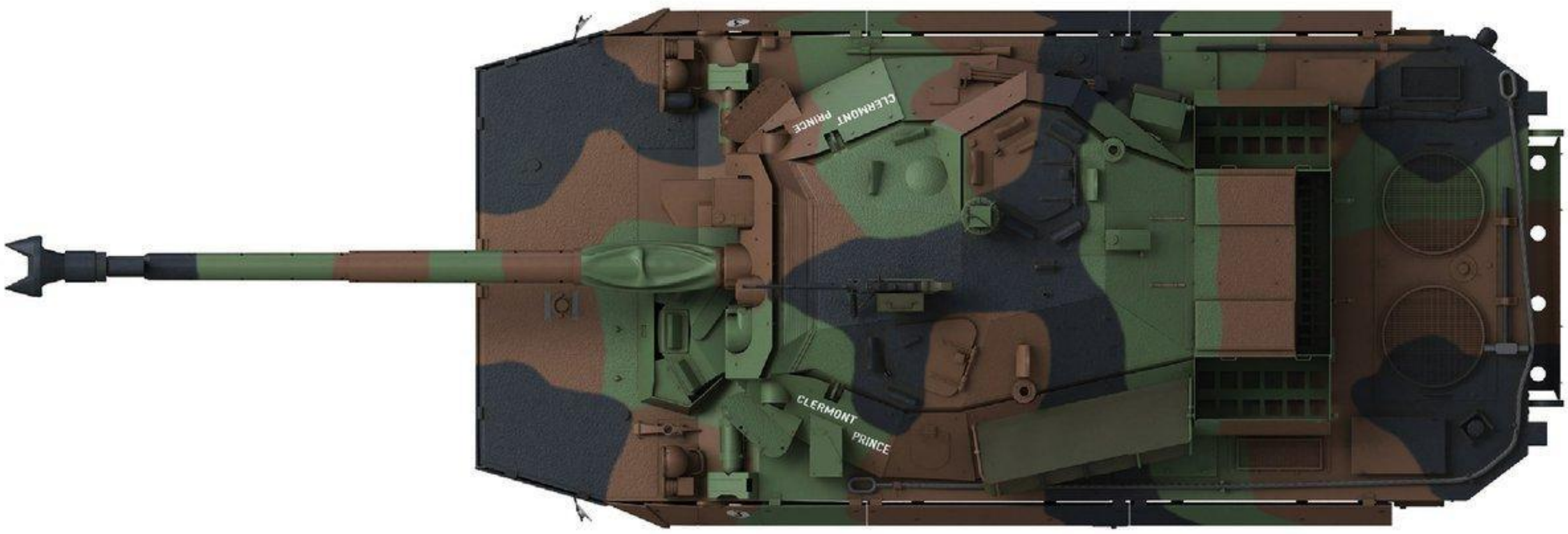
CLERMONT
PRINCE
CLERMONT
PRINCE

6864 0114
CLERMONT
PRINCE
3
17

CLERMONT
PRINCE
3

6864 0114

6864 0114


CLERMONT
PRINCE
CLERMONT
PRINCE

CLERMONT
PRINCE
3
17

L'engin blindé de reconnaissance et de combat

Un matériel polyvalent pour la cavalerie légère

SI LE CHAR DE BATAILLE DEMEURE UN SYSTÈME INCONTOURNABLE DES FORCES DE COERCITION, LA CAPACITÉ À AGIR SUR L'ENSEMBLE DU SPECTRE DES OPÉRATIONS NÉCESSITE DES ENGINS CERTES BIEN PROTÉGÉS, MAIS PLUS LÉGERS ET MULTI-RÔLES, C'EST-À-DIRE PARTICULIÈREMENT ADAPTABLES AUX DIVERS MILIEUX ET MENACES QU'ILS VONT RENCONTRER.

Dans ce cadre, l'EBRC destiné aux unités de Cavalerie devra être en mesure de défaire des adversaires plus diversifiés que ceux qui avaient été imaginés lors de la conception de son prédécesseur principal, l'AMX-10RC, de répondre à un éventail d'opérations plus large et de faciliter la réversibilité [1] des unités.

Au-delà des contraintes financières, l'expression d'un juste besoin pour l'EBRC vise à garantir la complémentarité avec le Leclerc. Les SGTIA [2] équipés d'EBRC devront assurer des missions généralement dévolues à la cavalerie légère : appuyer, soutenir, couvrir et renseigner, tout en étant capables d'être le poing blindé de premier échelon des forces légères.

Dans les engagements de coercition, les unités sur EBRC mèneront des actions de sûreté, telles que la reconnaissance et la prise de contact avec l'adversaire, la flanc-garde et la couverture, des actions d'appui et de soutien au profit d'autres unités et des actions défensives, toujours en privilégiant la mobilité.

Dans les opérations de stabilisation et de normalisation, telles que les forces aéroterrestres ont eu à conduire hier en Côte d'Ivoire et en Afghanistan et aujourd'hui au Mali, l'EBRC constituera l'élément blindé du contingent français. Ce type d'engagement lui imposera de surveiller, de reconnaître ou de contrôler des axes ou des zones, voire d'appuyer l'infanterie lors d'une prise de contact.

Enfin, l'EBRC armera l'élément blindé des forces prépositionnées françaises. Cet aspect exige de l'engin une excellente mobilité opérative et stratégique et un coût d'utilisation maîtrisé.

Sur le plan technique, seules les technologies parfaitement matures ont été retenues. Dans ce cadre, un certain nombre de choix dimensionnants ont donc été opérés :

Mobilité : Le châssis 6x6 permet de limiter les coûts de possession tout en offrant une excellente mobilité et en limitant les impacts environnementaux. Le poids total en charge ne devra pas excéder 25 à 26 tonnes : à la fois en raison de l'état de l'art actuel, qui limite la charge à l'essieu à 8,5 tonnes, mais aussi pour maîtriser les coûts et respecter la complémentarité avec le Leclerc. Il disposera également d'une réserve de masse et de volume incluse dans ces 25 tonnes, lui permettant de supporter l'intégration de nouveaux sous-systèmes. La mobilité de l'engin doit rester au moins égale à celle de l'AMX-10RC et compatible avec les performances des autres véhicules en dotation dans les forces en 2020, en particulier le Leclerc et le VBCI, avec lesquels il va devoir coopérer.

Protection : L'EBRC sera nativement mieux protégé que son prédécesseur contre la menace IED [3] et les mines. Son adaptation au combat en zone urbaine nécessite une protection balistique tous azimuts contre les mitrailleuses lourdes à courte distance et une protection accrue contre les roquettes antichars. Le pod missiles MMP [4] sera sous protection de tourelle en déplacement. L'EBRC embarquera également tous les artifices de type GALIX [5] pour sa sauvegarde. En outre, il disposera de l'ensemble des moyens de protection passifs et des brouilleurs équipant les véhicules de la famille des VBMR [6].

Agression : Les canons de 105 mm ayant atteint leurs limites face aux chars de dernière génération et le passage à un canon de 120 mm imposant de basculer sur un engin de la gamme 28-32 tonnes, les efforts se sont concentrés vers plus « d'intelligence » plutôt que vers plus de puissance de feu, au demeurant déjà fournie par le Leclerc. Le couple canon de 40 mm à munition télescopée (40CTA) et missile moyenne portée garantit à l'EBRC la capacité de mener à bien l'ensemble de ses missions. Le canon de 40CTA lui permettra de neutraliser un adversaire plus rapidement que n'importe quel autre engin lors d'un combat de rencontre. Sa faculté de tirer des munitions à déclenchement chronométrique et des obus explosifs, perforant une épaisseur équivalant à 20 cm de béton armé avant d'exploser, lui conférera une capacité anti-structure et anti-fantassin notable en zone urbaine, comme en zone ouverte. D'autre part, le MMP lui fournira la puissance et l'allonge nécessaires pour mener à bien des missions ponctuelles de couverture et d'appui, tant face à un adversaire retranché que face à une unité blindée en mouvement. Enfin, l'EBRC disposera d'une mitrailleuse servie de l'intérieur lui permettant d'assurer sa protection à courte distance.

Observation : Afin de remplir les missions qu'on peut attendre d'un engin de cavalerie et d'exploiter pleinement les performances du MMP, l'EBRC sera en mesure d'identifier et donc de détruire un char à 3 500 m de jour. Il disposera du système « hunter-killer », et, à ce titre, le tireur et le chef d'engin jouiront de moyens d'observation aux capacités équivalentes. La solution « tout vidéo » n'a pas été retenue ; des voies directes optiques seront disponibles pour le chef et le tireur en plus de la voie vidéo jour et de l'imagerie thermique. Enfin, les optiques stabilisées de l'engin lui permettront de tirer au canon en mouvement.

Avec l'EBRC, la Cavalerie disposera, à partir du début de la prochaine décennie, d'un engin de combat simple et intuitif, voire instinctif, efficace et polyvalent répondant aux exigences des conflits les plus probables et adapté aux contraintes financières et logistiques de l'époque. ■

[1] La réversibilité est la capacité à passer sans délai d'une mission de combat brutale à une mission de stabilisation, voire d'assistance et inversement.

[2] SGTIA : sous-groupement tactique interarmes.

[3] IED : *improvised explosive device* ou engin explosif improvisé.

[4] MMP pour missile moyenne portée. Il s'agit de la nouvelle génération de missiles antichars qui remplacera, à terme, le missile Milan.

[5] Le système GALIX prend en compte l'ensemble des menaces connues, offre une parade optimale et accroît notablement la survivabilité des engins blindés. Il comprend un ensemble lanceur, un boîtier de mise à feu et une large gamme de munitions adaptées aux différents besoins (fumigène, défense rapprochée, leurre infrarouge, etc.)

[6] Le véhicule blindé multi-rôles (VBMR) est le véhicule destiné à remplacer le VAB.

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°60 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°60 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°19 : « J'étais à Berlin » (réf.279)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°21 : *Panzerknacker* Histoire du combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

- ☐ **N°7** : La SS-*Panzerdivision* «Totenkopf» dans l'enfer de Targul (ref.7)
- ☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)
- ☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)
- ☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)
- ☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)
- ☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)
- ☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)
- ☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)
- ☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)
- ☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)
- ☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)
- ☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)
- ☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)
- ☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)
- ☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)
- ☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)
- ☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)
- ☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)
- ☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)
- ☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
- ☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
- ☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
- ☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
- ☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
- ☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
- ☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
- ☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
- ☐ **N°53** : Le baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
- ☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
- ☐ **N°55** : La campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
- ☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
- ☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)
- ☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
- ☐ **N°59** : QUI A TUÉ WITTMANN ? (réf.259)

TOTAL / Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ =

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Immeuble Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

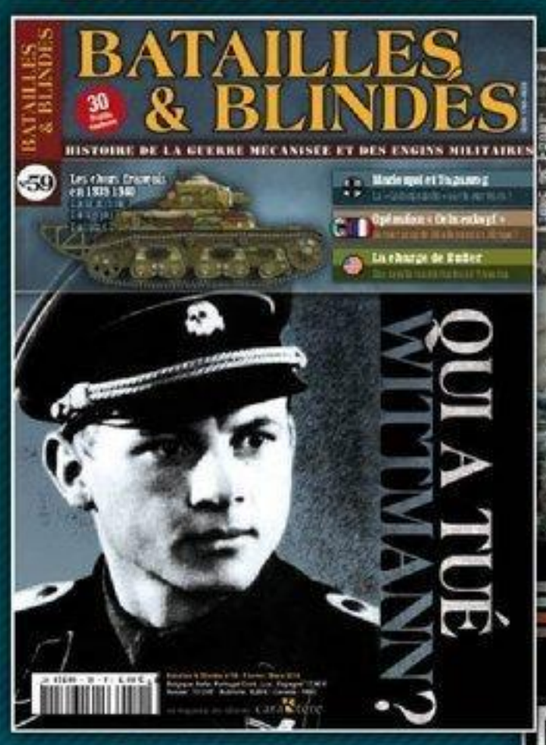
Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

Découvrez toutes les publications des éditions Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n°59



Qui a tué Wittmann ?

Ligne de Front n°48

Wehrmacht 1945, l'armée du peuple

Trucks & Tanks n°42

La naissance du *Main Battle Tank*

Aérojournal n°39

L'Iliouchine Il-2 en opérations

LOS! n°13

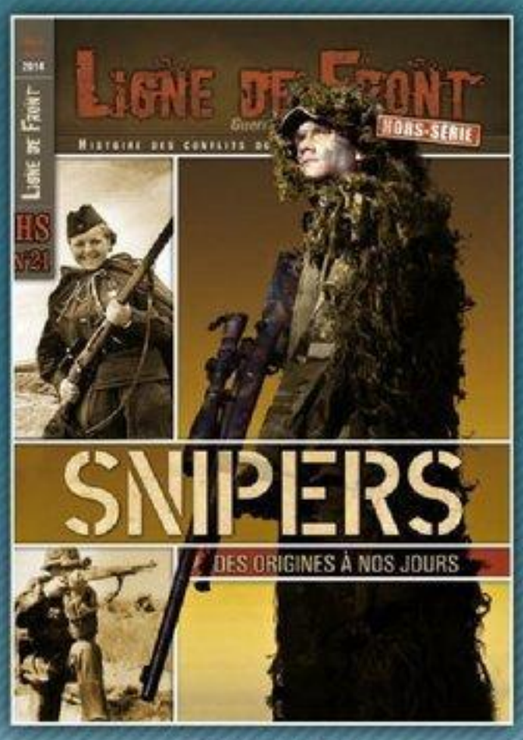
Le Yamato Mythes et réalités

NOS HORS-SÉRIES ET NUMÉROS SPÉCIAUX

Aérojournal HS n°16

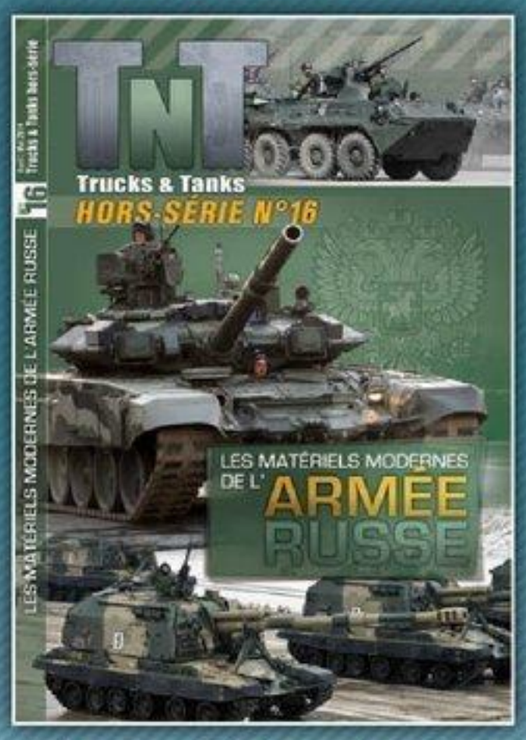
L'IL-2 Chtourmovik

Ligne de Front HS n°21



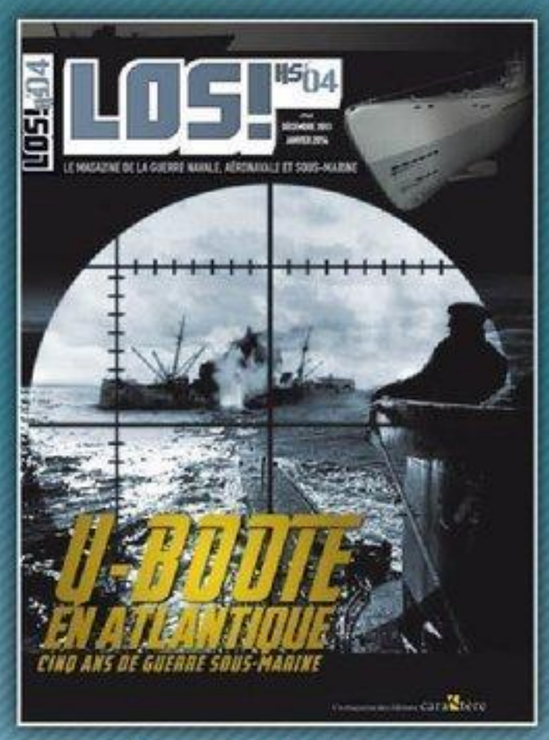
SNIPERS Des origines à nos jours

Trucks & Tanks HS n°16



Les matériels modernes de l'Armée russe

LOS! HS n°4



U-Boote en Atlantique

AU SOMMAIRE D'AIR COMBAT N°5 :

DOSSIER
Le F-16I Sufa

Au coeur des Agressors

La fin des Mirage 2000 au Brésil

Combats aériens dans le Golfe de Syrte

Le role du Mirage F-1CR dans la Guerre du Golfe

...

AIR COMBAT

Renseignements : Éditions Caraktère - Immeuble le Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

LA CAVALERIE AU COMBAT

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES

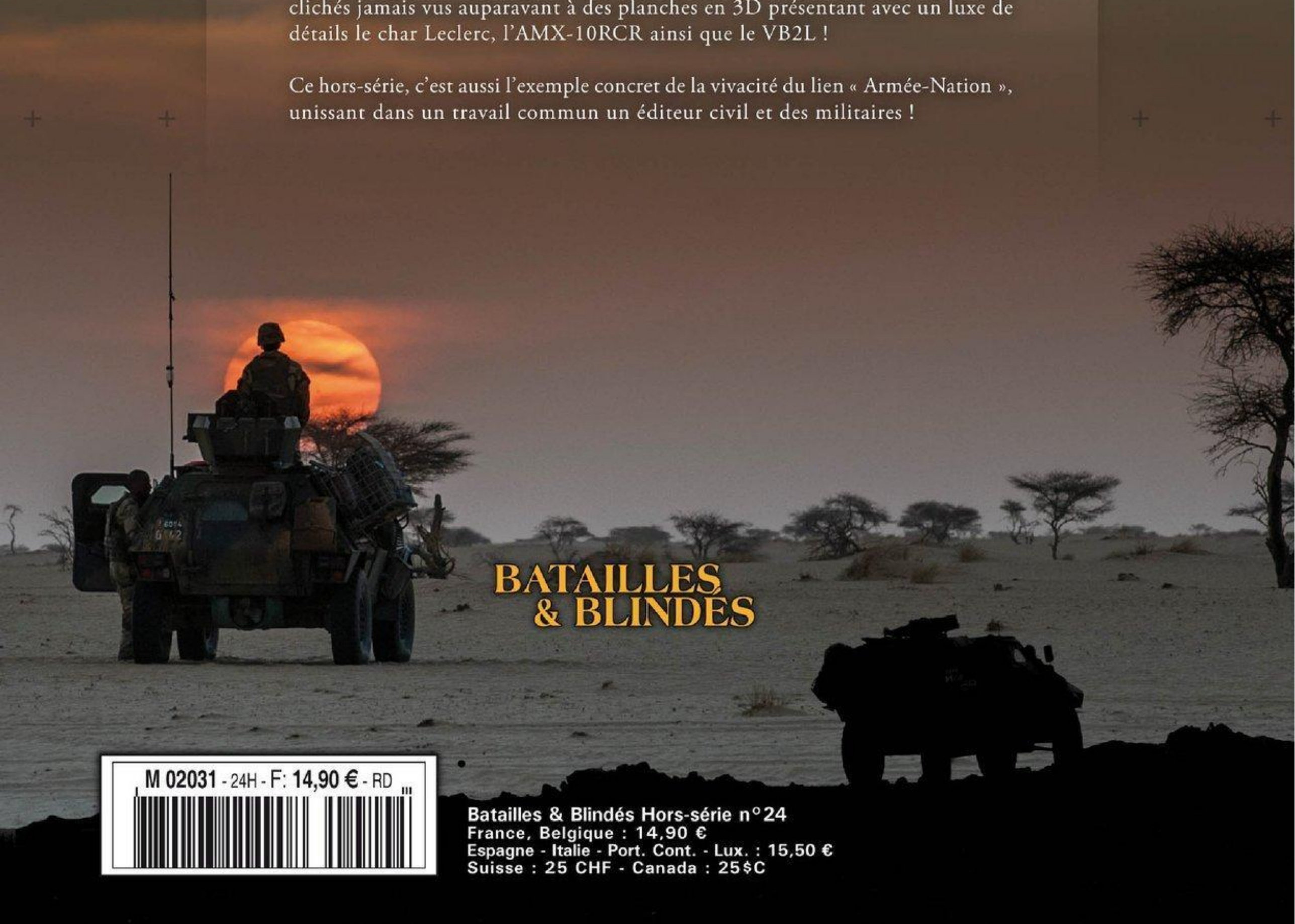
Ce 24e numéro hors-série de la revue d'histoire militaire *Batailles & Blindés* s'inscrit dans une ligne très contemporaine, puisqu'il est exclusivement consacré à la Cavalerie française en 2014 !

Conçu en étroite collaboration avec l'École de cavalerie de Saumur, il présente en 144 pages le savoir-faire de l'Arme, ainsi que la polyvalence et la diversité de compétences des cavaliers.

Outre un éditorial signé par le CEMAT et une interview du Père de l'Arme, le GDI Sainte-Claire Deville, vous découvrirez en ses pages la présentation de tous les régiments de cavalerie, ainsi que des récits et des témoignages saisissants, rédigés par nos cavaliers engagés en OPEX en Afghanistan, au Mali, en Côte d'Ivoire, au Tchad, au Kosovo, etc.

Et ce n'est pas tout, car de nombreux autres articles font le point sur la doctrine d'emploi de la Cavalerie, ses tactiques, la réorganisation de ses régiments ou encore l'arrivée des nouveaux matériels, dont l'EBRC. L'iconographie mêle des clichés jamais vus auparavant à des planches en 3D présentant avec un luxe de détails le char Leclerc, l'AMX-10RCR ainsi que le VB2L !

Ce hors-série, c'est aussi l'exemple concret de la vivacité du lien « Armée-Nation », unissant dans un travail commun un éditeur civil et des militaires !



BATAILLES & BLINDÉS

M 02031 - 24H - F: 14,90 € - RD

Batailles & Blindés Hors-série n°24
France, Belgique : 14,90 €
Espagne - Italie - Port. Cont. - Lux. : 15,50 €
Suisse : 25 CHF - Canada : 25$C